



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Med
222
16

Med 222.16

HARVARD COLLEGE LIBRARY



BOUGHT FROM THE INCOME OF THE FUND
BEQUEATHED BY
PETER PAUL FRANCIS DEGRAND
(1787-1855)
OF BOSTON

FOR FRENCH WORKS AND PERIODICALS ON THE EXACT SCIENCES
AND ON CHEMISTRY, ASTRONOMY AND OTHER SCIENCES
APPLIED TO THE ARTS AND TO NAVIGATION



ÉLOGE
DE
XAVIER BICHAT,

SUIVI DE NOTES HISTORIQUES ET CRITIQUES.

DISCOURS QUI A REMPORTÉ LE PRIX PROPOSÉ PAR LA
SOCIÉTÉ D'ÉMULATION ET D'AGRICULTURE, BELLES-LETTRES
ET ARTS DU DÉPARTEMENT DE L'AIN, POUR L'ANNÉE 1822.

ÉLOGE
DE
PARMENTIER,

DISCOURS QUI A REMPORTÉ LE PRIX PROPOSÉ PAR L'ACA-
DÉMIE D'AMIENS, POUR L'ANNÉE 1819.

PAR ANTOINE MIQUEL,

DOCTEUR EN MÉDECINE,

MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES.

PARIS,
AU BUREAU DE LA GAZETTE DE SANTÉ,
RUE BERGÈRE, N^o. 19.

1823.

[Bickel]

60

#

ELOGE

XAVIER BICHAT.

Cet Ouvrage se trouve :

A PARIS,

chez

GABON, libraire, rue de l'École de médecine.
BECHET, jeune, libraire, place de l'École de
médecine, n. 4.
BAILLIÈRE, libraire, rue de l'École de mé-
decine, n. 16.

A MONTPELLIER. GABON et Comp., libraires, Grande rue.

A STRASBOURG. LEVRAULT, libraire.

J. TARDY ET S. M. V. A. L.

Tous les exemplaires seront paraphés par l'auteur.



IMPRIMERIE DE HOCQUET.

ÉLOGE

DE

XAVIER BICHAT.

SUIVI DE NOTES HISTORIQUES ET CRITIQUES.

DISCOURS QUI A REMPORTÉ LE PRIX PROPOSÉ PAR LA
SOCIÉTÉ D'ÉMULATION ET D'AGRICULTURE, BELLES-
LETTRES ET ARTS, DU DÉPARTEMENT DE L'AIN, POUR
L'ANNÉE 1822.

PAR ANTOINE MIQUEL,

DOCTEUR EN MÉDECINE,
MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES.



PARIS,

AU BUREAU DE LA GAZETTE DE SANTÉ,
RUE BERGÈRE, n. 19.

1823.

Med 222.16



Dequard fund

39-403
24

ÉLOGE.

DE

XAVIER BICHAT.

Vita brevis....

UN homme naît avec les dispositions les plus favorables à l'étude d'une science consacrée au soulagement de l'humanité; son enfance est cultivée avec soin par un père tendre autant qu'éclairé; ses premiers pas sont dirigés par un maître habile; ses talents, aperçus dans la foule par le coup-d'œil pénétrant du génie, se développent et croissent rapidement sous la tutelle d'un grand homme; bientôt, séparé de lui par la tombe, il entre, seul et sans appui, dans la carrière qui lui est ouverte; il s'élance d'un vol rapide vers le but qu'elle lui présente; s'élève au-dessus de ses rivaux, qui le contemplant avec étonnement dans des régions inaccessibles aux cris de l'envie et aux intrigues de la médiocrité; plane quelque temps sur les débris épars des systèmes qui s'écroulent, comme pour reconnaître la place où sa main va relever l'édifice

de la science; et, de ces sublimes hauteurs, il tombe, mourant, au milieu des couronnes qui lui étaient réservées; en regardant d'un œil fixe le but qu'il allait atteindre, et montrant du doigt à ses disciples la route qu'ils doivent suivre. Voilà l'histoire de Bichat (1). Sa vie ne fut qu'un passage rapide, son existence ne fut qu'un éclair; mais son nom n'en restera pas moins éternellement gravé dans les annales de la science. La postérité, qui a déjà commencé pour lui, a jugé irrévocablement son mérite. Le temps a fait justice, et des légères erreurs échappées à sa jeunesse, et des critiques amères, des jugemens iniques portés contre lui. L'admiration de la France a vengé sa mémoire des tristes dédains de l'envie; et la lumière que ses travaux ont portée dans la science de l'homme, loin de s'éteindre avec lui, brille chaque jour d'un nouvel éclat. C'est à sa lueur que nous osons pénétrer dans le mystère de la vie, et que nous marchons avec assurance dans le vaste champ de l'observation.

Dégagé des entraves qui embarrassaient sa marche incertaine, le physiologiste s'attache à connaître les lois vitales; et dédaigne les théories mensongères qui ont trop long-temps égaré ses prédécesseurs. Éclairé, à son tour, du flambeau de la physiologie, le médecin étudie l'en-

chaînement des ressorts de la machine vivante ; reconnaît les causes qui altèrent leur équilibre ou troublent leur harmonie ; pénètre dans les secrets les plus cachés de l'organisme ; et si le succès trompe ses efforts, si la faiblesse de sa vue ne lui permet pas de sonder toutes les profondeurs de la nature, il sait préférer le doute à l'erreur, et s'arrêter assez tôt pour ne pas s'égarer dans la route des abstractions.

C'est à Bichat qu'appartient la gloire d'avoir tracé cette ligne, qui seule peut nous conduire à la vérité. C'est lui qui, profitant des travaux de quelques hommes célèbres, a fait cesser l'incertitude et l'hésitation qui retardaient nos progrès. Comme s'il eût pressenti la mort précoce qui l'attendait, il n'a point perdu ses jeunes années à combattre les erreurs qui offusquaient ses regards, à renverser les idoles qui avaient usurpé nos hommages ; il a montré la vérité ; et d'innombrables disciples se sont précipités sur ses pas. L'enthousiasme qu'il leur a communiqué dure encore ; et, sous les bannières les plus opposées, un cri unanime s'élève pour proclamer le nom de Bichat. Tandis que tout retentit de ces généreuses acclamations, pourquoi craindrais-je de mêler ma voix à celle de ses admirateurs ? Jeune encore, j'ai puisé dans

ses écrits l'amour de l'étude et la passion de la vérité; je vais exprimer ce que j'ai senti; je vais dire ce que leur lecture m'a inspiré; je vais parler de Bichat: puisse mon hommage être digne de lui et de ceux qui m'écoutent! Qu'ils ne s'attendent pas à une froide analyse ou à une histoire exclusive de ses travaux; c'est dans les ouvrages de ses disciples, comme dans les siens que j'irai chercher ses titres de gloire. Puisque la mort nous l'a ravi au début de sa carrière, pourquoi craindrais-je de prolonger son existence en suivant la chaîne de ses idées, et de le montrer encore vivant dans les ouvrages de ceux qui l'ont choisi pour guide et pour maître? S'il est vrai que l'éloge d'un grand homme n'est qu'un précis de ses travaux *, pouvons-nous connaître Bichat tout entier, si nous ne l'étudions en lui-même, lorsque, analysant les lois de la vie, il renouvelle les fondemens de la science de l'homme; si nous ne l'étudions dans ses élèves, lorsque, leur montrant le chemin qu'il faut parcourir, il les conduit à des vérités qu'ils n'auraient jamais aperçues sans lui? Cette tâche est difficile sans doute; mais la grandeur du sujet

* Bichat. *Eloge de Desault.*

soutiendra peut-être notre faiblesse; et ce n'est qu'en nous efforçant de la remplir dignement que nous pourrons déterminer l'influence qu'il a exercée sur ses contemporains, et celle qu'il exercera long-temps encore après sa mort (2).

Le nom de Boerhaave avait cessé de retentir dans le monde; et, sur les ruines de son système, des réputations imposantes s'élevaient déjà dans les diverses contrées de l'Europe. Le temps était passé où un grand nom subjuguait tous les esprits et asservissait à son gré les opinions des contemporains. Chaque pays possédait des hommes du premier mérite; chaque branche même de l'art de guérir avait ses chefs principaux. Camper et Gaubius, en Hollande, Stoll, en Allemagne, Fontana et Spallanzani, en Italie, Haller et Tissot, en Suisse, Piquer, en Espagne, Cullen et les Hunter, en Angleterre, Bordeu, Barthez, Lorry, Vicq-d'Azir, en France, semblaient aspirer chacun à des palmes différentes. Une académie célèbre, établie au sein de Paris, avait borné ses vues à la chirurgie; et le goût de la chirurgie avait dominé dans l'Europe. Les noms de Petit, de Louis et de Sa-

batier retentissaient dans toutes les bouches. Au milieu d'eux, un homme s'éleva par son seul génie et fixa bientôt tous les regards ; ce fut Desault. Placé sur un grand théâtre, mais presque isolé de ses contemporains, il s'illustra par ses découvertes, et subjuga tous les esprits par la clarté de son enseignement et la solidité de ses principes.

Attiré par le bruit de sa renommée, Bichat ne tarda pas à grossir la foule immense de ses élèves. Quoique né loin de la capitale, l'exemple et les leçons paternelles l'avaient initié, dès l'enfance, au langage de l'art de guérir ; les belles-lettres et la philosophie avaient préparé son esprit, de bonne heure, aux études scientifiques. Déjà, l'Hôtel-Dieu de Lyon, sous la direction d'Antoine Petit, avait été le berceau de son éducation médicale ; et l'hôpital de Bourg, non loin de sa terre natale, lui avait offert un champ assez vaste d'observation, lorsqu'il se rendit à Paris. Là, confondu parmi de nombreux condisciples, il se contentait de former les vœux les plus modestes ; mais une occasion fortuite le tira bientôt de l'obscurité ; et le disciple devint tout-à-coup le collaborateur et l'ami du maître (3). Est-il un plus puissant aiguillon que l'amitié d'un grand homme ? et dans quel art

est-il plus nécessaire que dans l'étude de l'art de guérir? Le génie devance souvent, il est vrai, les leçons de l'expérience ; mais l'expérience double la force et dirige l'élan du génie. C'est la sagesse d'Hippocrate qui prépara les succès de Thessalos et de Polybe. C'est la bienveillance affectueuse de Boerhaave qui alluma la première étincelle dans l'âme de Van-Swieten, de Haller et de Linné. C'est sous les auspices de Monro que Fotherghill devint le premier médecin de Londres: et Hunter dut peut-être toute sa renommée à la généreuse protection de Douglass (4).

Quel plus bel hommage pouvons-nous offrir à la mémoire de Desault que l'éloge de celui qu'il se plaisait à regarder comme le confident de ses projets, comme le compagnon de ses travaux, comme l'héritier de sa gloire? Au milieu d'une ville immense, au sein d'un asile consacré au soulagement de la douleur indigente, les noms de Desault et de Bichat, gravés ensemble sur le marbre, rappèlent à tous les cœurs le souvenir et l'amitié de ces deux grands hommes (5). La reconnaissance publique les a réunis à jamais sur le même trophée ; mais les ouvrages du maître, transmis par la main de l'élève à la postérité la plus reculée, seront un monument plus durable que le marbre consécrateur. Gar-

dons-nous toutefois de confondre ici nos louanges; gardons-nous, en rendant hommage à Desault, d'affaiblir l'admiration que nous devons à Bichat; la gloire de l'un est indépendante de celle de l'autre; et si le souvenir de leur amitié les réunit dans notre pensée, la nature de leurs travaux les séparera toujours dans l'histoire de la science. Telle est, en effet, la route qu'ils ont suivie, que le but où arriva le premier n'est que le point de départ du second; et qu'on peut dire, sans crainte d'erreur, que là où finit Desault, là aussi commence Bichat (6).

Deux ans s'étaient à peine écoulés depuis qu'ils s'étaient attachés l'un à l'autre, quand la mort moissonna, dans la force de l'âge et du talent, le restaurateur de la chirurgie française (7). Sa perte, si fatale aux progrès de l'art, devait sembler irréparable pour un jeune homme dont il s'était déclaré le protecteur et l'appui. Le fruit des leçons de ce maître habile, la considération inséparable de son amitié, l'espoir de s'associer un jour à sa gloire, tous ces avantages présents, tout ce brillant avenir semblaient s'évanouir avec lui. Accablé par un coup aussi imprévu, un homme ordinaire serait rentré dans la foule et retombé dans l'obscurité; ce n'est pas là le sort du génie: il n'est point abattu

par la première infortune ; il ne tombe point lorsqu'il est abandonné à ses propres forces ; mais, plein du feu qui l'anime et de la confiance qui le soutient, il se relève avec une noble hardiesse, et ne craint point de se montrer tel qu'il est, également préparé contre les séductions de la louange et contre les traits empoisonnés de l'envie.

Bichat a ressenti vivement la perte qu'il vient de faire, mais il ne cherchera qu'en lui-même les moyens de la réparer. Déjà fermentent dans sa tête les pensées profondes, qui doivent immortaliser son nom et changer la face de l'art de guérir. Déjà la science de l'organisme s'offre à son esprit sous un nouveau jour. La vie semble lui révéler l'ordre et la simplicité de ses lois. Il s'arrête, étonné lui-même de la hardiesse de ses conceptions ; il craint d'obéir aux mouvemens déréglés d'une imagination trop ardente ; il attend que l'expérience et l'observation viennent confirmer la vérité de ses théories et la certitude de ses pressentimens. L'ombre de Desault réclamait de lui un dernier tribut de reconnaissance. Cet homme, qui naguère remplissait la France et l'Europe de sa renommée, n'avait laissé de sa doctrine chirurgicale qu'un journal imparfait et des souvenirs fugitifs. Le

temps s'apprêtait à dévorer ce grand nom, dont la célébrité n'était plus fondée que sur une tradition passagère, si une main habile ne rassemblait d'immenses matériaux, épars çà et là, pour en construire un édifice aussi régulier que solide. Bichat entreprend cette longue tâche, et consacre son premier travail à la mémoire de son bienfaiteur. Riche de faits et de souvenirs, il reproduit, dans un ouvrage devenu classique, les principes que Desault n'avait confiés qu'à la mémoire de ses élèves; et, en joignant ses propres lumières aux découvertes qu'il annonce, en simplifiant encore des procédés dont la simplicité faisait le plus grand mérite; en perfectionnant ce qui était si voisin de la perfection, il montre qu'il n'est point fait pour suivre servilement les traces d'un maître (8). Qu'est-il besoin de faire ici l'analyse d'un ouvrage qui jette tant de lustre sur la chirurgie française? Sans doute il ne serait pas indigne de l'éloquence de retracer, à grands traits, l'histoire de l'art salutaire dont Hippocrate créa les premières lois, que Paul d'Œgine illustra par ses succès, qui donna Paré à la France, et qui, dans toutes les parties du monde civilisé, a fait servir les inventions les plus utiles au soulagement de l'humanité. Il serait touchant de peindre Desault, con-

fiant à son jeune ami le soin de sa renommée et la destinée de sa gloire; il serait beau de montrer Bichat, travaillant, comme il le dit lui-même *, à terminer, avec ces matériaux, le sommet de la pyramide dont la base repose sur les travaux et l'expérience des siècles. Mais ce ne serait là qu'un trait accessoire dans le grand tableau qui va frapper nos regards. Bichat a payé la dette de son cœur; il vient d'assurer la gloire de son maître; il est temps désormais qu'il songe à la sienne.

Une vaste carrière s'ouvre devant lui. Un coup-d'œil, jetté sur l'ensemble des êtres physiques, les lui montre divisés en deux grandes classes. D'un côté, il voit les corps bruts ou inorganiques, soumis à des lois constantes et immuables: de l'autre, les corps organisés ou vivans, assujétis à des lois qui varient sans cesse. Laisant au physicien l'histoire de la matière inerte, il assigne au physiologiste l'histoire de la matière vivante, et consacre à son étude ses veilles et ses travaux.

Trop long-temps soumise aux principes de la physique, la physiologie avait erré dans le va-

* Œuvres chirurgicales. *Disc. prélimin. p. viij.*

gue des systèmes et des hypothèses. Trop longtemps, malgré quelques idées ingénieuses de Van-Helmont et de Stahl, la science de la vie avait reçu de cet asservissement la plus dangereuse influence. Régénérée par les efforts de Bordeu, agrandie par les expériences de Haller, protégée par l'autorité de Barthez, elle flottait encore incertaine au milieu des opinions opposées, lorsque Bichat, en l'arrachant pour jamais aux sciences physiques, la fixa sur une base immuable (9). Fidèle à la méthode expérimentale, appliquée par Bacon à toutes les connaissances humaines, si souvent rappelée, mais si rarement suivie par Barthez, il ne s'égare point avec lui dans la recherche d'un principe imaginaire, qui préside à toutes les fonctions; mais il analyse chacune d'elles, pour les rattacher à des phénomènes d'un ordre plus élevé. Parvenu au dernier terme de l'observation, il s'arrête aux grands résultats qu'elle lui présente. La faculté de sentir et celle de se mouvoir lui paraissent les conditions les plus générales de la vie; la sensibilité, la motilité sont donc, à ses yeux, les propriétés les plus simples des corps vivans. Ne lui demandez pas quelle est la cause première de ces facultés secondaires; il n'aperçoit aucune liaison entre elles et un

principe antérieur; il ne remonte point au-delà, parce qu'au-delà il ne voit plus rien (10).

Mais bientôt, divisant le domaine de la vie, comme il avait divisé l'empire de la nature, il trouve des êtres organisés jouissant de prérogatives diverses. Les uns, fixés sur un point du globe, vivent, croissent et meurent dans le lieu qui les a vus naître : ce sont les plantes. Les autres vivent comme les premiers; mais ils se meuvent au gré de leur volonté, et marient leur existence à celle des êtres qui les entourent : tels sont les corps animés. A leur tête se présente l'homme, doué de facultés encore supérieures; capable d'étendre sans cesse la sphère de ses relations, de communiquer à ses semblables, par la parole, ses besoins, ses affections, ses désirs; s'élevant par la pensée à la contemplation de l'infini; offrant enfin, dans tous les actes de son intelligence, un nouvel ordre de phénomènes qui se perdent hors des limites de la matière.

La vie des végétaux n'est donc pas la même que celle des animaux; et la vie de l'homme est supérieure à celle des uns et des autres. Voyez en effet comme tous les attributs des êtres vivans se réunissent dans cet être privilégié. Il vit au-dedans de lui, par une succession non-in-

terrompue de mouvemens organiques , comme les plantes ; il vit hors de lui comme les animaux ; mais ses rapports sont infiniment plus étendus que les leurs.

Ces deux ordres de phénomènes qu'Aristote et Bacon avaient aperçus , que Buffon avait signalés , étaient développés par Grimaud , quand le trépas l'arrêta dans ses grands projets. Bichat , s'emparant alors de cette division séduisante , fonde sur elle le système entier des connaissances physiologiques. Il montre l'existence organique de l'homme , séparée de son existence extérieure et sociale ; il admet deux vies particulières dans la vie générale ; et , sans méconnaître le lien intime qui les unit ; que dis-je ? en établissant par les expériences les plus positives , leur dépendance réciproque , il assigne à chacune d'elles les caractères qui la distinguent (11). Ce n'est pas ici le lieu d'exposer en détail cette théorie lumineuse. Qui ne connaît ses *recherches physiologiques sur la vie et sur la mort* ? Qui n'a pas lu cet ouvrage , imparfait sans doute , mais où brille le premier éclair du génie , où les phénomènes de l'organisme sont présentés sous des formes si simples et si séduisantes ? Je ne prétends pas excuser les fautes et justifier les erreurs qui en ternissent l'éclat.

La jeunesse de son auteur serait peut-être un motif suffisant d'excuse ; mais pourquoi chercherais-je à dissimuler des défauts qu'il avait reconnus lui-même , et qu'il eût bientôt effacés, si la science avait pu jouir plus long temps du fruit de ses veilles (12) ? Que la critique s'arrête avec complaisance sur quelques détails ; qu'elle accuse Bichat d'avoir trop isolé les deux vies ; qu'elle lui reproche quelques paradoxes sur la symétrie des organes, sur l'influence de l'habitude, sur l'origine des passions, sur le jugement (13) ; au milieu de quelques idées systématiques ou fausses, l'homme impartial sait trouver encore des aperçus ingénieux et des vérités imposantes. Soit qu'on étudie avec lui les propriétés vitales dans toutes les formes qu'elles revêtent , dans toutes les circonstances qui les modifient , depuis la sensibilité la plus exaltée jusqu'à la vitalité la plus incertaine ; soit qu'on descende dans les replis du cœur humain, pour y observer la lutte continuelle de l'instinct et de la raison, de la passion et de l'intelligence ; soit qu'on poursuive les deux grandes modifications de la vie, depuis leur origine jusqu'à leur terme, pour assister aux progrès de leur développement , pour saisir l'ensemble de leurs rapports, pour les voir s'éteindre comme deux flambeaux qui

s'éclairent réciproquement et puisent la lumière à la même source * , partout, on reconnaît la main de Bichat; et l'on s'étonne de la hardiesse de ses vues, de l'originalité de ses conceptions.

Quittons un moment l'histoire de la vie pour contempler avec lui l'affligeant tableau de la mort. Ici, tout est obscur et silencieux. Il ne suffit pas d'observer la nature; il faut encore l'interroger pour en pénétrer les mystères. C'est la voie expérimentale qui conduit à ce résultat; c'est par elle que Bichat entreprend d'y parvenir.

Trois organes principaux sont le triple lien qui unit tous les phénomènes de la vie générale (14). Telle est leur étroite correspondance, qu'ils sont excités et vivifiés l'un par l'autre; que la mort ne peut les atteindre, ensemble ou séparément, sans entraîner la destruction de l'économie tout entière. Bichat parcourt avec assurance ce cercle d'action et de réaction réciproques. Engagé dans ce labyrinthe, il poursuit les derniers vestiges de la vie dans les organes les plus cachés, dans les phénomènes les plus obscurs. Comment analyser des expériences et rapporter ici les conséquences qui en découlent?

* *Recherches physiologiques.* p. 147.

Tout se lie , tout est nécessaire dans ce beau travail ; un mot retranché détruit la force du raisonnement , et rompt la chaîne des propositions. Je ne suivrai point l'expérimentateur dans ses innombrables essais ; je ne ferai point retentir les cris des animaux soumis au tranchant du fer ; quelques voix s'élevaient peut-être pour condamner ce moyen d'investigation (15) : Il est facile de jeter de la défaveur sur un art qui semble outrager la nature ; mais , à la vue des avantages que Bichat en a su tirer , qui osera lui reprocher ses expériences ? Ce n'est point pour le stérile plaisir de satisfaire une curiosité barbare , qu'il torture des êtres sensibles ; c'est pour résoudre les problèmes les plus importants de l'économie vivante , pour connaître l'origine des maladies les plus graves , et faire servir à leur guérison les connaissances physiologiques. En détruisant , chez les animaux , les organes dont il étudie les fonctions , il apprend comment ils vivent , comment ils meurent chez l'homme. C'est par-là qu'il prélude à cette doctrine nouvelle , à cette application salutaire de la physiologie à la médecine , qu'un plus grand ouvrage nous offrira sous un plus beau jour. C'est par-là que , d'inductions en inductions , et d'analogie en analogie , il arrive à la solution des questions

les plus difficiles. Il expose les théories les plus vraisemblables , et puise , dans l'histoire de la mort, la connaissance la plus approfondie de la vie et des moyens de la rétablir dans toute sa plénitude.

Jusqu'ici , nous avons vu le physiologiste étudiant l'homme dans son ensemble : il est temps de le montrer occupé à en étudier les détails *.

En peu d'années , l'exercice de l'enseignement l'avait rendu célèbre dans cette analyse. Il avait montré comment le talent et le génie peuvent suppléer à l'expérience ; il avait vengé la jeunesse des reproches que lui prodiguent injustement ceux qui ont passé la leur sans gloire , et qui ne blâment la vivacité dont elle fait preuve que parce qu'il leur est impossible de l'égaliser (16). Ses premiers essais avaient attiré sur lui l'attention publique. Haller avait signalé son apparition dans l'anatomie par la destruction d'une erreur (17); Bichat signala la sienne par une découverte importante. S'il est un plaisir vif et durable pour un savant, c'est sans doute celui de découvrir un fait ignoré de

* Est-il nécessaire d'avertir que je ne suis point l'ordre chronologique dans l'analyse des travaux de Bichat ? mon but est d'en montrer l'ensemble systématique.

ceux qui l'ont précédé ; mais combien ce plaisir est plus vif encore pour un jeune homme , qui attend de sa découverte une réputation précoce ! comme il observe la nature avec intérêt ! comme il tressaille de joie aux premiers applaudissemens qu'il reçoit ! Tel dût être le plaisir qu'éprouva notre jeune anatomiste , lorsque , découvrant une membrane inconnue , il annonça et démontra l'existence des synoviales (18).

Ce n'était là néanmoins que le premier pas dans une carrière où il allait s'illustrer par des travaux bien plus étendus. Bordeu , en étudiant isolément le tissu muqueux et les glandes , avait présenté l'anatomie sous un nouveau point de vue ; Pinel , en réunissant dans un même groupe les altérations des tissus analogues dans leur structure , avait perfectionné la nosologie. Inspiré par la même idée , Bichat annonce une nouvelle classification des membranes ; et une description générale de ces tissus porte sa réputation dans toute l'Europe. La même année voit paraître deux ouvrages fondamentaux , dont l'un change la direction de la physiologie ; et l'autre crée , en quelque sorte , une anatomie nouvelle. Mais bientôt de nouveaux travaux agrandissent ses idées , et font naître en lui des projets plus vastes. Ce qu'il a fait pour les membranes , il

va le faire pour tous les tissus. D'immenses matériaux vont servir à la composition d'un nouvel ouvrage, et cet ouvrage sera son plus beau titre de gloire.

Tous ceux qui, avant lui, ont étudié l'homme physique, se sont bornés à des descriptions générales. Ils ont vu des organes, et n'ont pas poussé plus loin leurs recherches. Bichat va creuser plus profondément; il va pénétrer dans la constitution intime de ces organes, séparer les divers tissus qui les composent, et montrer comment de leur réunion résultent des actions générales très compliquées. C'est une grande et belle idée que celle d'analyser les instrumens de la vie dans les matériaux de leur construction, de les réduire à leurs derniers élémens, jusqu'à ce qu'on puisse dire, comme le chimiste, après la décomposition des corps mixtes: il n'y a rien au-delà. Cette idée mère, enfantée par Bordeu, a été fécondée et singulièrement étendue par Bichat; il l'a saisie avec enthousiasme, et en a tiré l'*Anatomie générale*, production immortelle, dont le plan était beau sans doute, mais dont l'exécution est encore bien plus étonnante. Là, se trouvent placés à leur véritable rang tous les phénomènes de l'économie vivante; là, se trouvent jugées les longues disputes qui agitaient au-

paravant les écoles; là, se montre, à chaque page, l'œuvre du génie.

Un nombre déterminé de tissus ou systèmes élémentaires compose l'ensemble du corps humain (19). Chacun d'eux présente des formes diverses, suivant sa destination; chacun possède différens degrés de vitalité, et se développe d'une manière particulière. Les uns entrent dans la composition de tous les organes, et établissent des rapports entre les parties les plus éloignées. Les autres, isolés dans la position qu'ils occupent, sont circonscrits dans des limites bien plus étroites; mais, malgré leur isolement, ils participent aux impressions générales, et forment des points d'appui essentiels à la conservation du tout et à l'harmonie de l'ensemble. En vain voudrait-on ne voir, dans cette division, que des différences artificielles; ce n'est pas l'art, c'est la nature elle-même qui a établi, dans les éléments organisés, les caractères qui les distinguent. * C'est elle qui a donné à chacun une forme, une organisation des propriétés différentes. Ici, la matière organisée s'allonge en fibres déliées qui s'assemblent en faisceaux; là, elle

* Anatomie générale. *Consid. génér. p. lxxx.*

s'applatit en membrane. Plus loin, vous voyez des cylindres et des conduits; ailleurs, ce sont des fils presque imperceptibles. Certains organes vous présenteront une matière dure et compacte; d'autres, une substance molle et pulpeuse. Vous observerez des fibres dans les muscles, des lamès dans les membranes, des granulations dans les glandes. Chaque élément anatomique isolé diffère essentiellement de ceux qui ne sont pas destinés aux mêmes usages; et ce n'est là cependant qu'une différence accessoire; elle ne tient qu'à la superficie des objets. Que serait-ce, si nous pouvions descendre jusqu'à la structure intime de chaque organe, jusqu'à la condition matérielle de chaque tissu? L'auteur de l'anatomie générale se borne à constater leurs caractères extérieurs. Il emprunte à la chimie ses plus puissans réactifs, pour signaler leur identité ou leurs différences; et s'il ne peut dévoiler leur nature intime, s'il ne pénètre point le dernier secret de l'organisme, c'est qu'il n'est pas donné à l'esprit humain de tout pénétrer; et Bichat sait toujours s'arrêter là où l'observation l'abandonne (20).

Si la forme, si l'organisation varient dans chaque tissu vivant, les propriétés vitales ne sauraient y être les mêmes; tantôt, vous trou-

verez la sensibilité exaltée au plus haut degré ; tantôt, vous observerez un mouvement très-libre et très-étendu ; d'autres fois, vous ne verrez rien de sensible ; les phénomènes seuls de composition et de décomposition, d'accroissement et de décroissement vous décèleront l'existence de la vie. Tel système est soumis à l'empire de la volonté ; il transmet à l'âme les impressions qu'il éprouve ; il se meut au gré de l'individu dont il fait partie. Tel autre n'offre que des mouvemens très-obscurs ; il végète continuellement, soumis aux mêmes lois que la plante, et ne donne des signes de son existence que dans des occasions fortuites. Ainsi, chaque tissu élémentaire jouit d'une vie particulière, possède des propriétés spéciales. Avec quelle finesse, avec quelle sagacité Bichat analyse leurs degrés divers ! Combien de rapports, qu'on ne soupçonnait pas même avant lui, sont mis en évidence par sa méthode ! Comme il indique avec précision la vitalité, l'usage, la destination de chaque système ! Bordeu avait montré nos organes comme autant de machines particulières, vivant dans la grande machine animée. Bichat a fait voir jusqu'à l'évidence que non-seulement chaque organe, mais encore chaque tissu, possédait cette vie individuelle. Bordeu a décom-

posé le corps humain en organes secondaires ; Bichat a réduit ces organes à leurs élémens primitifs. De là naît ce principe si fécond en résultats lumineux, que les maladies sont souvent bornées aux systèmes élémentaires, et qu'elles n'affectent un organe dans son ensemble qu'en passant successivement par les différens tissus qui en font partie (21). Comment Bichat est-il parvenu à ces vérités admirables ? comment, en si peu d'années, a-t-il achevé un travail si vaste ? C'est là le secret du génie ; de ce génie qui n'est pas le fruit de l'étude et du travail, mais qui reçoit d'eux le complément de son éducation, comme il a reçu de la nature seule ses premières dispositions (22).

Tantôt, entouré des débris épars des instrumens de la vie, il interroge la nature organisée dans ses restes inanimés. Plus souvent, il demande à la vie elle-même la solution du problème qu'il veut résoudre. D'autres fois, observant la nature dans ses écarts, il cherche, dans l'altération des propriétés vitales, l'explication de leurs phénomènes les plus naturels, et puise dans cette mine féconde, si négligée de ses prédécesseurs. Ainsi, c'est par l'étude de l'homme sain qu'il éclaire la science de l'homme malade ; et c'est dans l'étude de la maladie qu'il

cherche la connaissance la plus certaine de la santé (23). Ainsi, de deux sciences, jadis séparées, il forme une science unique, plus exacte et plus rigoureuse; il démontre leurs points de contact, leur dépendance mutuelle; et, pour resserrer encore leur étroite union, il va chercher dans les froids débris de la mort de nouvelles preuves de sa doctrine. Il confirme, par l'examen des tissus altérés et détruits, la vérité de ses principes sur les propriétés des tissus vivans; et, poursuivant la matière organisée dans toutes ses transformations, il montre les rapports constans et nécessaires qui existent entre les instrumens et les fonctions de la vie.

Ainsi, l'homme tout entier, d'abord apprécié dans son ensemble, est réduit à ses élémens matériels les plus simples. Bichat l'a saisi au premier moment de son existence: il l'a séparé de la matière inorganique; l'a conduit, à travers mille obstacles, au dernier terme de son existence; et a montré, par des expériences frappantes la vérité, comment cette existence est détruite. Descendant ensuite dans les détails de l'organisation, il en a isolé les matériaux; et les élémens de la matière vivante, qui se prêtent un appui mutuel, et ne semblent exister que par leur connexion réciproque, se sont vus séparés,

pour la première fois, sous le scalpel du nouvel anatomiste. Qu'on me donne, disait Descartes, de la matière et du mouvement; et je vais former un autre univers. Donnez à Bichat des tissus organisés, doués de propriétés vitales; et vous verrez un homme vivant sortir de ses mains (24). Je me trompe: quoi qu'en disent la critique injuste ou l'enthousiasme indiscret, ce n'est point à des tissus simples ni à des propriétés isolées que ce physiologiste a réduit la vie. Qui a démontré, mieux que lui, l'enchaînement de toutes les parties et les rapports de chacune avec le corps vivant tout entier? Cette influence des organes, les uns sur les autres, cette unité de tendance, cette sympathie, si bien exprimée par le premier médecin de l'antiquité, * qui l'a fortifiée de preuves plus convaincantes? Il est vrai qu'il a porté l'analyse jusques dans ce phénomène inexplicable, qu'il a montré ses rapports avec la nature des divers tissus, avec les différens degrés d'énergie des propriétés vitales; mais ces aperçus qui avaient échappé aux anciens, ces vérités qu'il a révélées ne peuvent qu'accroître sa gloire. C'est une preuve nouvelle que

* *Consensus unus, conspiratio una, consentientia omnia:*

l'auteur de l'anatomie générale était capable d'analyser la machine humaine, depuis les premiers élémens de sa constitution, jusqu'à ses fonctions les plus compliquées.

Les fastes de l'art médical offrent-ils un homme qui ait paru sous d'aussi heureux auspices, et se soit annoncé par d'aussi brillantes productions? Six lustres n'ont point encore couronné son âge, et les disciples de Boerhaave s'écrient qu'il aura bientôt surpassé leur maître (26). Infatigable dans ses recherches, Bichat ne se repose point à l'abri de cette réputation précoce; il voit une immense lacune à remplir, et une science à refaire; comment son esprit resterait-il en repos? Environné de disciples qui l'admirent, et de jaloux que sa gloire offusque, il instruit les premiers par ses expériences; il les captive par son zèle et son amitié; et il impose silence aux autres par la perfection de ses ouvrages et la modestie de son caractère. Placé au milieu d'un vaste théâtre, il consacre aux progrès de la science toutes les ressources que sa position lui présente. Sans cesse entouré des infirmités humaines, il cherche de nouveaux

* Anatomie générale. *Consid. génér.* p. lxxij.

moyens de les soulager, en réformant la science des médicamens, assemblage informe d'idées incohérentes et de formules bizarres *. De nouveaux ouvrages se préparent encore. Toutes les parties de l'art de guérir attendent avec impatience le coup-d'œil pénétrant de son génie. Tout s'ébranle; tout s'agite, entraîné par une force irrésistible. La médecine avance rapidement vers un nouvel ordre de choses; mais tout-à-coup, ses espérances s'évanouissent; Bichat a vécu: il ne reste plus de lui que son exemple et sa renommée... (27) O vous! qui avez assisté aux derniers momens de ce grand homme, vous qui avez couvert sa tombe de fleurs, et recueilli les derniers restes de son existence, venez mêler ici vos hommages à nos louanges; venez répondre aux détracteurs de sa gloire. Ils vous diront que ses ouvrages imparfaits ne sont pas dignes de votre admiration. Répondez-leur que vous l'admirez avec l'Europe savante. Ils vous diront que sa doctrine incomplète exigeait de plus grands développemens et de plus profondes recherches. Répondez-leur que Bichat est mort à trente ans! mais que dis-je? il n'est pas mort tout entier; il vit encore dans tous vos écrits; il dirige tous vos ravaux; il préside à tous vos progrès, et agran-

dit chaque jour , par vos mains , le domaine de la science , dont il a lui-même porté si loin les limites.

II.

Conduit par la suite naturelle de ce discours au milieu de la génération présente ; forcé de rappeler ici les noms des contemporains qui ont continué les travaux de Bichat , je vais grouper autour de lui tout ce qui appartient à son école , et signaler la tendance générale qu'il a imprimée aux diverses branches de l'art de guérir.

C'est un étrange spectacle que celui des variations de l'esprit humain dans tous les pays et dans tous les âges. Il semble que sa destinée soit d'errer dans le vague et dans l'incertitude , jusqu'à ce qu'il soit fixé par quelques hommes supérieurs, qui lui dévoilent les lois réelles de la nature , ou le captivent par les rêves brillants de leur imagination. Ainsi se formèrent les sectes et les écoles de l'antiquité. La philosophie entraînée par l'imagination de Platon , subjuguée par l'autorité d'Aristote , renouvelée par Descartes , soumise à l'expérience par Bacon et Locke , prend une direction nouvelle avec Kant et ses sectateurs. L'histoire naturelle, créée

par le philosophe de Stagyre, reçoit un nouvel éclat des travaux de Pline, et sommeille ensuite jusqu'à Buffon et à Linnæus. La médecine, soumise d'abord aux dogmes fondamentaux d'Hippocrate, engagée dans les subtilités de la scolastique avec Galien, égarée tour à tour avec les Arabes, les chimistes, les mécaniciens, rentre dans la route hippocratique, et se circonscrit avec Bordeu dans le domaine du vitalisme.

Si, jetant un coup-d'œil sur la fin du dernier siècle, nous examinons l'état de cette science au moment où parut Bichat, nous verrons plusieurs écoles célèbres se disputer son empire. Leyde, déchue de sa gloire, n'avait, pour se consoler de la perte de son Boerhaave, que le souvenir récent de Haller dont elle avait accueilli la jeunesse, et vu naître les premiers travaux; mais qui avait porté loin de la Hollande le fruit de ses savantes méditations. L'école de Vienne, à peine fondée, s'élevait, par le génie de Stoll, à une réputation justement acquise. Edimbourg naissait à la gloire; et Cullen, développant une idée systématique d'Hoffmann, préludait à l'immense réforme que Brown allait bientôt opérer. L'école de Montpellier, fière de ses grands noms et de son antique splendeur, toujours

opposée au système des mécaniciens, s'était emparée des idées de Stahl ; et prêtait à sa cause l'appui du raisonnement et l'autorité de ses professeurs. Barthez, il est vrai, prétendait ouvrir une nouvelle carrière, et refaire la science de l'homme ; mais, entraîné par une hypothèse, il s'était placé entre Stahl et Bordeu, comme Haller entre Bordeu et Boerhaave. Paris n'offrait qu'une société éclipsée par une Académie plus célèbre. * Vicq-d'Azir, seul, embrassant d'un coup-d'œil toutes les parties de la science, s'annonçait par des travaux qui devaient surpasser peut-être ceux de Haller. La mort vint anéantir ses vastes projets ; et la révolution française, dans sa marche rapide, renversa, un moment, les institutions consacrées au perfectionnement de l'esprit humain. Frappées du même anathème, les deux branches de l'art de guérir virent disparaître les sociétés qui dirigeaient leurs progrès. Cependant, du sein du plus furieux fanatisme, le cri de l'humanité se fait entendre : l'ordre naît du désordre même ; et, réunies en une seule science, la médecine et la chirurgie françaises entrevoient de plus heureuses

* L'Académie royale de chirurgie.

destinées. Bientôt les noms de Corvisart, de Cabanis, de Chaussier, de Pinel et de Hallé annoncent au loin sa gloire. Bichat paraît, une ère nouvelle commence. Nous l'avons vu surpris par la mort au milieu de ses triomphes; il est temps de le montrer revenu, pour ainsi dire, à la vie, et assis à la place qu'il doit occuper.

Entourée de rivales depuis long-temps illustrées, l'école de Paris demandait un chef dont elle pût adopter les principes et partager la célébrité. Bichat, vivant, eut été sans doute admiré; mais l'ambition ou l'envie lui auraient disputé, peut-être même enlevé ce titre. Bichat, dans la tombe, fit taire toutes les rivalités, imposa silence à toutes les ambitions. La seule qui prévalut et qui domina tous les esprits, fut de chercher l'illustration sur ses traces, et d'achever les travaux dont un trépas inattendu venait d'interrompre le cours. Ainsi, cette mort précoce devint le signal d'une émulation générale; et le tombeau d'un jeune homme fut le berceau d'une nouvelle génération de savans.

C'est donc sur l'école de Paris en particulier qu'il a porté l'heureuse influence de son génie. C'est elle qui a reçu avec empressement sa doctrine : c'est elle qui l'a rapidement propagée. Jetez les yeux sur toutes les productions

modernes sorties de son sein ; partout vous verrez l'effet de cette impulsion salutaire ; partout vous observerez le même esprit.

En commençant par la connaissance physique de l'homme , par la description des organes qui le composent , vous voyez l'anatomie descriptive, cette science * si heureusement appelée l'analyse de la situation, dépouillée en partie de son aridité rebutante. Haller et Vicq-d'Azir avaient su répandre sur elle un grand intérêt , en joignant à la connaissance extérieure des organes l'histoire de leurs fonctions. Scæmmering avait suivi leur exemple. Cuvier et Duméril avaient transporté cet avantage dans l'anatomie comparée. Bichat , le premier en France , soumit l'anatomie humaine à une classification régulière et physiologique ; le premier , il osa s'élever contre ces descriptions minutieuses, portées par Desault à une précision géométrique, et dont ce grand maître avait reconnu plus tard l'inutilité (28). Dans les premières années qu'il avait consacrées à l'enseignement de cette science, il ne manqua pas de découvrir quelque conduit

* Le mot science n'est pas ici le mot propre; il est cependant consacré par l'usage. L'anatomie, la physiologie, la pathologie etc. ne sont pas des sciences séparées, mais des branches d'une même science.

ou quelques fibres échappés à des yeux moins exercés que les siens ; ce n'est point à de pareilles découvertes qu'il s'arrêta ; il ne considéra l'anatomie descriptive que sous un point de vue secondaire ; et son ouvrage incomplet réclama , pour arriver à sa fin , le secours de mains étrangères *. Roux et Buisson s'empressèrent de terminer ce traité nouveau. Tous deux , fidèles aux principes de leur maître , imitèrent l'exemple qu'il avait donné , et commencèrent leur réputation par un travail digne de l'ouvrage qui leur était confié.

Mais les détails de l'anatomie sont trop vastes pour qu'un livre unique puisse les embrasser dans toute leur étendue ; chaque organe est une mine féconde pour l'observateur attentif , et semble réserver une découverte à celui qui en fait une longue étude. Comment rappeler ici les noms des anatomistes , qui ont agrandi et qui perfectionnent chaque jour cette science élémentaire ? mais comment passer sous silence les noms de Boyer , de Ribes , de Marjolin , de Breschet , de Bécлар , de Cloquet , et de tant

* *Anatomie descriptive* , etc. 5 vol. in-8°. le quatrième est de Buisson , et le cinquième de M. Roux.

d'autres qui se sont signalés comme eux par des travaux importants?

Lorsque Bichat, pénétrant dans la constitution de nos organes, essaya d'en isoler les matériaux, il ne vit devant lui qu'un modèle brillant, il est vrai, mais fort imparfait *. Dans le traité des membranes, il le surpassa en étendue et en profondeur; et après l'anatomie générale, il ne laissa presque rien à glaner dans ce champ fertile qui lui offrit de si abondantes moissons. Toutefois, Dupuytren et Richerand modifient encore quelques-unes de ses idées **; Gaultier ajoute des notions précises à l'histoire du système cutané; Béclard, dans des cours instructifs et des additions savantes à l'anatomie générale, développe, dans tous ses détails, l'histoire des systèmes, et modifie quelques assertions inexactes. Rien n'échappe à la sagacité des nouveaux anatomistes: la structure, la forme, la situation, les rapports et la constitution des organes sont étudiés dans toutes les variétés qu'ils présentent, dans toutes les modifications qu'ils peuvent subir.

* Bordeu. *Traité des glandes.* — *Histoire du tissu muqueux.*

** Voyez la note 19.

Si de l'étude des formes nous passons à celle des fonctions ; si , après avoir étudié l'organisation , nous voulons connaître la vie ; là , surtout , nous reconnaitrons la main de celui dont nous étudions l'influence. La physiologie , rappelée à son véritable objet , suit de jour en jour une marche plus rigoureuse : les opinions de Bichat lui-même sont soumises au jugement sévère de la critique , combattues , modifiées , étendues par d'habiles observateurs. Chaussier divise la force vitale en trois propriétés secondaires ; Buisson cherche la division la plus naturelle des phénomènes de la vie , et soumet à une idée vaste et lumineuse toute la science physiologique ; Nysten répète une foule d'expériences , et rectifie quelques légères erreurs. Prost étudie la sensibilité ; et Roux porte l'analyse dans les sympathies. Richerand , s'emparant de la grande division physiologique tracée par Bichat , expose avec une élégance toujours soutenue , avec une clarté admirable , l'universalité des fonctions. Le Gallois , saisissant les instrumens les plus délicats de la physiologie expérimentale , poursuit le principe de la vie à travers l'épaisse nuit dont ils s'environne ; l'enferme dans les organes nécessaires à sa conservation , et analyse les conditions indispensables à son

existence. Frappé comme le physiologiste dont il suivait les traces avec tant de gloire, il emporte dans la tombe les regrets de tous les savans. La physiologie déplore encore sa perte, et demande à ses émules un successeur qu'elle puisse avouer pour son véritable interprète. Je vois se presser en foule autour d'elle de nobles rivaux. Quelle place la postérité assignera-t-elle à chacun? Le temps n'est pas encore arrivé de juger les uns et les autres; mais l'école de Bichat peut se glorifier d'une jeunesse célèbre et d'une éclatante renommée. Rappellerai-je les noms illustres qui en font aujourd'hui l'ornement? C'est dans leurs leçons et dans leurs ouvrages que l'auteur de l'anatomie générale brille encore de toute sa gloire. C'est au milieu d'eux qu'il dicte ses lois; c'est par leurs bouches qu'il expose l'ensemble de sa doctrine, et les conséquences de ses principes. N'est-ce pas lui qui préside aux leçons de Broussais, d'Adelon, de Cloquet; qui dirige les expériences de Béclard, de Ribes et de Magendie; qui révèle à Serres les lois de l'ostéogénie? Sans doute quelques erreurs peuvent se glisser au milieu de tant de travaux: telle est la destinée de tous les ouvrages des hommes; mais entre les exagérations de Broussais, qui remonte au-delà des propriétés vi-

tales, pour se perdre dans la région des chimères, et les restrictions de Magendie, qui tend à confondre ces mêmes propriétés avec les phénomènes physiques (29), il est un juste milieu qui peut seul conduire à la vérité.

Mais à mesure que nous avançons dans l'étude de la vie, l'influence de Bichat devient plus puissante, et sa mémoire plus glorieuse. Ces propriétés vitales qu'il nous a si bien fait connaître, dont il a tracé une histoire si détaillée, ne se conservent pas toujours dans l'état où la nature les a placées; elles s'exaltent ou s'affaiblissent; s'épuisent ou s'altèrent de mille manières. De là naissent les maladies innombrables qui affligent l'espèce humaine. Comment parvenir à la connaissance de ces altérations? comment trouver les moyens de les combattre avec avantage? Comment ramener le mouvement de cette machine compliquée à son état naturel, si l'on méconnaît sa nature, si l'on ignore ses lois? La science qui les fait connaître est donc la base essentielle de celle qui étudie leurs dérangemens (30). Ce n'est pas tout encore: ce désordre dans les mouvemens, ce trouble dans les fonctions supposent l'altération des organes qui les exécutent; c'est donc à ceux-ci qu'il faut remonter pour en découvrir

l'origine. Mais trop souvent, placés hors de la portée de nos sens, ils ne sont soumis à nos recherches que lorsque la vie générale a cessé. Trois sciences, long-temps séparées, doivent donc s'éclairer réciproquement, et servir de complément l'une à l'autre : l'étude de la santé, l'étude de la maladie, l'étude de la mort ; voilà les trois élémens nécessaires de la science de l'homme. Bichat donna le précepte et l'exemple de les réunir. Il proclama les avantages immenses et l'indispensable nécessité de cette réunion, il annonça que la médecine ne s'élèverait que par elle au rang des sciences exactes.

Ne craignez pas, nous dit-il, d'approcher du sanctuaire de la mort ; interrogez ces débris qui portent encore les traces de la vie dont ils ont joui, et l'empreinte du mal qui les a frappés ; ils ne sont jamais muets pour l'observateur attentif ; ils dissiperont votre incertitude, et feront disparaître l'obscurité qu'une observation incomplète avait laissée dans vos esprits ; car enfin qu'est l'observation, si l'on ignore là où siège le mal ?

Ces conseils ne sont pas perdus pour la science médicale. Déjà, Pinaet Corvisart en avaient élagué un grand nombre d'hypothèses futiles, qui naguère entravaient sa marche. L'un et l'autre,

soutenus par l'observation et dirigés par l'analyse, avaient offert de nouveaux modèles à suivre; mais l'impulsion donnée par Bichat fut bien plus puissante et bien plus rapide.

Courbé sur les débris des organes qu'il interroge, il annonce à ses disciples que le temps est venu où l'anatomie pathologique doit prendre un nouvel essor; et il s'élançe sur les traces de Morgagni. Le trépas l'arrête dans ses projets; mais, animés d'une généreuse ambition, Dupuytren et Laennec se livrent avec ardeur aux mêmes recherches; une heureuse rivalité redouble leur zèle (31); et bientôt, entraînés dans des routes différentes, le premier hérite du génie et de la renommée de Desault; le second semble poursuivre les traces de Corvisart. Bayle s'illustre, comme eux, par des travaux non moins étendus; Cruveilhier trace l'histoire générale des altérations des tissus; et Marandel propose une classification des maladies, fondée en partie sur cette base trop peu solide.

Ce n'est point en effet à une froide nomenclature et à de stériles classifications, que l'anatomie pathologique doit se borner; si elle est utile, si elle est même indispensable à la médecine, c'est lorsqu'elle est appliquée à la science

des maladies ; et non étudiée isolément et séparée de leur histoire ; c'est lorsqu'elle montre la série des altérations successives des systèmes vivans ; qu'elle fait connaître le mal dans son origine , et le découvre jusques dans la profondeur des organes ; c'est alors qu'elle est digne de toute notre attention , et qu'elle a droit à tous nos hommages. C'est ainsi que l'avait conçue Morgagni , et qu'elle était dans la pensée de Bichat. Si quelques-uns de ses successeurs ont suivi une fausse route , la science leur doit encore des éloges et de la reconnaissance pour des efforts même infructueux.

Tandis que Bayle donne trop d'importance aux transformations organiques, Portal ajoute de nouvelles observations à celles qui l'avaient déjà illustré ; Prout marche à la découverte du siège des fièvres ; Broussais poursuit l'inflammation sous toutes ses formes , dans toutes ses dégénéra-
tions ; Alibert offre un tableau pittoresque des dégradations du système cutané ; Ribes signale les phénomènes divers de l'inflammation capillaire ; Rostan cherche dans le cœur les causes de l'asthme ; Villermé étudie la formation des fausses membranes ; Cayol les formes nombreuses et variées du cancer. L'apoplexie présente des aperçus nouveaux et des résultats différens à Riobé ,

à Rochoux, à Serres. Georget cherche dans des lésions matérielles la véritable cause de la folie ; et Lallemand recueille une série d'observations importantes sur le ramollissement du cerveau.

Ainsi, le vœu de Bichat est rempli ; la médecine est enrichie d'une nouvelle ressource, dont la superstition des temps antiques avait privé les premiers maîtres de l'art ; et qui, cultivée par Bartholin et Bonet, illustrée par Morgagni, semblait replongée dans l'oubli, ou du moins cultivée sans importance et sans éclat. Depuis Bichat, elle s'est empreinte d'un caractère particulier, elle s'est créé un nouveau langage, elle a été cultivée dans toute l'Europe. L'Italie se glorifie des travaux de Scarpa, de Testa, de Rochetti ; l'Allemagne de ceux de Vetter, de Tiedemann, de Meckel ; l'Angleterre leur oppose ceux de Lawrence, d'Hogson et d'Évêrard Home.

Mais une réflexion douloureuse vient m'arrêter au milieu de ce tableau des progrès de l'art. La science du médecin se borne-t-elle donc à retracer les tristes images de la destruction ? Qu'importe qu'il connaisse les souffrances de ses semblables, s'il ignore les moyens de les soulager ? Pourquoi poursuit-il la nature dans ses écarts, s'il ne lui est pas permis de la rame-

ner dans la bonne route? Pourquoi prête-t-il l'oreille aux gémissemens de la douleur, s'il lui est impossible d'arrêter les progrès du mal, ou d'en modérer la violence? Ces plaintes, je le sais, sont injustes; le but suprême de l'art est de soulager la douleur, d'arrêter la marche de la destruction; la plus haute science du médecin est de connaître et d'appliquer les moyens qui procurent cet avantage. Ces moyens, où pourra-t-il les trouver? Les propriétés qu'ils possèdent, comment pourra-t-il les connaître? La nature lui fournit les productions des trois règnes; mais elle les lui présente sous mille formes, confondues entre elles sans ordre et sans choix. L'observation et l'expérience peuvent, seules, débrouiller ce cahos; mais, pendant les siècles qui nous ont précédés, l'expérience a été muette, l'observation incertaine et mal dirigée. Qui ne connaît les efforts de Stahl, et ses sages conseils, et ses pressantes exhortations pour attirer l'attention de ses disciples sur la matière médicale? Son appel ne fut point entendu, et ses vœux restèrent longtemps sans effet. Le désordre, la confusion, la routine régnaient encore despotiquement sur cette science, lorsque Bichat entreprit de l'élever à la hauteur des autres branches de l'art (32).

L'expérience, qui lui est déjà si familière, vient à son secours. Chaque substance, destinée à modifier le corps vivant, lui paraît agir sur une propriété vitale déterminée *. C'est en partant de ce point de vue physiologique, qu'il considère cette étude, la plus importante peut-être pour le médecin, puisqu'elle est le terme et le complément nécessaire de l'art de guérir. Ses idées sont recueillies avec empressement ; ses principes sont rapidement propagés par une jeunesse avide de science ; et ce champ, naguère stérile, à peine préparé par une culture imparfaite, est légué en héritage à des disciples laborieux. Gondret et Pairier exposent les premiers faits dans d'utiles dissertations ; Schwilgué, réunissant ces aperçus isolés, soumet toutes les substances médicamenteuses au creuset de l'expérience, et forme un tableau général de leurs propriétés individuelles. Alibert, rassemblant dans un grand ouvrage, les connaissances acquises, les expose avec élégance, et y joint les résultats de l'histoire naturelle et de la chimie. Barbier pose d'abord des principes généraux ; étudie ensuite la force active de

* *Consid. génér.*

chaque médicament, et son action particulière sur les organes. Orfila s'illustre par une histoire approfondie des poisons; et Roques associe le luxe des arts aux résultats de l'expérience clinique.

Ne cherchez pas dans tous ces auteurs le développement exclusif des idées de Bichat; ses principes étaient simples et féconds, mais difficiles à suivre: leur application procurerait sans doute de grands avantages; mais la lenteur de l'observations'oppose à leur application prématurée. Leur simplicité même est peut-être peu conforme aux phénomènes compliqués de la vie. C'est néanmoins celui qui les a conçus qui soutient l'émulation générale; c'est lui qui dirige ce mouvement qui s'est communiqué jusqu'à nous. Son influence se fait partout sentir, dans les livres, dans les écoles, dans la pratique particulière, dans le sein des sociétés savantes. N'est-ce pas elle qui, conduisant Magendie sur les traces de Stork, lui fait chercher dans les substances les plus délétères, dans les poisons les plus actifs, des remèdes énergiques et des médicaments précieux (33)? N'est-ce pas elle qui a fécondé les observations de Hallé, de Pinel, de Fouquier, de Double, de Récamier, et de tant d'autres qui s'illustrent

chaque jour dans la pratique médicale? Il faut néanmoins l'avouer : c'est dans cette branche de l'art que nos connaissances sont le plus imparfaites et le plus bornées. Peut-être sommes-nous condamnés à ignorer à jamais comment notre existence est modifiée par les corps étrangers à nous ; mais si nous observons bien les effets , que nous importe la cause qui les produit? Le médecin n'a pas à rougir de cette ignorance ; elle est universelle dans les sciences ; elle tient essentiellement à la nature de l'esprit humain. Toujours est-il vrai que , dans toutes les branches de la médecine , d'heureuses découvertes signalent chaque jour cette ère nouvelle , qui a porté l'école de Paris à la tête des écoles modernes ; et qui , annoncée par les travaux de Pinel , sera marquée à jamais du nom de Bichat.

Défions-nous toutefois des écarts de l'imagination et des illusions de l'enthousiasme. Le génie du maître égare quelquefois les disciples et le fanatisme peut se confondre avec la passion de la vérité.

Soutenu par l'admiration attachée au nom de Bichat , un homme s'est annoncé comme son disciple ; s'est déclaré l'héritier de sa gloire , le propagateur exclusif de ses principes. Doué d'un

esprit observateur, et d'une dialectique pressante, il sait employer tour à tour l'expérience et le raisonnement, l'observation et l'analogie, pour établir une nouvelle doctrine. Ce n'est point avec de vaines formules, avec des amulettes et des panacées qu'il vient usurper nos hommages; il en appelle à l'observation de la nature, à l'étude des lois de la vie; il renverse l'édifice de la science; mais c'est, dit-il, pour le relever sur des fondemens plus solides.

Attiré par ces promesses pompeuses, séduit par le nom du maître qu'il a choisi, j'entre à son école pour entendre ses leçons; je consulte ses écrits pour connaître ses grands principes; et, de tous côtés, je ne vois qu'un ~~monstre~~ superbe; je n'entends que des anathèmes, lancés contre nos maîtres les plus révéérés. Quelle est donc cette nouvelle lumière qui vient éclairer la science? La nature n'a-t-elle jamais eu de véritable interprète? La vérité n'a-t-elle point eu d'apôtre avant ce hardi novateur? J'entends parler d'expérience et d'observation; mais pourquoi tant d'emportement dans ses discours et tant d'amertume dans ses sarcasmes? Est-ce là le langage de la raison, et l'accent de la vérité? A l'abri du nom de Bichat, j'entends propager une doctrine funeste; mais Bichat a proscrit

d'avance tous les systèmes; il a flétri les prétentions téméraires, et démontré le néant des théories exclusives. Calme comme la raison, et modeste comme le génie, la candeur fit toujours le charme de ses écrits; et le sarcasme ne se plaça jamais sur ses lèvres. O vous qui vous proclamez son disciple, s'il est vrai que vous nous enseigniez la vérité, ne la revêtez point des formes odieuses du fanatisme; dépouillez-la de ces livrées avilissantes qui compromettent sa dignité. Attirés alors par son pur éclat, tous ses zélés partisans s'empresseront de vous suivre; tous applaudiront à vos louables efforts, et vous proclameront le digne émule, le digne successeur de son chat. Alors, vous n'aurez plus à redouter les cris impuissans de vos adversaires. En vain, s'écrieront-ils que les systèmes passeront avec leurs auteurs; que les théories les plus exclusives iront se confondre dans le même oubli, qui engloutit celles de Boerhaave et d'Hoffmann, de Théron et d'Asclépiade. Les abus et les exagérations passeront, parce qu'il est dans la destinée de l'erreur d'être passagère; mais la vérité ne passera point: elle est éternelle de sa nature: elle jaillira, plus brillante, du choc des opinions opposées, et de la lutte des sectes rivales (34).

Il serait téméraire de trancher ici la grande question qui tient en suspens les esprits les plus réfléchis, les hommes les plus accoutumés à l'observation de la nature ; il n'appartient pas peut-être aux contemporains de Broussais de juger sa cause dans toute son étendue. C'est la postérité qu'il invoque ; c'est la postérité qui le jugera. Sans doute , elle aura à recueillir , dans la nouvelle doctrine, quelques vérités importantes : mais ces vérités doivent-elles servir de privilège à l'erreur ; et la raison doit-elle se taire devant les sophismes de l'ambition ? Ah ! si Bichat eût prolongé sa carrière , la cause ne serait pas restée long-temps indécise. Passionné pour la vérité, il l'eût arrachée des mains avarées de la nature , pour l'étaler avec joie aux regards avides de la connaître (35). Mais puisqu'il ne nous reste de lui que des souvenirs attachans et des ouvrages utiles , profitons des conseils qu'il nous a donnés ; suivons les préceptes qu'il nous a transmis ; évitons surtout les écueils qu'il a signalés , et qui ont quelquefois trompé sa sagesse et sa vigilance.

Affermis à jamais dans les principes du vitalisme , ne revenons plus à ces applications mensongères , à ces incursions dangereuses , dans le domaine des sciences physiques. Que la physio-

logie, placée dans la sphère qu'il a décrite autour d'elle, marche, séparée des sciences qui l'ont trop long-temps asservie ; elle est assez attrayante par elle-même pour dédaigner des ornemens empruntés ; elle est assez forte pour n'avoir pas besoin d'appuis étrangers. Si quelque obscurité règne encore dans ses principes, si les phénomènes qu'elle étudie sont quelquefois hors de sa portée, pourquoi renoncerait-elle au noble but qu'elle se propose d'atteindre ? L'imperfection de ses instrumens a pu retarder jusqu'ici ses heureux progrès ; mais, dirigée désormais par des méthodes plus rigoureuses, elle n'ira plus, dans des régions imaginaires, s'attacher à de vains fantômes, et se précipiter d'erreurs en erreurs, sur les pas de quelques sectaires enthousiastes. Qui donc oserait affecter un mépris injuste pour cette noble science ? qui oserait la flétrir encore d'une dénomination outrageante, et l'appeler le roman de la médecine, aujourd'hui qu'elle est devenue la base essentielle, le fondement inébranlable de cet art sublime ?

Toujours fidèles au plan tracé par Bichat, nous chercherons, dans la description des organes vivans, non pas une éminence inaperçue, ou une fibre échappée aux regards curieux

des anatomistes, mais des différences ou des analogies remarquables dans la structure des tissus qui les composent, dans les systèmes divers dont ils font partie. Nous interrogerons les organes frappés par la mort, pour connaître les altérations qui les ont détruits; et l'anatomie médicale ajoutera ainsi tout le poids de son témoignage à la certitude de nos jugemens. Nous n'accorderons pas cependant une confiance exclusive à ce moyen d'investigation. Nous apprendrons à nous défier des erreurs des sens, et à dissiper les nuages de la prévention; car la prévention trompe les esprits les plus éclairés, et dénature l'observation elle-même.

Ainsi, placée entre deux sciences qui lui prêteront leur appui, la science des maladies ne se traînera plus en aveugle dans le labyrinthe des hypothèses. Accoutumé de bonne heure à étudier les phénomènes les plus naturels de l'organisme, l'observateur saura reconnaître sans peine leurs variations passagères, comme leurs plus profondes altérations. Il ne bornera point son étude à la contemplation stérile de leurs formes extérieures; mais, remontant jusqu'à leur origine la plus cachée, il trouvera, dans la machine vivante, la véritable cause qui a dérangé

l'équilibre, ou rompu la chaîne des mouvemens qui entretiennent la vie.

Ne craignons donc pas de retomber dans le cahos dont nous sommes enfin sortis : l'expérience du temps présent et celle des âges passés ne sera point perdue pour l'art de guérir : il s'avance rapidement vers une amélioration salutaire. Puisse la révolution qui se continue sous nos yeux le mettre un jour à l'abri de l'inconstance des sectes, et l'asseoir sur des fondemens immuables ! Cette heureuse époque est peut-être encore bien loin de nous ; mais quelle que soit la distance où se trouvera placée la postérité qui doit en jouir, lorsque , reportant ses regards sur les temps qui l'auront précédée , elle appréciera les progrès des siècles , comparera les efforts des peuples , et jugera les travaux des hommes qui auront contribué à ce grand développement , quelle sera son admiration pour Bichat , pour la France qui l'a élevé , pour le siècle qui a fécondé son génie ! Et nous , qui sommes si près de lui , qui vivons au milieu de ses amis et de ses disciples , pourrions-nous rester indifférens à sa gloire ? Les souvenirs de sa vie privée viennent se mêler à l'histoire de ses travaux , et embellir de leur charme la lecture de ses écrits. En regardant sa jeunesse , nous sommes surpris de l'éten-

due de ses productions. En admirant la hauteur de ses pensées, nous sommes frappés de la simplicité de ses mœurs. La douceur de son caractère nous fait aimer la hardiesse de ses projets; et les succès qui l'ont illustré nous rappellent sa modestie (36). Pourquoi faut-il qu'un si beau talent, que des qualités si aimables aient été sitôt la proie de la mort! Son cercueil fut arrosé des larmes de l'amitié, et des bouches éloquentes proclamèrent au loin sa gloire (37). En confirmant aujourd'hui, après vingt années, les louanges qu'il reçut alors, puissé-je obtenir un regard propice de la science qui le pleure encore, et recevoir, de la province qui le vit naître, de la ville qui réchauffa le germe de ses talens, une feuille du laurier qui croît sur sa tombe! (38)

FIN.

NOTES

DE

L'ÉLOGE DE XAVIER BICHAT.

(1) Xavier Bichat, fils de M. Bichat, médecin et maître, avant la révolution, à Poncein en Bugey, était né, le 11 novembre 1771, à Thoirette en Bresse, où ses parents possédaient des propriétés et séjournaient quelquefois. Xavier fut élevé à Poncein, dans son enfance, puis au collège de Nantua : la profession de son père, et un goût inné pour l'étude de l'art de guérir, le dirigèrent à Lyon, en 1791 ou 1792. Après le siège de cette ville, il vint à Bourg et y suivit l'hôpital : c'est dans ce champ d'observations variées et nombreuses que se développa de plus en plus le génie qui devait l'illustrer. Il quitta Bourg pour se rendre à Paris où il fut accueilli et jugé par le célèbre Desault. L'emploi du reste de sa trop courte vie fut digne de son grand maître ; et ses ouvrages ont inscrit ineffaçablement son nom dans les fastes de la science.

Thoirette fait actuellement partie du département du Jura ; mais cette réunion, postérieure de près de vingt

ans , à la naissance de Bichat , ne peut enlever à la Bresse et au Bugey l'honneur de l'avoir vu naître et élever sur leur territoire. (*Programme des prix proposés par la Société d'émulation et d'agriculture du département de l'Ain, pour l'année 1821 et années suivantes.*)

(2) Cette division était tracée d'avance dans le programme que nous venons de citer.

« En invitant les concurrents à ne pas se circonscire dans les détails biographiques et historiques sur la vie et les travaux de ce célèbre médecin, la Société estime que l'un des principaux buts de l'hommage à offrir à sa mémoire, doit être de faire connaître et apprécier l'influence des productions de son génie sur les progrès de la science dans laquelle il a ouvert une grande et nouvelle carrière, et d'indiquer les résultats, tant immédiats que présumables, de cette influence. »

(3) « C'était un usage établi dans l'école de Desault, que certains élèves choisis se chargeassent de recueillir, chacun à son tour, la leçon publique, et de la rédiger en forme d'extrait, qu'on lisait après la leçon du lendemain. Un jour que Desault avait disserté long-temps sur la fracture de la clavicule, l'élève qui devait recueillir ces détails se trouva absent; Bichat s'offrit pour le remplacer. La lecture de son extrait causa la plus vive sensation. La pureté de son style, la précision et la netteté de ses idées, l'exactitude scrupuleuse de son résumé, annonçaient plutôt un professeur qu'un élève; il fut écouté avec un silence extraordinaire, et sortit, comblé d'éloges, couvert d'applaudissements réitérés. A peine Desault eût-il appris l'anecdote que

je viens de raconter, qu'il fut impatient de connaître Bichat; et, dès les premiers entretiens, il jugea avec tant de sagacité ce qu'il devait devenir un jour, qu'il ne balança pas à lui offrir sa maison et à le traiter comme son fils, le destinant à lui succéder dans sa réputation. » (Buisson , *Précis historique sur Bichat.*)

(4) Hippocrate forme l'éducation médicale de Thessalus, son fils, et de Polybe, son gendre; et il les envoie dans les différentes parties de la Grèce porter le fruit de son expérience à ses concitoyens: voilà un exemple que l'histoire de l'art a religieusement conservé. L'école de Boerhaave dut à des exemples analogues une partie de son immense célébrité. Ce grand homme semblait doué d'un instinct particulier qui lui révélait le mérite. C'est sur sa recommandation que Linné fut accueilli par M. Clifford, possesseur d'un riche jardin, à Hartecamp, où il demeura plusieurs années, et publia plusieurs ouvrages. Haller était allé à Leyde pour entendre Boerhaave; il en fut reçu avec tant de bonté, qu'il passa docteur dans cette école à l'âge de 19 ans. Fotherghill, qui fut pendant long-temps le médecin le plus renommé de Londres, et sur la tombe duquel on écrivit ces mots: *Ci-gît le docteur Fotherghill, qui dépensa deux-cent-mille guinées (cinq millions) pour le soulagement des malheureux*, ne dut peut-être sa réputation qu'aux encouragemens et à la protection qu'il reçut de Monro, à Edimbourg. Mais l'exemple le plus frappant est celui de William Hunter. D'abord élève de Cullen, qui le reçut chez lui, à Hamilton, et d'Alexandre Monro, qui le protégea, à Edimbourg, il arrive à Londres, avec la simple recommandation d'un

libraire ; mais ce libraire était chargé de recueillir toutes les éditions connues d'Horace ; et celui qui lui avait donné cette commission était le célèbre accoucheur Douglass. Hunter se présente sous les auspices d'Horace, et il est reçu avec la plus grande amitié par Douglass. Un an après, son protecteur vient à mourir, et il reste chargé de l'éducation de son fils. Voilà la première occasion de sa haute réputation et de sa fortune. Les exemples de ce patronage médical, sans intérêt et sans népotisme, sont plus rares peut-être en France que partout ailleurs. Celui de Desault à l'égard de Bichat, est le plus saillant que je connaisse ; cependant il n'est point d'art dans lequel il soit plus nécessaire. C'est dans l'exercice de la médecine pratique surtout qu'on peut appliquer ce vers célèbre :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

(5) « Ce marbre, dédié à la mémoire des citoyens Desault et Bichat, a été posé pour attester la reconnaissance de leurs contemporains, pour les services qu'ils ont rendus, le premier à la chirurgie française dont il est le restaurateur, le second à la médecine qu'il a enrichie de plusieurs ouvrages utiles, et dont il eût agrandi le domaine, si l'impitoyable mort ne l'eût frappé dans sa trente-unième année. » — 2 août 1802.

Telle est l'inscription, gravée sur une plaque de marbre, incrustée dans le mur, à gauche, du vestibule de l'Hôtel-Dieu de Paris. C'est aux soins de Corvisart, dont le nom mérite, à tant de titres, d'être associé à ces deux noms célèbres, qu'on doit ce monument honorable de justice et de reconnaissance publiques. « Bichat, écrivait-il au Premier Consul, vient de mourir sur un champ de

bataille qui compte aussi plus d'une victime ; personne , en si peu de temps , n'a fait tant de choses et aussi bien. »

(6) « Livré depuis quelque temps à l'étude de la médecine , puis à la pratique des hôpitaux , je n'ai plus dû considérer la chirurgie que comme une base essentielle de toutes les connaissances médicales , que comme un moyen important d'analogie dans une foule de cas difficiles , et que comme un guide sans lequel le médecin marcherait au hasard. » (Bichat , *discours préliminaire des œuvres chirurgicales*, 2^e et 3^e édit.)

(7) Desault mourut le 1^{er} juin 1795 , à l'âge de 51 ans.

(8) Immédiatement après la mort de Desault , Bichat termina le dernier volume du journal où ce grand chirurgien consignait les résultats de sa pratique ; mais il sentit bientôt qu'il devait élever à son maître un monument plus digne de lui , et plus propre à répandre sa doctrine dans toutes les classes de lecteurs. A la vénération que lui inspirait la mémoire de Desault , se joignit la reconnaissance qu'il devait à sa veuve , et sans doute aussi le désir de se faire d'abord connaître au public à l'abri d'un nom dont la renommée était colossale. Il rédigea donc avec soin , quoique avec beaucoup de promptitude , les *œuvres chirurgicales de Desault* , dont les deux premiers volumes parurent en 1798 , et le troisième en 1799. On a dit que le style en était négligé à cause de la précipitation avec laquelle cet ouvrage fut composé. J'avoue que cette négligence ne me paraît pas aussi sensible que dans beaucoup d'autres ouvrages du même genre , pour lesquels on n'a pas fait la même remarque. La clarté , la précision , l'énergie en rendent la

(10) En disant que Bichat ne voit plus rien au-delà de la sensibilité et de la motilité (*), je ne parle que des phénomènes purement physiologiques. La suite du discours prouve assez que Bichat admet des phénomènes d'un ordre supérieur, et que, malgré ses belles recherches sur les tissus élémentaires, il ne trouvait pas, dans le tissu nerveux, la faculté de vouloir, de comparer et de juger, comme l'y ont trouvée quelques physiologistes de nos jours, après Cabanis. Voici, à cet égard, sa profession de foi : « Le cerveau n'est qu'un intermédiaire à l'âme et aux nerfs, comme les nerfs le sont aux muscles et au cerveau ; le principe qui veut, agit d'abord sur cet organe, lequel réagit ensuite. » (Anatomie générale, *système musculaire*). Dans cette théorie, la volonté, est une *cause* d'excitation du cerveau, et non le *résultat* de cette excitation. Cette doctrine paraîtra tant soit peu arriérée à quelques auteurs modernes ; mais enfin, il n'est pas donné à tout le monde de voir clairement le cerveau *secréter des pensées*, comme le voyait Cabanis ; et moins encore, de le voir *digérer des propriétés*, comme l'a probablement vu M. Rostan, qui vient de découvrir cette nouvelle espèce de digestion (**). Après avoir donné cette explication qui nous a paru

(*) Bichat a donné le nom de contractilité à la faculté de se mouvoir, parce que la contraction est le mode le plus général de mouvement. Cependant il y a des mouvemens qui paraissent être plutôt de dilatation que de contraction ; ce sont ceux qu'on attribue au tissu érectile (voyez la note 19) et que Bichat avait reconnus lui-même dans ses *Recherches physiologiques* p. 90. Le nom de *motilité* me paraît par conséquent plus propre, puisqu'il est plus général.

(**) Cours élémentaire d'hygiène, tome II, p. 114.

nécessaire, il ne serait peut-être pas inutile d'examiner en détail les objections et les modifications qui ont été faites à la doctrine des propriétés vitales ; mais cette discussion nous entraînerait trop loin. Bornons-nous à l'examen de celle qu'on répète avec le plus d'assurance et d'affectation.

On a voulu frapper de réprobation cette théorie, en disant qu'elle tend à personnifier des abstractions, et on a représenté les propriétés vitales comme des *êtres* logés dans l'intérieur des organes, dont ils seraient totalement indépendans. MM. Magendie, Bégin, Georget, Rostan, etc., ont répété à l'envi cette accusation contre la théorie de Bichat. Echo de ces différens auteurs, M. Scipion Pinel a cru devoir la répéter encore dans une notice placée en tête d'une nouvelle édition de l'*Anatomie générale*. « On a lieu, dit-il, de s'étonner que Bichat, avec cette indépendance d'opinion qui le caractérise, ait si souvent reproduit dans l'*Anatomie générale* ces vieilles idées qui, pendant deux mille ans, ont traîné sur les bancs des écoles, ces mots de *forces vitales*, de *propriétés vitales*, abstractions qu'il semble prendre pour des réalités, et auxquelles il donne une existence à part, et fait jouer un si grand rôle dans l'économie animale. »

Il y a dans ce paragraphe autant d'erreurs que de phrases. Les mots de propriétés vitales *traînant sur les bancs depuis deux mille ans* : voilà certes une singulière découverte de M. Scipion Pinel ! Bichat *donnant une existence à part* à ces abstractions, c'est-à-dire, isolant les propriétés vitales de la matière vivante, est une invention non moins singulière. Bichat dit partout : que la sensibilité est inhérente à la matière organisée, comme l'élasticité, la gravité sont inhérentes à la matière inorganique. S'est-on ja-

mais avisé de séparer l'élasticité de la matière, et de lui donner une existence à part? M. Pinel fils va plus loin encore, puisqu'il ajoute : « Cependant, depuis long-temps, on ne reconnaissait, et l'on ne doit plus reconnaître que deux choses dans l'organisation : structure et fonctions d'organes. » J'en demande pardon à M. Pinel; mais l'esprit humain est ainsi fait, qu'il ne peut pas se contenter de cela; et nous ne pouvons pas faire que notre esprit ne soit pas tel qu'il est. Or, l'idée de causalité est en lui, elle tient à sa nature; c'est une des formes essentielles de sa manière d'être. C'est de cette forme de notre entendement que résulte l'ordre de nos idées sur tout ce qui peut être le sujet de nos connaissances. Si vous ne voyiez que structure et fonctions d'organes, vous ne verriez que des phénomènes isolés, que des mouvemens individuels, sans ordre et sans liaison; vous n'auriez jamais de science. Si Newton n'avait vu dans les corps célestes que de la matière et du mouvement, il n'eût rien compris, que dis-je, il n'eût pas même songé au système du monde. Mais il y vit de plus l'attraction et la loi suivant laquelle elle s'exerce; et le mécanisme de l'univers fut expliqué. Ce n'est pas qu'il ait supposé dans la matière une propriété, existant par elle-même, indépendamment de cette matière; personne n'a jamais songé à lui faire un pareil reproche, et à le taxer d'ontologie. Le mot d'*attraction* a été pour lui un signe à l'aide duquel il a exprimé l'idée qui était dans son esprit, et non pas un être distinct de la matière. Tous les physiciens conçoivent aujourd'hui la chose comme il la concevait lui-même, et ils riraient bien si on les appelait des ontologistes qui réalisent des abstractions.

Bichat a parlé de sensibilité et de contractilité, absolument de la même manière que les physiciens parlent d'é-

lasticité, d'attraction, etc. Lisez ses *Recherches physiologiques* et ses *Considérations générales*, et, à tout moment, vous le verrez revenir à cette comparaison. Pourquoi donc lui faites-vous un reproche qui serait excessivement ridicule adressé à un physicien ? Quand je dis que la *contractilité animale préside* aux mouvemens des muscles, n'est-ce pas comme si je disais que *l'attraction préside* aux mouvemens des planètes ? Et si vous m'accusez de faire de la contractilité un être à part, distinct des muscles, existant indépendamment de ces organes, ne devez-vous pas m'accuser aussi de faire de l'attraction une entité distincte des planètes ? Si cette dernière accusation est absurde, la première ne l'est pas moins. C'est cependant l'accusation qui retentit sans cesse contre Bichat.

Bichat a répondu d'avance par ce peu de mots : « Le chaos n'était que la matière sans propriétés (comme M. Scipion Pjnel veut nous la faire voir); pour créer l'univers, Dieu la doua de gravité, d'élasticité, d'affinité, et de plus, une portion eut en partage la sensibilité et la contractilité. » (*Consid. gén. p. xxxv.*)

(11) On a fait à la division de la vie, en *vie animale* et *vie organique*, un reproche analogue à celui auquel je viens de répondre, relativement aux propriétés vitales. Non contents d'accuser Bichat d'avoir créé des *êtres*, auxquels il n'a certainement jamais songé, les mêmes auteurs lui reprochent d'avoir méconnu la liaison de tous les phénomènes vitaux, pour établir une division, je ne dis pas arbitraire, mais absurde, dans le sens qu'ils semblent y attacher. « Bichat, dit M. Georget, sépare tous les phénomènes de la vie générale en deux vies qu'il appelle, l'une, *vie de relation* ou *extérieure*; l'autre, *vie intérieure*, *organique*, etc. Mais

« c'est une mauvaise division : d'abord , comme le dit » très-justement M. le professeur Chaussier, il n'y a qu'une » vie générale ; il n'y a pas deux vies. » Voilà une belle découverte de M. Chaussier : ou je me trompe fort , ou l'hommage que M. Georget rend ici à ce professeur célèbre, ressemble beaucoup à une épigramme ; comment en effet peut-on faire sérieusement un pareil reproche ? Lorsque Bichat définit la vie, *l'ensemble des fonctions* qui résistent à la mort, parle-t-il là de deux vies ? Lorsqu'il ajoute, après quelques réflexions : « Telle est LA VIE, CONSIDÉRÉE DANS SA TOTALITÉ ; examinée plus en détail, elle nous offre DEUX MODIFICATIONS remarquables ; » n'explique-t-il pas son idée avec toute la clarté possible ? Et que penser d'un grave auteur, qui vient nous dire *très-justement* : Il n'y a qu'une vie générale ; il n'y a pas deux vies ?

Il est vrai que Bichat a donné le nom de *vie* à chacune de ces *modifications* ; mais quand même cette expression métaphorique serait vicieuse en elle-même, est-il permis de la travestir par un jeu de mots en une opinion ridicule, lorsqu'elle a été si bien définie et expliquée dans les passages que nous venons de citer ? M. Magendie n'a pas commis une pareille inconvenance ; il blâme la division de Bichat, mais il ne la travestit pas. Sa critique néanmoins ne me paraît pas très-fondée. « Cette distinction des deux vies est dangereuse, dit-il, en ce qu'elle tend à faire isoler des phénomènes qui ont entre eux la plus étroite liaison, qui se rapportent à un but commun, et qui souvent sont produits par des moyens presque en tout semblables. Pourquoi rangerais-je parmi les organes de la vie animale l'appareil musculeux qui fait passer le bol alimentaire de la bouche dans l'œsophage, et parmi ceux de l'autre vie celui qui le fait marcher du cardia jusqu'à l'anus ? L'action

du premier appareil n'est-elle pas en rapport avec la nutrition aussi bien que l'action du dernier ; et l'appareil musculéux de l'œsophage n'agit-il pas sur un corps qui nous est étranger aussi bien que celui de la langue et du pharynx ? Les mouvemens de la mastication différent-ils , pour le but, de ceux que nous venons d'indiquer ? et, quant aux moyens d'exécution , l'action musculéaire n'y joue-t-elle pas encore le rôle principal ?»

Tous les faits , cités par M. Magendie , à l'appui de son objection , sont vrais ; mais M. Gerdy a déjà prouvé que son raisonnement conduirait à une confusion singulière. En effet, tout se correspond , tout s'enchaîne dans la machine animale ; et s'il n'était pas permis d'isoler les phénomènes qui se rapportent à un but commun , il faudrait les étudier tous à la fois , parce que tous s'enchaînent et tendent au même but , qui est la conservation de l'individu et celle de l'espèce. Ainsi , par exemple , si vous ne voulez pas que je sépare l'appareil musculéux intestinal de l'appareil musculéux masticatoire , parce que l'action de chacun de ces appareils est également en rapport avec la nutrition ; je vous dirai , à mon tour , en suivant votre idée , que vous ne devez pas séparer de l'appareil masticatoire l'appareil musculéux brachial , parce que celui-ci étant nécessaire à la préhension des alimens , est en rapport avec la nutrition comme les deux autres ; mais l'action des muscles du bras se rattache à l'action nerveuse du plexus brachial ; le plexus brachial à la moelle épinière , la moelle épinière au cerveau ; celui-ci établit avec tout le système les rapports les plus intimes. Il faudra donc tout savoir avant de s'occuper d'une fonction quelconque ; et , avec un pareil système , il n'y a pas de raison pour que l'on sache jamais rien. Voilà où conduit un principe d'abord

spécieux, mais d'une application évidemment impossible.

Il faut donc établir des divisions sous peine de ne plus s'entendre ; et je n'en connais pas de plus belle, de plus simple, de plus féconde que celle établie par Bichat.

Sans doute elle n'est pas exempte de défauts ; et l'on trouve des exagérations et des paradoxes dans les *Recherches sur la vie* ; mais la note suivante fera voir que si Bichat s'est trompé quelquefois, il a presque toujours reconnu ses erreurs, et a manifesté l'intention de les corriger.

(12) On lit, en tête de la troisième édition des *Recherches physiologiques sur la vie et sur la mort*, un avis ainsi conçu : « L'auteur devait faire à la première partie de cette nouvelle édition, quelques augmentations importantes. Certains articles, présentés avec des modifications, auraient paru plus complets et enrichis de plusieurs vues nouvelles. On y aurait trouvé un traité sur la beauté, considérée sous les rapports physiologiques. Dans un second volume, les principes physiologiques eussent été appliqués à la médecine ; et le même ordre que l'on avait suivi, en considérant les fonctions dans l'état sain, aurait servi à considérer ces fonctions dans l'état de maladie. La mort de l'auteur a privé le public de ces avantages, et nous oblige à faire reparaitre l'ouvrage tel qu'il était dans son origine. Nous avons cru cependant devoir à la mémoire de Bichat de faire connaître les intentions qu'il avait eues, et qu'il avait commencé à exécuter. »

(13) Les modifications que Bichat devait faire subir à certains articles auraient porté sans doute sur les exceptions que présente la symétrie des organes, leur harmonie ou leur discordance d'action, sur quelques paradoxes ré-

latifs à l'habitude, enfin sur la théorie des passions et du jugement. Ces deux derniers articles me paraissent être les plus défectueux de l'ouvrage. Il y est dit que le cerveau n'est jamais affecté dans les passions; que les organes de la vie interne en sont le siège unique, qu'elles n'ont jamais leur origine ni leur terme dans les divers organes de la vie animale, etc. La justesse du jugement y est représentée comme résultant de l'égalité et de l'harmonie d'action des deux hémisphères cérébraux. Voilà, sans contredit, une extension abusive de la division physiologique adoptée par Bichat. Mais ces exagérations suffisent-elles pour justifier le reproche qu'on lui fait d'avoir méconnu la liaison de tous les phénomènes entre eux? c'est ce qu'on va voir dans la note suivante.

(14) M. Boisseau a très-bien observé à M. Magendie que l'ouvrage auquel cet habile physiologiste vient d'ajouter des notes était, à proprement parler, un traité de l'influence que le cœur, le poumon et le cerveau exercent l'un sur l'autre, et surtout l'organisme; et, par conséquent, sur la liaison des deux vies. Quelques citations feront connaître la justesse de l'observation de M. Boisseau.

« Quoique une foule de caractères les distingue (les deux vies), leurs fonctions principales s'enchaînent ce pendant d'une manière réciproque. Ce mode d'influence, ce lien des deux vies, paraissent spécialement exister entre le cerveau d'une part, pour l'animale, le poumon ou le cœur d'une autre, pour l'organique. L'action de l'un de ces trois organes est essentiellement nécessaire à celle des deux autres. Quand l'un cesse entièrement d'agir, les autres ne sauraient continuer à être en activité. etc. » Et ne croyez pas que ce soit là une idée

Jetée en passant pour éviter quelques objections ; toutes les *Recherches sur la mort* ne tendent qu'à prouver cette union intime , cette dépendance réciproque des organes , cet enchaînement de leurs phénomènes. Bichat y revient à tout moment dans les considérations qui précèdent l'anatomie générale. « Tel est l'enchaînement des deux vies , » dit-il, que l'une ne peut guère être altérée sans l'autre. . et ailleurs : « tout s'enchaîne , tout se lie dans l'économie animale. Nous vivons bien au-dehors et au-dehors dans d'une manière distincte ; mais une vie ne peut se » conserver en totalité indépendamment de l'autre ; aussi, » quoique les fonctions soient étudiées abstractivement , » IL FAUT TOUJOURS AVOIR EN VUE LEUR ENCHAÎNEMENT » lorsqu'on les considère toutes simultanément en exercice. » C'est par là qu'il termine ces belles considérations générales, afin qu'on ne les perde pas de vue dans le cours de l'ouvrage, afin qu'on ne soit pas tenté de lui faire le reproche auquel je ré ponds.

(15) Je suis moins que tout autre , peut-être , disposé en faveur des expériences sur les animaux vivans. Les phénomènes de la vie sont bien difficiles à observer et à reconnaître sur des êtres qu'on fait périr au milieu des tortures ; et les angoisses de la douleur représentent bien mal le cours ordinaire des choses dans l'état de santé. Mais si tous les secrets de l'organisme ne sont pas susceptibles d'être éclaircis par les vivisections, il est des phénomènes qui ne peuvent être connus que par ce moyen d'investigation : tels sont ceux qui ont été le sujet des expériences de Bichat. En effet, dans ses expériences sur la mort , il ne cherche pas tant à connaître l'état naturel des fonctions en les dénaturant par la douleur , qu'à déterminer comment elles se

dénaturent par l'effet de certains agens. Conçues de cette manière, ces expériences n'indiquent jamais que ce qu'elles doivent réellement indiquer : voilà l'immense avantage de la seconde partie des *Recherches physiologiques*. Là, tous les faits s'enchaînent régulièrement; tous sont naturels et vrais, parce que le but que se proposait l'expérimentateur n'est point hors de la portée des expériences. Quant à la qualification d'*assommeurs* que l'on a donnée à ceux qui cultivent la physiologie expérimentale, elle est trop injurieuse pour mériter une réfutation; ce langage ne convient ni à la dignité de la science, ni aux égards que se doivent entre eux ceux qui la cultivent. On peut voir, au reste, dans la préface des recherches de Le Gallois sur le principe de la vie, les raisons qui justifient pleinement les expérimentateurs.

(16) C'est un préjugé assez généralement répandu, qu'il faut être vieux pour être bon médecin : nulle part il n'était plus à propos de relever cette erreur que dans l'éloge de Bichat. C'est à lui surtout qu'on pourrait appliquer ce passage de Vicq-d'Azir : « Combien cette jeunesse, dont on se méfie tant, n'a t'elle pas opéré de prodiges ? Combien est féconde cette chaleur qu'elle met à tout. Infatigable et généreuse, elle ne recueille que pour répandre. S'agit-il d'enseignement ? par combien de moyens le jeune homme, que de grands talents y appellent, frappe à-la-fois l'attention de son auditoire ! Comme on aime le contraste de son savoir avec son âge, et celui de son ardeur avec sa modestie ! sa mémoire est riche en images que son imagination embellit. Son discours est plein d'enthousiasme ; il ne récite pas, mais il peint. Avec quelle perfection il expose l'enchaînement des connaissances acquises ? Avec

quelle force il poursuit l'erreur ! Avec quel respect il prononce les grands noms , même ceux de ses contemporains ! l'envie n'a point encore pénétré dans son cœur !... » Écoutez Zimmermann , dont les aperçus sont toujours pleins de finesse et de profondeur. « Il ne faut pas être âgé , nous dit-il , pour être habile dans un art qui demande plus de génie que de temps ; celui qui n'est pas , à trente ans , bon ministre , bon général , bon médecin , ne le sera jamais. » Terminons par un trait saillant , extrait d'un ouvrage trop peu connu. « Le général des troupes de Charles-Quint reprochait autrefois à François de Bourbon , qu'il avait la barbe trop courte pour le combattre. Ce jeune brave , qui le défiait , lui répliqua que chez les Français les barbes ne tranchaient et ne combattaient point , mais les épées seules. Dans les maladies , la barbe du médecin ne guérit de rien , mais bien son jugement et sa capacité. » (Besançon , *Les Médecins à la censure* , entretien 5.)

(17) Coschwitz , professeur à Halle , avait cru découvrir un nouveau conduit salivaire derrière la langue ; Haller , à l'âge de dix-neuf ans , prouva , dans sa thèse inaugurale , au moyen de planches , que ce prétendu conduit n'était qu'une veine.

(18) C'est dans les cours d'anatomie , que Bichat commença en 1797 , qu'il annonça d'abord la découverte des membranes synoviales , que Clopton-Havers avait pris pour des glandes. En 1798 , il en fit l'objet d'un mémoire qui fut inséré dans le tome II du Recueil de la Société médicale d'émulation. Ce fut là le prélude du *Traité des membranes* , comme celui-ci fut le prélude de l'*Anatomie générale*.

(19) L'analyse des tissus ou élémens anatomiques des organes est, sans aucun doute, la découverte la plus originale de Bichat. C'est une de ces idées dont tout le monde reconnaît la justesse au premier coup-d'œil, et que chacun s'étonne de n'avoir pas eue le premier. Bichat a eu raison de dire qu'elle aurait sur la pathologie comme sur la pratique médicale la plus heureuse influence. A peine fût-elle publiée, que M. Pinel s'en servit pour perfectionner sa *Nosographie*; ainsi, l'ouvrage où Bichat avait puisé l'idée de son beau travail, fut le premier qui en reçut la salutaire influence. Les améliorations successives de la *Nosographie philosophique* ont donc été un effet immédiat de la publication de l'*Anatomie générale*; et si M. Pinel a, pour ainsi dire, ouvert la carrière à Bichat, Bichat, à son tour, a consolidé la gloire de M. Pinel.

Telle était du moins l'opinion générale de la France et de l'Europe, lorsque M. Broussais, exhumant un ouvrage presque inconnu, *graces à la diffusion et à l'obscurité* qui y règnent, de l'aveu même de M. Broussais, est venu nous apprendre que John Hunter avait, le premier, signalé le siège de certaines phlegmasies; que M. Pinel n'avait fait qu'une heureuse application de ces idées à son cadre nosologique, et que Bichat *s'en était emparé* pour composer son *Anatomie générale*. (*Nouvel Examen*, tom. I. p. 292. tom. II. p. 472.) Ainsi, d'un trait de plume, celui qui se dit le disciple, le continuateur de Bichat, ravit à son maître et à la France la gloire d'une découverte fondamentale dans les sciences physiologiques. Rien n'est plus étrange que les subtilités sur lesquelles il se fonde pour trouver dans l'ouvrage de Hunter l'analyse des tissus et la classification des phlegmasies, suivant la méthode de M. Pinel; il nous

parle d'inflammation des cavités circonscrites, et d'inflammation des canaux excréteurs (t. II. p. 298 et 299.), et il croit trouver là le germe de la *Nosographie philosophique* et de l'*Anatomie générale*. Il faut être bien clairvoyant pour reconnaître de pareilles découvertes dans l'ouvrage de John Hunter; mais ne faut-il pas être aussi bien aveugle pour ne pas voir tout ce qu'une semblable prétention a de ridicule ?

Cette injustice de la part de M. Broussais ne nous empêchera pas de remarquer qu'il a donné lui-même une grande et utile extension aux principes de Bichat dans son *Histoire des phlegmasies chroniques*, où il a considéré l'inflammation dans presque tous les tissus; mais il nous sera facile de démontrer, dans une autre note, qu'il a quitté la route tracée par Bichat, en généralisant trop sa théorie de l'irritation; et qu'il a considéré la pathologie sous un jour tout-à-fait contraire aux vues et aux principes exposés dans l'*Anatomie générale*; enfin, que ceux qui, en suivant la doctrine moderne, croient marcher tout simplement dans le même sentier que Bichat, marchent au contraire dans une direction oblique qui ne peut les conduire à aucun but assuré. Mais n'anticipons pas sur ce que nous avons à dire plus loin; revenons aux tissus élémentaires qui composent nos organes.

Au milieu des applaudissemens universels avec lesquels l'analyse des tissus a été reçue, quelques voix se sont élevées pour blâmer ces distinctions qu'on a présentées comme arbitraires et peu naturelles. M. Lordat a souvent accusé Bichat de trop isoler les élémens organiques, et de négliger ce que ce professeur appelle la physiologie du système total. (*Conseils sur la physiologie.*) D'autres l'ont blâmé d'avoir trop attaché d'importance aux tissus et

et pas assez aux organes , sous prétexte que les maladies attaquent bien souvent un organe en totalité , et ne se bornent pas à un tissu simple. Ce reproche est injuste , car Bichat a parfaitement signalé l'écueil où l'exagération de ses principes pourrait entraîner. « N'exagérons pas cependant , dit-il , cette indépendance où les tissus d'un organe sont les uns des autres , sous le rapport des maladies : la pratique nous démentirait. Nous verrons le système cellulaire être souvent une voie de communication , non seulement d'un tissu à l'autre dans le même organe , mais encore d'un organe à son voisin. Ainsi , dans beaucoup de maladies chroniques , toutes les parties du même organe s'altèrent peu-à-peu , et à l'ouverture du cadavre , la totalité de cet organe vous paraît affectée , quoiqu'un seul de ses tissus l'ait été primitivement. Dans le cancer au sein , une petite glande roulait primitivement sous le doigt ; à la fin , tous les tissus glanduleux , cellulaire , cutané même sont confondus en une masse commune et cancéreuse. Le cancer de l'estomac , des intestins , de la verge , etc. , présente la même disposition. . . . Pour peu que vous ouvriez de cadavres , pour la même maladie chronique , et à différentes époques , il vous sera facile de vous convaincre de la vérité de cette assertion , savoir : qu'un tissu étant d'abord affecté dans un organe communique peu-à-peu son affection aux autres , et que ce serait mal juger du siège primitif que de l'estimer par les parties où il a lieu , à l'instant où l'on examine le sujet. Dans les maladies aiguës , souvent la continuité suffit pour déterminer des symptômes divers dans les tissus qui ne sont pas affectés. La tunique péritonéale étant affectée , on vomit , on tousse , on expectore même quelquefois beaucoup quand la plèvre est malade , etc. , etc. (*Consid. gén.* p. lxj.) En voilà plus qu'il

n'en faut pour prouver que l'influence de la distinction des tissus sur la physiologie et la pathologie, source féconde de résultats importants, ne saurait offrir aucun inconvénient, si l'on sait se contenir dans les limites tracées par Bichat. Il faudrait parcourir ici toutes les monographies, tous les traités de physiologie et de pathologie publiés depuis l'*Anatomie générale*, pour faire apprécier l'influence que cet ouvrage a exercé sur l'étude et les progrès de l'art de guérir; ce travail ne saurait faire l'objet d'une simple note: nous nous bornerons donc à faire connaître quelques-unes des modifications que l'on a tenté d'introduire dans la classification des tissus.

Bichat en avait fixé le nombre à vingt-un, qui sont: le cellulaire, le nerveux de la vie animale, le nerveux de la vie organique, l'artériel, le veineux, celui des exhalans, celui des absorbans, l'osseux, le médullaire, le cartilagineux, le musculaire de la vie animale, le musculaire de la vie organique, le muqueux, le séreux, le synovial, le glanduleux, le dermoïde, l'épidermoïde, le pileux.

Ces vingt-un tissus ont été réduits à dix-sept par MM. Richerand et Dupuytren, et à 18, en y ajoutant le tissu érectile, d'après le tableau qu'en a donné M. Magendie; mais on ne s'est pas arrêté là. Dumas n'en admit que quatre; et de nos jours, l'étude des tissus primitifs est livrée en Allemagne à des distinctions qui paraissent dégénérer en subtilités scolastiques. M. Walther n'en compte que trois, M. Mayer veut bien en admettre sept; M. J. F. Meckel paraît se perdre dans les globules qui constituent les éléments primitifs de tous les solides. En général, toutes ces distinctions subtiles apprennent fort peu de chose, et sont fondées sur des observations microscopiques souvent illusoire. Sans faire le même reproche aux divisions de la

fibre élémentaire indiquée par Haller et Blumenbâch , en fibre cellulaire, fibre nerveuse, fibre musculaire, auxquelles M. Chaussier a ajouté la fibre albuginée , et que M. Bourdon a reproduites sous le nom de tissu cellulaire, tissu musculéux , tissu nerveux et tissu fibreux , nous dirons , avec M. Béclard, que ces divisions sont insuffisantes , si elles représentent les tissus secondaires ou systèmes organiques , et trop multipliées , si elles n'expriment que les formes élémentaires primitives.

(20) Bichat déclare que la nature de chaque tissu est ignorée (*Consid. gén.* p. lxxxij), et qu'il faut s'en tenir, par conséquent, à l'examen de leurs formes extérieures, et des différences qu'ils offrent dans les résultats de leur analyse chimique. M. Breschet lui fait un reproche de cette réserve. Bichat a nui, suivant cet auteur, à l'anatomie pathologique, en s'élevant avec force contre l'abus et l'inutilité de l'étude de la structure intime de nos organes; et c'est vers cette étude que doivent se diriger désormais nos travaux. Sans doute, ce serait un très-bon moyen de perfectionner la science, que de découvrir ce qui se passe dans l'intimité de nos parties. Mais, jusqu'ici, toutes les actions moléculaires nous ont échappé; et je crains bien que le mode d'altération intime des organes ne soit pas plus facile à découvrir que le mode d'organisation intime de chaque tissu. Au temps où la physique et la chimie étaient encore au berceau, on cherchait à connaître le mode de combinaison chimique des corps; et l'on soutenait hardiment que, dans l'union d'un acide avec un alkali, les molécules acides étaient armées de pointes qui s'engraineraient dans les porosités des molécules alcalines. Ce n'est pas alors que la chimie a fait des progrès.

(21) La distinction des maladies, d'après les tissus qu'elles affectent, est portée, dans le moment actuel, à un tel degré, qu'on doit craindre plutôt l'exagération que la négligence. C'est en effet sur cette distinction que repose celle de toutes les nuances d'irritation admises par M. Broussais. Ce n'est pas ici le lieu de discuter ce point important de pathologie ; j'ai répondu dans la note 19 à ceux qui accusent Bichat d'exagération, je ne puis donc entreprendre ici de justifier ceux qui s'en rendent coupables.

(22) Celse disait qu'il doit y avoir dans un médecin certaine qualité qui ne peut se nommer, ni même se bien comprendre... C'est ce je ne sais quoi qui faisait la différence que Martianus apercevait entre lui-même et Galien, et ce pourquoi il lui dit, à Rome, en le rencontrant : « J'ai lu le pronostic d'Hippocrate comme toi, pourquoi donc ne puis-je pas pronostiquer comme toi ? » Cette force, que Paracelse cherchait dans les astres, et Lentilius dans les onguens, est ce génie qu'ils n'avaient pas. (Zimmermann. *De l'expérience.*)

(23) Chercher dans les phénomènes morbides des faits propres à éclairer l'histoire des phénomènes physiologiques, voilà un mode d'investigation qui réparaît à chaque page de l'anatomie générale. Chaque tissu y est considéré dans l'état sain et dans l'état de maladie. L'histoire de l'inflammation phlegmoneuse se lie à celle du tissu cellulaire ; les anévrismes servent à distinguer les différentes portions du tissu artériel ; l'étude du système séreux se lie à celle des hydropisies ; et les phénomènes des névroses

éclaircissent l'histoire du tissu nerveux des deux vies. Ici, ces différentes modifications morbides qui composent chaque organe servent d'argumens pour établir la théorie des sympathies. Là, c'est la pathologie tout entière, qui sert de caractère distinctif aux sciences physiologiques. C'est dans cette altération accidentelle des forces vitales, altération qui n'a rien d'analogue dans les forces physiques, que Bichat trouve une nouvelle preuve de la différence essentielle qui sépare les corps inertes des corps vivans. (*Consid. gén. p. liij*). On voit par là le rôle immense qu'il fait jouer à la pathologie, dans l'étude des phénomènes physiologiques. M. Lardat regarde cette application comme le moyen le plus fécond en heureux résultats; et M. Magendie lui-même vient de placer l'observation clinique au-dessus des expériences sur les animaux vivans pour le perfectionnement de la physiologie.

(24) Ceci demande une explication sans laquelle on ne manquerait pas de crier à l'ontologie et de m'accuser moi-même de personnifier les propriétés vitales. J'ai assez dit, dans la note 10, comment je concevais ces propriétés pour ne pas y revenir ici. Un mot suffira donc pour éclaircir mon idée. Quand Descartes demandait de la matière et du mouvement, il ne demandait pas deux corps distincts pour les réunir l'un à l'autre; il savait fort bien que le mouvement n'est rien sans la matière dont il n'est qu'un état, qu'une modification. Sa phrase doit donc être regardée comme métaphorique, et je ne pense pas qu'on entende autrement la mienne.

(26) « Le dernier élève qu'enfanta l'école fameuse de Leyde, le célèbre Sandifort l'a dit à l'un de vous (Bichat

vivait alors , mais cette prédiction ne devait point être accomplie) : *dans six ans, votre Bichat aura passé notre Boerhaave* » (*Discours de Hallé* à la séance publique de l'école de médecine, le 15 brumaire an XI). Si l'on considère l'immense réputation qu'obtint Boerhaave, de son vivant, on pourra dire sans doute, avec Hallé, que la prédiction de Sandifort ne devait pas être accomplie; mais si l'on compare ce qui restera des travaux de Bichat, à ce qui reste de ceux de Boerhaave, la pensée de Sandifort n'était pas une prédiction.

(27) « Il était facile de prévoir qu'un homme aussi infatigable, aussi peu soigneux de ménager ses forces, ne pousserait pas loin sa carrière. De tous côtés, on le lui prédisait; et les fréquentes affections gastriques qu'il éprouvait depuis quelque temps l'avertissaient de modérer son ardeur pour le travail. Tout était inutile. Dans les plus grandes chaleurs de l'été, il visitait continuellement les pièces d'anatomie pathologique qu'il avait soumises à la macération, pour ses expériences, et s'exposait avec le courage le plus téméraire à leurs émanations infectes. Un jour, qu'il en avait ressenti plus vivement l'influence, un accident acheva de déterminer chez lui la maladie que tant de causes avaient préparée. Il tomba, en descendant un escalier de l'Hôtel-Dieu; et la commotion légère, causée par cette chute, lui fit perdre connaissance pendant quelques instans. Revenu chez lui avec peine, il passa la nuit assez péniblement; mais le lendemain, un violent mal de tête se déclara. Il voulut cependant faire la visite de ses malades comme à l'ordinaire. L'extrême fatigue qu'il en ressentit lui attira un évanouissement qui l'obligea de se

mettre au lit. Calmé d'abord par les sangsues qu'il se fit appliquer à la tête, il parut n'avoir plus à craindre les accidens de la chute; mais, sur-le-champ, l'appareil des symptômes gastriques se manifesta au plus haut point d'intensité. Une tendance continuelle à l'assoupissement fut le triste prélude des phénomènes ataxiques qui survinrent au bout de quelques jours, et auxquels il succomba le 3 thermidor an X (22 juillet 1802) quatorzième jour de la maladie. M. Corvisart, médecin du gouvernement, et Lepreux, premier médecin de l'Hôtel-Dieu, lui avaient donné les soins les plus assidus. » (Buisson. *Précis histor.*)

(28) « Il faut l'avouer, la nature est repoussante lorsqu'on la montre revêtue de ces formules minutieuses où chaque organe ne se présente à vous que géométriquement entouré d'angles, de faces, de bords, etc. Qu'importent d'ailleurs ces détails descriptifs exagérés? La physiologie n'en tire aucun secours, puisqu'elle ne s'occupe que des rapports généraux. Les fonctions d'un muscle sont-elles moins connues, quoique ses filets artériels et veineux ne soient pas scrupuleusement comptés? Ce mode de description est évidemment étranger aux progrès de la médecine. On pourrait croire qu'il avance ceux de la chirurgie; mais examinez chaque opération, vous verrez l'instrument respecter les troncs, intéresser indifféremment les rameaux; vous verrez les principales saillies des os guider la main qui réduit une fracture; mais leurs légères surfaces, leurs inégalités ne lui fournir aucune indication. Desault avait reconnu cette vérité; il eût brisé lui-même l'édifice qu'il avait péniblement élevé, s'il eût continué l'enseignement. » (Richat. *Anat. descrip. disc. prél.*)

(29) On pense assez généralement que les idées de M. Broussais ne sont que le développement de celles de Bichat ; M. Broussais lui-même tâche d'accrediter cette opinion pour donner plus de poids à ses principes. Il dit que la véritable médecine ne commence qu'à l'anatomie générale ; il écrit que « le noyau de la seule doctrine raisonnable a toujours existé dans l'école de Bichat » ; (*Jour. univ.*) etc ; et il part de là pour établir sa doctrine , qu'il appelle exclusivement *physiologique*. Or , c'est précisément le vice de sa physiologie que je signale , à l'endroit du texte auquel se rapporte cette note ; voici en effet comment il continue la théorie de Bichat. Celui-ci admet deux propriétés vitales bien distinctes, la sensibilité et la contractilité ; M. Broussais ne voit dans les tissus organisés d'autre propriété apparente que celle de se raccourcir. Dès-lors, la *contractilité* est une propriété vitale , et la *sensibilité* ne l'est pas. Bichat ne voit pas autre chose dans la matière organique que les deux propriétés indiquées plus haut. M. Broussais ne s'arrête pas là : il place au-dessus de la contractilité la *chimie vivante*, le phénomène le plus reculé qui FRAPPE NOS SENS, et qui n'est cependant que l'instrument INVISIBLE, IMMATÉRIEL de la *force vitale*. Ainsi , tandis que Bichat s'arrête aux deux phénomènes les plus simples, les plus évidens de la vie , M. Broussais crée deux entités bien distinctes qui ne sont que des êtres imaginaires. Ce réformateur n'est donc pas sur le même terrain que Bichat ; il dénature sa physiologie par une exagération qui la rend chimérique et ridicule. Nous verrons plus loin qu'il a fait la même chose pour la pathologie.

M. Magendie nous paraît errer dans un sens contraire. Les efforts que Bichat a faits pour séparer la physiologie de la physique lui paraissent nuisibles à la science ; suivant

lui, Bichat n'était pas un juge compétent, il n'avait pas assez de données sur les sciences physiques, pour en réprover l'usage; tout au plus eût-il pu affirmer qu'on en avait fait jusque là une mauvaise application, etc. (*Notes sur les recherches physiol.*)

«A quelle occasion M. Magendie fait-il tous ces reproches à Bichat? c'est à l'instant où cet auteur dit que les lois vitales, sans cesse variables dans leur intensité, leur énergie, leur développement, passent souvent avec rapidité du dernier degré de prostration au plus haut point d'exaltation; s'accroissent et s'affaiblissent tour à tour dans les organes, et sont exposées à chaque instant à de nombreuses révolutions sous l'influence des causes les plus légères; que la sensibilité change sans cesse de proportion dans la même partie organique et dans la même masse de matière; qu'appliquées aux actes de la vie, les mathématiques ne peuvent jamais offrir de formules générales; que calculer la force d'un muscle, la vitesse du sang, la quantité d'air entrant dans le poumon, c'est bâtir sur un sable mouvant un édifice solide par lui-même, mais qui tombe bientôt suite de bases assurées. Bichat ajoute que de l'analyse de l'urine, de la salive, de la bile, résulte la chimie animale, mais non la chimie *physiologique*; que l'instabilité des forces vitales a été l'écueil où sont venus échouer tous les calculs des physiciens-médecins des siècles passés; et que les variations habituelles des fluides vivans qui dérivent de cette instabilité, pourraient bien être un obstacle non moins réel aux analyses des chimistes-médecins de nos jours. Il conclut en disant que la science des corps organisés doit être traitée d'une manière toute différente de celles qui ont les corps inorganiques pour objet; et qu'il faudrait, pour ainsi dire,

y employer un langage différent ; car la plupart des mots, dit-il, que nous transportons des sciences physiques dans celle de l'économie animale ou végétale, nous rappellent sans cesse des idées qui ne s'allient nullement avec les phénomènes de cette science. »

« Aussi long-temps que l'on n'aura pas démontré le contraire de toutes ces assertions, on sera contraint de reconnaître que Bichat s'est montré le digne successeur de Stahl et de Borden, en repoussant l'application indiscrete de la physique et de la chimie à la physiologie ; et que, si bornées que fussent ses connaissances en chimie et en physique, il a très-bien vu, à la fois, la stérilité et les inconveniens de l'explication de tous les phénomènes de la vie par les théories chimiques et physiques. J'ai dit l'application *indiscrete*, parce que Bichat n'a jamais eu l'intention de bannir la physique de la théorie de la vision, ni de celle des mouvemens organiques manifestes, et parce que lui-même a trop accordé à la chimie dans la théorie de la respiration et des effets du sang noir et du sang rouge dans le coeur et le cerveau. » (Boisseau. *Journ. univ.*)

(30) Tous les ouvrages de Bichat ne sont que le développement de cette vérité qu'il avait énoncée avec tant de précision dans l'éloge de Desault. « Que sert toute description anatomique si elle n'est un terme de comparaison entre la santé et la maladie ? Si, par l'harmonie de l'une, elle ne nous rend plus sensibles les désordres de l'autre ? L'étude des lois de la nature n'est pour nous qu'une introduction à celle de leurs dérangemens.

(51) « Bichat avait posé, dans les prolégomènes de l'anatomie générale, l'idée mère que, parmi les lésions orga-

niques qu'on observe, les unes sont analogues à certains tissus déjà existans dans l'économie animale, tandis que d'autres sont absolument étrangères à notre organisation; ce qui établit deux grandes classes qu'on retrouve dans toutes les méthodes proposées depuis; mais ce grand physiologiste, qui créa, pour ainsi dire, en passant, l'anatomie pathologique, qui en fit même des cours pendant deux années, n'écrivit rien sur cette science. La mort le surprit avant qu'il ait pu nous donner l'ouvrage qu'il projetait. Quelques années après, MM. Dupuytren et Laennec publièrent presque simultanément, chacun, un projet de classification d'anatomie pathologique; il s'engagea entre eux une discussion polémique, pour savoir lequel avait autorité sur l'autre: »

« Quoi qu'il en soit, tous les deux ont porté la connaissance de cette science bien plus loin que l'auteur du traité des membranes. On peut les regarder comme ceux qui lui ont fait faire en France le plus de progrès; et bien qu'ils aient annoncé tous les deux, il y a plus de six ans, un traité *sous presse*, aucun n'a rien publié de semblable. »
(*Rec. gén. de la Société de médecine de Paris*, t. lvij, p. 545).

M. Méral écrivait ceci, en rendant compte de l'*Essai sur l'anatomie pathologique* par M. Cruveilhier, publié en 1816. Mais cet *essai* ne doit-il pas être regardé comme acquittant en partie la promesse de M. Dupuytren? et si M. Laennec n'a pas publié de traité spécial sur cette partie, son bel ouvrage de l'*Auscultation médiate* nous paraît offrir une compensation fort avantageuse, puisque ici l'étude des symptômes manifestés pendant la vie se lie intimement à l'examen des altérations organiques, reconnues après la mort.

(32) Stahl avait comparé la matière médicale aux étabes d'Augias; et, depuis ce grand homme, personne n'avait osé y porter la main. Bichat donna le premier signal des perfectionnemens qu'elle a subies de nos jours. « Incohérent assemblage d'opinions elles-mêmes incohérentes, dit-il, elle est peut-être de toutes les sciences physiologiques, celle où se peignent le mieux les travers de l'esprit humain. Que dis-je ? ce n'est point une science pour un esprit méthodique; c'est un ensemble informe d'idées inexactes, d'observations souvent puérides, de moyens illusoirs, de formules aussi bizarrement conçues que fastidieusement assemblées. . . . Otez les médicamens dont l'effet est de stricte observation, comme les évacuans, les diurétiques, les sialagogues, les anti-spasmodiques, etc.; ceux, par conséquent, qui agissent sur une propriété vitale déterminée; que sont nos connaissances sur les autres ? » (*Consid. gén.* p. xlvj). C'est pour rectifier ces connaissances qu'il commença, à l'Hôtel-Dieu, une série d'expériences sur les substances médicamenteuses. « Il les administrait d'abord isolées, puis combinées une à une, deux à deux, etc., pour en observer les effets simples ou composés. Plus de quarante élèves, attachés à sa suite, le soulageaient dans ce travail qu'il dirigeait toujours par lui-même; et, chaque jour, il rendait compte, dans les cours qu'il faisait du succès de ses recherches. » (Buisson. *Précis historique*).

(33) On peut voir dans le *Formulaire pour la préparation et l'emploi de plusieurs nouveaux médicamens*, récemment publié par M. Magendie, les acquisitions qu'a faites de nos jours la matière médicale. Sans doute, toutes les pré-

parations dont il y est question ne sont pas des médicamens précieux ; mais il en est quelques-unes qui sont de véritables richesses pour la thérapeutique , et qui nous donnent les moyens de combattre avec avantage des maladies autrefois au-dessus des ressources de l'art.

(34) « Quand les opinions que l'on professe sur un ordre d'idées quelconques deviennent la cause et les armes des partis , dit M^{me} de Staël ; la haine, la fauteur, la jalousie, parcourent tous les rapports , saisissent tous les côtés des objets en discussion , agitent toutes les questions qui en dépendent ; et, lorsque les passions se retirent, la raison va recueillir, au milieu du champ de bataille, quelques débris utiles à la recherche de la vérité. » Cette pensée s'applique parfaitement à l'époque médicale actuelle. Les principes fondamentaux de la science, remis en discussion, sont envisagés sous toutes les faces ; toutes les questions importantes sont agitées dans tous les sens ; et, en lisant les écrits , ou en écoutant les paroles auxquelles cette discussion donne lieu, on voit bien que les passions ne se sont pas encore retirées.

En attendant ce moment ; qui n'est pas peut-être aussi éloigné qu'on pourrait le croire, nous avons payé notre tribut à la science ; en soumettant à une discussion impartiale les principales questions de pathologie, agitées dans les cours de M. Broussais* : Comme nous ne pouvons entrer ici dans les détails, nous nous bornerons à faire voir comment M. Broussais s'est écarté, en pathologie, du chemin tracé par Bichat, comme nous l'avons fait dans la note 29, pour la physiologie.

* Voyez l'Exposition de la doctrine médicale de M. Broussais, dont nous avons déjà publié vingt-quatre articles dans la *Gazette de Santé*, années 1821 et 1822.

« Les lois vitales, suivant Bichat, sont tellement modifiées, changées, je dirais presque *dénaturées* par les affections morbifiques, que nous ne pouvons plus alors partir des phénomènes connus de l'animal vivant pour rechercher ceux de l'animal qui meurt. Il serait nécessaire pour cela de savoir ce que c'est que cet *état intermédiaire* à la santé et à la mort, où toutes les fonctions éprouvent un changement si remarquable, changement qui, varié à l'infini, produit les innombrables variétés des maladies. » (*Rech. physiol.* p. 153.)

M. Broussais ne part pas du même principe. Pour lui, les phénomènes de la vie ne sont jamais qu'exaltés ou diminués. » La santé ne s'altère que parce que les excitans extérieurs ont éteint l'excitation dans un point, ou parce qu'ils ont manqué à l'économie. » (*Nouv. Exam.* prop. 62.) Voilà dans toute sa pureté la sthénie et l'asthénie de Brown; le *laxum* et le *strictum* de Thémison. Il est vrai que M. Broussais ajoute un troisième mode d'altération qui arrive lorsque » l'économie a été stimulée d'une manière qui *répugne* à l'exercice des lois vitales. » (*Ibid.*) Mais, outre que cette *répugnance* des lois vitales pour certains agens (les poisons), n'a rien de commun avec la *spécificité*, consacrée par la doctrine de Bichat, le peu d'influence que M. Broussais lui attribue, dans l'histoire ultérieure des maladies, prouve assez qu'il n'en a parlé en principe que pour s'en servir dans l'occasion comme d'un échappatoire.

La dichotomie médicale, la doctrine de la sthénie et de l'asthénie pure et simple est tellement inhérente à sa manière de considérer la pathologie, que M. Bégin s'est attaché à démontrer qu'il n'y avait rien de *spécial* dans les maladies, et que M. Boissieu a cru devoir avertir M. Broussais qu'il ne devait rien y avoir de spécifique dans sa dou-

trine. Cependant telle est l'évidence des faits , telle est la nécessité de reconnaître dans les maladies autre chose que force et faiblesse , exaltation et diminution ; que M. Broussais lui-même , quoiqu'il commette cette erreur dans le fait , ne veut point l'avouer en principe. Ainsi , tantôt il assure que sa doctrine n'exclut point les *spécifiques* (*Journ. univ.* tom. VIII, p. 151 et 152.) ; tantôt , il dit qu'il y a des agens qui *répugnent* aux lois vitales ; tantôt , il admet que l'irritation morbide peut être *dénaturée*. (*Journ. univ.*)

Malgré toutes ces restrictions , il est vrai de dire que M. Broussais ne reconnaît en fait que des maladies sthéniques ou asthéniques , que des stimulans ou des affaiblissans : c'est là toute sa pathologie. J'ai donc eu raison de dire qu'elle était contraire à l'esprit de Bichat , qui répète dans ses considérations générales le passage des *Recherches physiologiques* , que nous avons cité plus haut , d'une manière tout aussi expressive. » Non seulement c'est en plus ou en moins qu'elles pèchent (les propriétés vitales) , mais elles sont encore dénaturées. Des diverses modifications que la sensibilité organique et la contractilité insensible peuvent éprouver , naissent dans les plaies et les ulcères la diversité de suppuration , dans les glandes la diversité de sécrétions , dans les surfaces exhalantes la diversité d'exhalation. Donc , il faut que les médicamens , non-seulement diminuent ou augmentent chacune des forces vitales : mais encore la ramènent à la modification naturelle dont elles s'était écartée. » (*Consid. gén.* p. 1j.). Voilà la doctrine des spécifiques bien manifestement admise par Bichat ; et , malgré la défaveur et même le ridicule qu'on a voulu attacher à ce mot , cette doctrine doit reparaitre encore avec tous les avantages d'une théorie fondée sur l'observation la plus exacte des faits. Voilà la condamnation

légitime de toutes les doctrines exclusives dans lesquelles on nous représente les phénomènes pathologiques comme toujours identiques avec les phénomènes physiologiques ; où l'on ne voit que force ou faiblesse , tension ou relâchement , irritation ou ab-irritation. C'est la réfutation pleine et entière de cette dichotomie médicale , qui nous représente toutes les maladies comme de simples degrés d'un même phénomène , et qui , tantôt avouée hautement , tantôt éludée par toutes les subtilités de la scolastique , devient ridicule à force d'être absurde.

(35) Quoique la doctrine de M. Broussais embrasse toute la science médicale , j'ai voulu signaler plus particulièrement dans ce paragraphe la question des fièvres , qui en est la plus importante. Cette question est jugée , si l'on en croit les partisans de la nouvelle réforme ; je me garderai bien de les contredire ; je ferai seulement deux observations : la première , c'est que le siège des fièvres n'est pas aussi rigoureusement fixé qu'on pourrait le croire , puisque les élèves les plus distingués de M. Broussais diffèrent d'opinion avec lui sur ce point ; la seconde , c'est que M. Broussais , qui se glorifie tant de cette découverte , a dit quelque part : » Je pense que si Bichat eût osé attaquer les fièvres essentielles , la révolution que nous désirons aujourd'hui serait déjà faite : *Je sais de bonne part* qu'il n'a été retenu que par des considérations personnelles. » Si M. Broussais savait cela , pourquoi donc a-t-il écrit la phrase suivante : » Dans quel ouvrage a-t-on consigné que les fièvres essentielles rentreraient un jour dans la classe des phlegmasies ? » Il est des choses qu'on peut apprendre ailleurs que dans des ouvrages ; et il est fort commode de les savoir lorsque le maître meurt à trente ans.

(36) » La modestie, a-t-on dit depuis longtemps, est toujours la première vertu des grands hommes : Bichat justifia cette maxime. Peu fastueux dans ses promesses, il se proposa seulement d'aller toujours au-delà de ce qu'il avait annoncé. Lorsqu'en 1797, il entreprit pour la première fois un cours d'anatomie, il se contenta d'un local étroit et peu commode, ne supposant pas qu'un grand nombre d'élèves dût le suivre. Il n'établit point de laboratoire, et se borna à de simples démonstrations; mais déjà, il y mêlait des dissertations physiologiques assez étendues; il multipliait les expériences sur les animaux vivans, dans la vue de vérifier et de déterminer exactement le point d'où il devait partir pour découvrir des faits nouveaux. » (Buisson, *Précis hist.*)

C'est ici le moment de répondre au reproche qu'on lui a fait de n'avoir pas nommé les auteurs anciens ou contemporains dont il empruntait les idées.

Je ne sais qui, le premier, a accusé Bichat d'avoir profité des travaux de tout le monde, et de n'avoir cité personne. Cette accusation a pu, dans le temps, satisfaire quelque amour-propre; mais je m'étonne qu'elle soit encore répétée tous les jours, malgré l'évidence des faits. En effet, le nom de Bichat se rattache à trois grandes idées qui dominaient toute la science de l'homme. La première est l'histoire des propriétés vitales, ou l'histoire du vitalisme; il en rapporte sans cesse les premiers élémens à Stahl, à Van-Helmont, à Bordeu, à Vicq-d'Azir, à Barthez, et à toute l'école de Montpellier (*Consid. gén.* p. 38, 39 et suiv.). La seconde est la division des fonctions en intérieures et extérieures, ou *animales* et *organiques*; il en trouve l'origine dans Aristote, Boffon et Grimaud (*Loc. cit.* p. 100.). La troisième est l'histoire des tissus élémentaires;

tout le monde sait avec quelle candeur il avoua, dans le *Traité des membranes*, qu'il en avait trouvé le germe et puisé l'idée dans la *Nosographie* de M. Pinel. Ce n'est donc point dans les idées fondamentales que Bichat a négligé de citer les auteurs dont il adopte les principes: s'il l'a fait dans quelques idées de détail, ne doit-on pas l'attribuer plutôt à la rapidité de ses travaux, et au peu de temps qu'il pouvait donner à la lecture. » Plus accoutumé à observer qu'à lire, Bichat ignorait absolument certaines découvertes, et, dans plusieurs occasions, il eut tout le mérite de l'invention, quoique avant lui les vérités qu'il annonçait n'eussent pas été absolument inconnues. * (Buisson, *Précis hist.*)

(37) Voyez les *Eloges de Bichat* par Lepreux, Husson, Levacher-de-la-Feutrie, mais surtout le *Précis historique*, par Buisson, écrit d'un style élégant et pur, et rempli de détails très intéressans; il est placé en tête du troisième vol. de l'*Anatomie descriptive*. Le discours prononcé par Hallé, à la séance publique de l'École de médecine, sa biographie par MM. Chaussier et Adelon, celle par M. Boisseau, etc. sont aussi très-remarquables.

(38) Ce vous a été rempli au-delà de nos espérances.» Le 5 septembre 1822, la Société d'émulation et d'agriculture, belles-lettres et arts du département de l'Ain, a tenu, sous

(*) Dans la préface des *Rapports du physique et du moral*, Cabanis se plaint de ce que quelques écrivains ont cru pouvoir s'emparer de plusieurs de ses idées en négligeant d'indiquer leur source et, à l'instant même, il dit en note: « Au moment où je corrige cette feuille et ce passage, j'apprends la mort du citoyen Bichat; cet événement aussi funeste qu'inattendu... etc. » Jamais reproche ne fut fait avec plus de délicatesse, mais j'ose dire aussi avec moins de justice; je laisse aux juges impartiaux à décider ce que Bichat a pu prendre dans l'ouvrage de Cabanis.

la présidence de M. le Préfet, une séance publique et solennelle pour décerner le prix qu'elle avait proposé. M. le docteur Cabuchet a fait le rapport sur le concours. La chaleur avec laquelle il a parlé de Bichat, a fait reconnaître en lui un de ses élèves, et tous ses élèves ont été ses amis.

Le prix a été décerné à l'auteur de l'Eloge ayant pour épigraphe: *Vita brevis...*

En terminant son rapport, M. Cabuchet a émis le vœu, qui est depuis longtemps dans la pensée de tous les admirateurs de Bichat, de voir un monument public élevé dans notre pays à sa mémoire. Cette idée heureuse doit être accueillie avec faveur par tous les amis de la science, avec transport par les compatriotes de Bichat. L'âme s'élève à la vue du monument que la reconnaissance a érigé au génie: toutes ces formes animées, sous lesquelles la gloire se présente, transportent les hommes d'espérance et les enflamment d'émulation. (*Courrier de l'Ain*, 7 septembre 1822.)

Nous partageons bien sincèrement les sentimens exprimés par M. Cabuchet et par le rédacteur du *Courrier de l'Ain*, nous ajouterons, avec un journal de la capitale, que les compatriotes de Bichat ne seront pas les seuls à concourir à une résolution si honorable, et que tous les amis des sciences et de la gloire nationale s'empresseront d'y participer, du moment qu'ils connaîtront les conditions présentées aux souscripteurs.

FIN.

ÉLOGE

DE

PARMENTIER,

IMPRIMERIE DE HOCQUET -

(a)

ÉLOGE

DE

PARMENTIER.

DISCOURS QUI A REMPORTÉ LE DOUBLE PRIX PROPOSÉ,
PAR L'ACADÉMIE D'AMIENS, POUR L'ANNÉE 1819.

PAR ANTOINE MIQUEL,

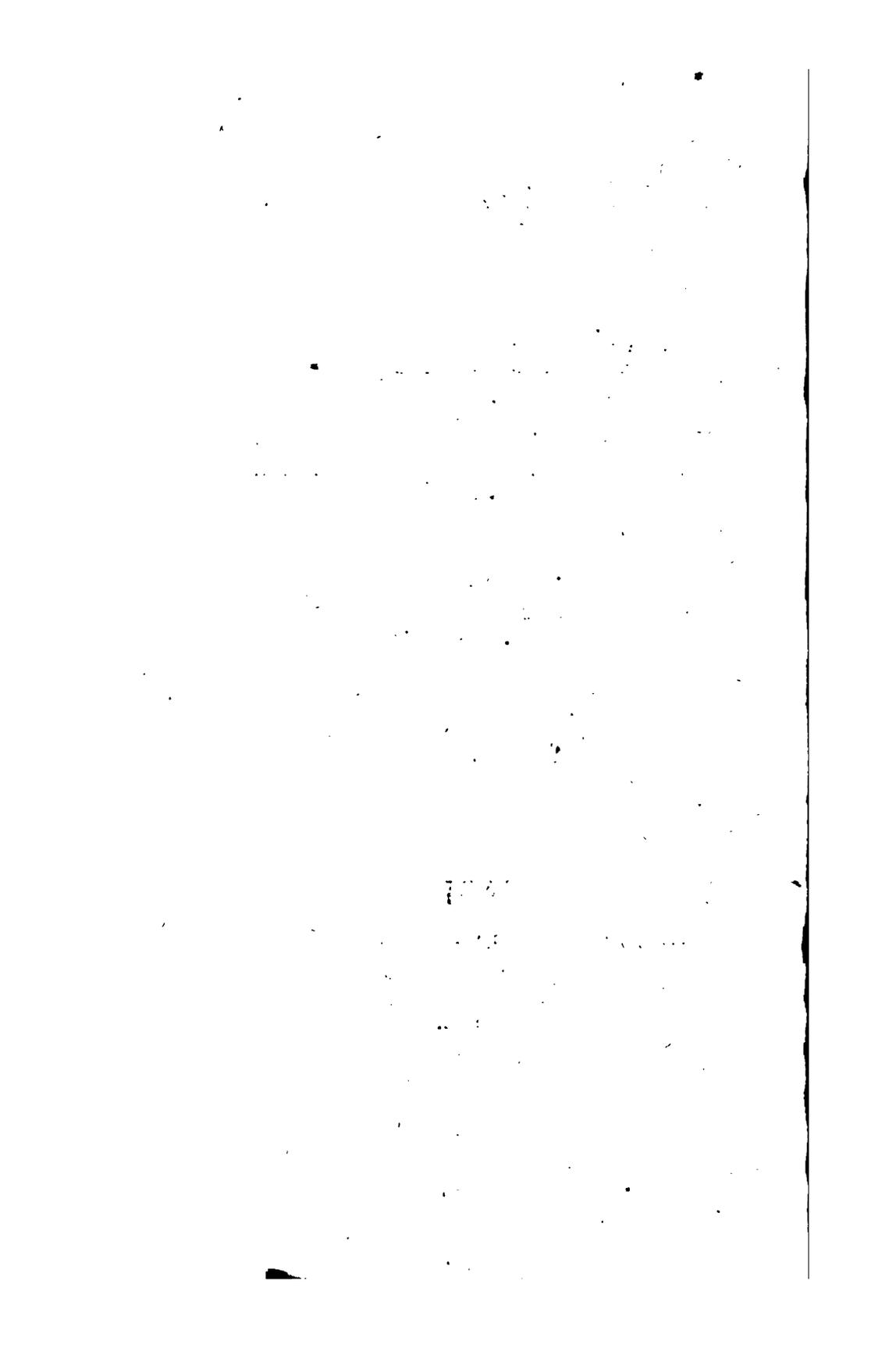
DOCTEUR EN MÉDECINE,
MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES.



PARIS,

AU BUREAU DE LA *GAZETTE DE SANTÉ*,
RUE BERGÈRE, N. 19.

1823.



ÉLOGE

DE

PARMENTIER.



IL est une gloire éblouissante mais passagère , qui ne brille un moment aux regards des hommes que pour se dissiper bientôt en fumée , et disparaître dans un long oubli : il en est une autre , au contraire , d'autant plus durable qu'elle a paru d'abord avec moins d'éclat , d'autant plus solide qu'elle s'est formée d'une manière plus lente. La première est presque toujours l'œuvre de l'intrigue et l'apanage des dignités ou de la puissance ; la seconde est l'ouvrage du temps et la récompense du mérite ; aussi elle n'appartient qu'aux hommes dont les travaux , consacrés au perfectionnement des arts et à l'utilité des peuples , survivent à leurs auteurs et traversent le cours des siècles , sans rien craindre des révolutions des empires ni des caprices de l'esprit hu-

main. Telle est la gloire désormais inséparable du nom d'Antoine Augustin **PARMENTIER**.

Peut-être ce nom paraîtra-t-il trop vulgaire à quelques esprits frivoles qui, séduits par l'éclat des vertus guerrières ou par les brillantes conceptions du génie, ne veulent offrir leur encens que sur l'autel de la Victoire ou dans le temple des Muses : ce n'est point à eux que nous adressons cet éloge; c'est aux amis, c'est aux bienfaiteurs de l'humanité qu'il appartient de juger un de leurs modèles, d'apprécier ses bienfaits et d'étendre encore sa gloire en perfectionnant ses travaux. Nous n'avons donc pas besoin, pour louer un homme simple et modeste, de recourir aux artifices de l'éloquence ni aux subtilités des rhéteurs; nous n'irons pas cueillir sur sa tombe de vains lauriers; quelques racines, quelques plantes alimentaires en sont l'unique ornement; et les sentimens de respect et d'humanité que leur vue fait naître seront aujourd'hui les seules inspirations d'une âme qui consacre ses premiers essais à la louange de la vertu.

De quelque côté que nous jettions les yeux, en parcourant la vie de Parmentier, nous le trouverons sans cesse occupé d'une même idée, celle de faire le bien; nous le verrons, toujours animé du désir d'être utile à ses semblables, tendre à ce noble but par tous les moyens que la

nature, la science et l'autorité purent mettre à sa disposition; nous serons étonnés de sa constance dans les entreprises les plus difficiles; et, à l'aspect des avantages immenses qui ont été le résultat de ses pénibles recherches, nous serons saisis et transportés d'admiration. Mais, que dis-je? ce n'est point à ce sentiment stérile que nous devons nous borner; c'est un tribut de reconnaissance que ce grand homme exige de nous. Telle est la seule récompense à laquelle il osa prétendre; et ce n'est que dans l'espoir de l'obtenir qu'il se livra sans réserve aux travaux dont nous recueillons aujourd'hui les fruits. Sa vie, remplie, tout entière, par des occupations plus solides que brillantes, ou par des fonctions plus utiles qu'honorifiques, nous offre un vaste champ à parcourir: d'un côté, les talens qu'il déploya dans le cours d'une longue administration lui méritèrent la reconnaissance de nos armées; de l'autre, les progrès qu'il fit faire à une science encore au berceau, les découvertes et les perfectionnemens les plus utiles, dans le plus utile des arts, lui acquirent les suffrages et l'estime de tous les savans. Soit qu'on l'observe au milieu du tumulte des camps ou dans le silence de la retraite, sous la chaumière du cultivateur ou au sein des académies, on voit en lui les plus austères vertus alliées à la plus

tendre bienfaisance , et les talens les plus distingués à la plus rare modestie. Pour embrasser la vie de ce philanthrope dans toute son étendue , nous devons donc le suivre avec attention dans sa carrière administrative et dans sa carrière scientifique ; et il nous sera facile de remarquer dans ses actions, ainsi que dans ses ouvrages, l'empreinte de la sagesse et le cachet de l'homme de bien.

I.

Privé, dès son plus jeune âge , d'un père recommandable par les services qu'il avait rendus à la patrie sur les champs de bataille, Parmentier coula paisiblement son enfance, sous la tutelle d'une mère tendre et chérie (1). La médiocrité de sa fortune ne lui permit point de donner au jeune Augustin toute l'éducation littéraire que la vivacité de son esprit semblait exiger ; elle ne manqua pas néanmoins de cultiver ses heureuses dispositions ; et de le mettre sur la voie d'acquérir lui-même, dans des temps plus heureux, les connaissances dont il était si avide. Elle commença elle-même l'éducation de son fils, elle grava dans son âme les premières notions de la religion et de la morale , elle invoqua les lumières d'un respectable ecclésiastique qui acheva de perfectionner son ouvrage ; et, après avoir satisfait ainsi aux devoirs sacrés de mère, elle abandonna à la phar-

macie le soin d'illustrer son élève. Alors, délivré des études de l'enfance, et encore en butte aux orages de la puberté, Parmentier se vit bientôt transporté du fond d'une province dans le sein de la capitale. Mais au milieu des séductions que le séjour de Paris offre à la jeunesse, l'amour de l'étude et du travail l'arracha sans peine au dangereux attrait des plaisirs; et la voix de la raison imposa silence au murmure des passions naissantes. Après deux années employées à se perfectionner dans l'art pharmaceutique, il sollicita un emploi de pharmacien dans les armées, et il l'obtint sans difficulté. Ainsi commença, à l'âge de vingt ans, par le plus humble des grades, cette carrière qu'il devait parcourir avec tant d'éclat, et dans laquelle il devait un jour obtenir la première place.

Sans autre recommandation que son mérite, il arrive à l'armée d'Hanôvre pour y remplir les fonctions qui lui étaient assignées. Son activité, son zèle, sa bienveillance envers les malades le font à l'instant remarquer par un homme intègre placé alors à la tête de la pharmacie militaire. Il faut le dire à la gloire de Bayen, peut-être, sous un chef moins pénétrant et moins prompt à distinguer le mérite, Parmentier n'aurait-il eu d'autre récompense de son zèle, que des encouragemens passagers et des louanges stériles; peut-être aurait-il languï dans les derniers emplois

parce que le vrai talent dédaigne de s'abaisser jusqu'au manège de l'intrigue; mais les connaissances et la vertu étaient les seuls titres recommandables auprès du pharmacien en chef de l'armée; la sévérité de ses principes repoussait loin de lui l'ignorance et l'importunité; ceux là seuls qui se présentaient, soutenus par une conduite sage et par les connaissances nécessaires à l'exercice de leur art, étaient sûrs de sa protection. Sous un tel maître, Parmentier ne pouvait pas rester long-temps confondu dans la foule; sa conduite méritait chaque jour de nouveaux éloges: ses talens l'appelaient à des fonctions plus élevées où il pût les déployer dans toute leur étendue. Bayen ne tarda pas long-temps à s'en apercevoir; et dès-lors il voulut le récompenser d'une manière éclatante: il l'éleva rapidement aux premiers grades; et ne le perdit pas un instant de vue jusqu'à ce qu'il se le fût presque associé pour collègue.

Touché de tant de générosité, Parmentier n'oublia jamais la main qui l'avait ainsi protégé; il garda une éternelle reconnaissance à son bienfaiteur; il ne cessa jamais de le prendre pour modèle et de le nommer son maître. Malgré la différence des âges et même des caractères, l'amitié la plus tendre vint cimenter l'union de ces deux hommes célèbres, cette amitié fut durable

parce qu'elle était fondée sur la vertu ; et , lorsque la mort vint y mettre un terme, Parmentier eut encore la consolation de couvrir de fleurs la tombe de son ami , et de faire connaître au public l'importance des services qu'il avait rendus à la science chimique *.

A peine Parmentier fut-il élevé à son nouveau grade, qu'un événement malheureux vint mettre son âme à l'épreuve, et justifier le choix de Bayen. Au milieu des horreurs de la guerre, et sous l'influence d'une saison favorable à la contagion, un fléau redoutable déploie tout-à-coup ses ravages sur les malheureuses victimes que le fer et le feu n'avaient qu'imparfaitement mutilées. Une épidémie meurtrière se déclare dans les hospices confiés aux soins et à la direction de ces deux amis. Qu'on s'imagine l'accroissement rapide et les progrès effrayans d'une maladie contagieuse dans des espaces très-resserrés, au milieu de la gêne, de l'embarras, du désordre inséparable de ces vastes rassemblemens. Qu'on se figure avec quelle rapidité la mort vole d'un lit à l'autre, et moissonne sur son passage les ministres mêmes de l'art salubre, qui tentent en vain de l'arrêter dans sa marche ; et il sera facile de concevoir la terreur qu'un

* Voyez l'Eloge de Bayen.

pareil spectacle doit inspirer, et d'apprécier le courage de ceux qui se dévouent par état et par inclination à combattre de pareils fléaux. Sans doute, il est beau d'affronter la mort au milieu du fer ennemi et du salpêtre embrasé; il faut du courage pour sacrifier sa vie à la gloire et à l'indépendance de sa patrie; mais, dans ces occasions périlleuses où le guerrier court au-devant du trépas avec une noble intrépidité, l'exemple et la vue de ses frères d'armes, la présence d'un chef intrépide, l'impulsion de l'honneur et tous les aiguillons de la gloire le soutiennent dans son dévouement. Il brave la mort sans effroi, et se console de succomber, en voyant, pour ainsi dire, sa tombe éclairée déjà d'un rayon d'immortalité; mais le ministre d'un art salutaire, relégué dans l'asile de la douleur, certain de périr victime de son zèle et de ses efforts; quel est le sentiment qui l'anime? quel est l'espoir qui le soutient? quelle est la couronne qu'il attend? la mort et l'oubli, voilà son partage. Et cette destinée ne l'effraie point; il se place entre le malade et la tombe, et s'y voit lui-même précipité par son dévouement volontaire; n'est-ce pas là le plus haut degré du courage et l'héroïsme de l'humanité?

Parmentier oppose son zèle à la contagion; il anime par son exemple, il rassure par ses paroles, il fait briller l'espérance aux yeux des mourans, il

excite et nourrit l'émulation dans l'âme de ceux qui veillent à leur conservation, il invoque les lumières des médecins les plus distingués; et, par cette alliance de zèle et de secours mutuels, il parvient à arrêter les progrès du mal, et à conserver à la patrie ses plus utiles défenseurs.

Du sein des hôpitaux, il vole aux postes les plus avancés de l'armée; il tombe au pouvoir des ennemis qui s'emparent de ses dépouilles; et se trouve assez dédommagé de son infortune par l'amitié d'un généreux hôte qui, bientôt lié avec lui par le goût de la chimie, tenta de se l'attacher encore par les liens du sang (2). Mais il appartenait à la France qui réclamait de lui des services plus importants.

Il y revint en effet, six années après son départ. Paris offrit encore à l'avidité de son esprit de nouvelles sources d'instruction; il alla puiser de nouvelles connaissances aux leçons des Nollet, des Rouelle et des Jussieu, qui tenaient alors le sceptre de la physique, de la chimie, de la botanique, dans la capitale des arts. Une occasion favorable pour montrer toute l'étendue de ses connaissances, ne tarda pas à se présenter : un concours solennel fut ouvert à l'Hôtel-Royal des Invalides pour une place honorable de pharmacien. Parmentier parut, et la palme lui fut décernée. Quel contraste entre le nouvel emploi qui lui était assigné et les fonctions

qu'il venait de remplir dans les armées! Naguères, transporté au milieu de la licence des camps, investi tout à coup d'une autorité puissante, il avait su résister aux séductions de la vanité et aux égaremens d'une bouillante jeunesse; aujourd'hui, plus simple dans les attributions de sa charge, il entre dans un asile religieux et presque solitaire; il ne cessera point; il est vrai, de veiller au salut des défenseurs de la patrie; il soignera peut-être les mêmes hommes dont il avait protégé l'existence et soulagé les douleurs non loin des champs de bataille; mais il les verra retirés paisiblement à l'ombre de leurs lauriers, recevant des mains de la patrie la récompense de leurs services et le prix du sang répandu pour elle. Ce n'est plus avec des jeunes-gens accoutumés à une vie libre et indépendante qu'il va partager ses fonctions; ce sont des vierges modestes consacrées à l'exercice de l'humanité; ce sont des âmes chastes et pures, dont il faudra respecter les croyances, honorer les fonctions, et quelquefois même ménager les caprices inséparables de la faiblesse de leur sexe, malgré toute l'austérité de leurs vertus et toute la fermeté de leur caractère.

Parmentier ne s'effraie pas du nouveau genre de vie qu'il va embrasser. Celui qui avait su conserver un cœur pur au milieu des armées ne craint point de se conformer à une vie régulière dans un

établissement aussi respectable que glorieux ; il remplit ses fonctions avec toute la délicatesse d'un homme intègre , élevé dans les principes de la morale chrétienne ; et , en suivant les seules impulsions de son cœur , en pratiquant sans effort les vertus qui lui étaient si naturelles et si faciles , il sut mériter l'estime et la confiance des saintes filles de Vincent - de - Paul. Tandis que ses égards , son zèle , son affabilité lui attiraient une bienveillance particulière de la part des religieuses , sa vigilance , son activité , sa franchise lui gagnèrent facilement tous les cœurs des vieux guerriers confiés à ses soins ; il sut se les attacher par les liens de l'amitié ; et , sans rien perdre de la dignité de son ministère , il vécut pendant longtemps avec eux dans la familiarité la plus touchante. Six années se passèrent ainsi dans une douce tranquillité ; mais le loisir dont il jouit dans cette retraite ne fut pas perdu pour la France ; des travaux constamment utiles ne cessèrent jamais de l'occuper , et nous verrons bientôt quels en ont été les précieux résultats.

La charge qu'il avait remplie jusqu'alors devait le conduire naturellement à une autre plus éminente ; les administrateurs des Invalides ne lui laissèrent pas le temps de la demander ; il en fut revêtu à l'âge de trente cinq ans , et dépossédé quelque temps après , avant d'avoir pu réaliser les

changemens et les améliorations qu'il méditait dans l'administration pharmaceutique de ce vaste établissement (3). En débarrassant Parmentier des soins d'une pénible administration, cette légère disgrâce lui laissa un temps précieux qu'il sut employer avec avantage pour sa gloire et pour le bonheur de ses concitoyens.

Passons ici rapidement sur quinze années de sa vie, qui ne furent pas marquées par des titres et des dignités, mais qui nous offriront les découvertes les plus heureuses et les succès les plus glorieux. Ce long espace de temps sera, dans la vie de Parmentier, le moment le plus brillant et le plus honorable aux yeux de la postérité, qui juge les hommes d'après leurs travaux, et non pas d'après de vains titres.

Cependant, tandis que les années s'écoulaient paisiblement, et que, du sein de sa retraite, Parmentier annonçait à la France de nouvelles substances alimentaires et de nouveaux moyens d'utiliser celles qu'elle possédait déjà, la France marchait rapidement vers la plus sanglante des révolutions. La licence usurpa bientôt la place de la liberté. La terreur répandit ses voiles funèbres sur le sol français; tous les amis de l'humanité en furent déclarés les fléaux; Parmentier fut dénoncé comme un ennemi de son pays; et la proscription vint ajouter une nouvelle palme à sa gloire (4).

Eloigné de l'asile des héros qui avaient été les témoins de ses précieuses occupations, dépouillé de la modique pension qui l'avait maintenu jusqu'alors dans une heureuse médiocrité, il ne songea pas même à s'en plaindre. Content du bien qu'il avait fait, il se paya par son souvenir et, satisfait d'être le bienfaiteur des hommes, il pensa qu'un titre aussi beau devait faire oublier bien des peines.

Tel est pourtant l'ascendant de la vertu, dans les temps mêmes les plus cruels, que le crime est obligé de lui rendre un hommage involontaire. Le nom de Parmentier ne put être long-temps oublié; on se souvint de la bonté de son cœur et de la pureté de ses intentions; on lui offrit des honneurs et de nouveaux emplois à remplir; et, malgré les injustices dont on l'avait abreuvé, il ne put refuser à sa patrie les services qu'il était capable de lui rendre. Marseille le vit dans ses murs veiller à l'approvisionnement des hôpitaux militaires; il exerça, avec son collègue et son ami Bayen, dans cette partie de l'administration, les mêmes talents qu'ils avaient déployés ensemble dans les armées. Son retour à Paris fut marqué par de nouvelles preuves d'estime de la part de ses concitoyens; le Conseil de salubrité, l'administration des hospices l'appelèrent dans leur sein; l'Institut et une foule de sociétés savantes le comptèrent bientôt au

nombre de leurs membres les plus distingués. Dès-lors, rétabli dans ses droits, et jouissant d'une considération si bien méritée, il se vit associé à toutes les institutions salutaires, et à la tête de tous les établissemens consacrés à la bienfaisance publique.

Mais, à mesure que de nouvelles charges et de nouvelles dignités s'accumulent sur sa tête, son activité et ses talens semblent se multiplier avec elles; il les remplit toutes avec un égal succès, et la seule gloire à laquelle il veuille prétendre, c'est de se faire aimer de tous ceux qui sont placés sous sa dépendance. Jamais le faste ni l'ostentation n'altèrent la simplicité de ses mœurs ni la modestie de son caractère. S'il profita quelquefois du crédit et de la puissance que lui donnaient ses divers emplois, ce ne fut jamais que dans la vue de répandre quelques bienfaits. Tantôt, il fait rendre un hommage public à un naturaliste célèbre (5), par une visite d'appareil faite avec beaucoup d'éclat, pour le venger de l'oubli et de l'ignorance de ses concitoyens; tantôt, il arrache du fond des cachots un jeune homme laborieux, victime d'une loi cruelle, et qui consacrait ses jours de deuil et de tristesse au bonheur de sa patrie, au nom de laquelle on lui ôtait la liberté (6). Mais c'est surtout, dans une occasion plus pressante encore, qu'il déploya toutes les ressources de son esprit,

et montra l'inépuisable bonté de son cœur. Un de ses amis * venait de voir un frère chéri frappé par la hache révolutionnaire. Dans ces temps où la pitié était regardée comme un crime, et la tristesse comme une conspiration, contraint de dévorer en secret ses larmes, ce savant respectable dépérissait rapidement dans les angoisses du plus profond désespoir. Parmentier apprend la situation funeste de son ami ; il partage un moment ses larmes, il a recours aux plus touchantes consolations ; mais ses paroles sont inutiles. Alors il sollicite pour lui-même une mission extraordinaire, et demande à visiter les hôpitaux des départemens de l'Ouest ; il exige qu'on lui donne pour collègue celui qui ne pouvait plus exister à côté de l'échafaud de son frère et sous le fer de ses bourreaux ; il l'entraîne dans un pays tout nouveau pour lui, le surcharge d'occupations, l'arrache ainsi à ses pensées funèbres, et ramène peu à peu le calme et la sérénité dans son âme.

Lorsque, après des luttes terribles, la liberté républicaine fut opprimée sous le despotisme impérial, et que la France mit toute sa gloire et toute sa force dans ses armées, Parmentier fut placé à

* M. Deyeux, actuellement professeur à la faculté de médecine de Paris.

la tête de la pharmacie militaire, et admis au nombre des inspecteurs-généraux du service de santé. Son pouvoir devint alors très-considérable ; et l'influence qu'il exerça sur ses subordonnés et même sur ses collègues, fut d'autant plus puissante, que ses talens et ses lumières étaient plus généralement reconnus. C'est alors qu'on vit ce que peut la plus sincère philanthropie, au milieu des scènes affligeantes qui se renouvellent sans cesse dans les armées : c'est alors qu'il introduisit dans les hospices militaires l'ordre, l'économie, la salubrité, qui jusqu'alors avaient été si peu connus dans les établissemens de cette nature. Persuadé que l'exemple du chef est toujours la règle des inférieurs, il se sacrifie tout entier aux soins de son administration ; il donne aux pharmaciens militaires les instructions les plus sages, leur trace la route qu'ils doivent suivre dans l'exercice de leurs fonctions, et les guide, comme par la main, dans l'accomplissement des devoirs qui leur sont imposés. Si quelquefois il se vit forcé d'user de sévérité envers quelques-uns d'entre eux, la plus exacte justice dicta toujours ses arrêts, mais son indulgence paternelle en adoucit presque toujours la rigueur. Lorsque la vivacité de son esprit et le zèle ardent dont il était animé pour le bien public lui inspiraient des reproches amers et des mouvemens d'indignation passagers, un prompt

retour sur lui-même calmait bientôt cette violence momentanée ; et plus sa réprimande avait été sévère , plus son indulgence était facile et complète. Aussi, n'est-ce point sans raison qu'on a dit de lui, qu'il était avantageux , pour ceux qui avaient failli, de supporter un moment sa colère pour être assurés de rentrer en grâce. Cette idée n'exprime-t-elle pas fidèlement le caractère d'un homme intègre, qui s'indigne contre le vice, mais qui pardonne aisément aux coupables, et sait excuser un moment de faiblesse ou d'erreur.

Peut-être ceux qui ne voient dans l'exercice des grandes charges que le droit de châtier et de punir, se récrieront-ils contre la bienveillance de Parmentier ; ils taxeront peut-être son indulgence de faiblesse, pour justifier leur inexorable rigueur. Nous n'aurons pas besoin de répondre à ces vains reproches ; si Parmentier fut indulgent pour quelques défauts inséparables de la jeunesse et de l'habitude des camps, il ne mollit jamais contre l'habitude du crime, enracinée dans les cœurs.

Les détails d'une si vaste administration, les abus qui devaient nécessairement se glisser dans un service si étendu, lorsque l'Europe entière était le théâtre de nos victoires, devaient exiger des soins bien pénibles. Que de difficultés ne fallait-il pas surmonter pour garantir des armées aussi nombreuses des causes de destruction qui les men-

çaient, pour préparer et assainir les hôpitaux destinés à cette multitude de braves dont le fer ennemi n'avait respecté les jours qu'afin de prolonger leurs souffrances? Ce n'était pas assez de veiller au salut de ces malheureuses victimes; il fallait protéger encore la santé de ceux qui résistaient à ces pénibles épreuves; il fallait prévenir les maux auxquels ils étaient sans cesse exposés, présider au choix et à la conservation de leurs alimens, combattre les influences funestes d'un froid rigoureux ou d'une excessive chaleur; il fallait enfin les garantir de la contagion, des épidémies, de tous les fléaux destructeurs qui moissonnent les armées entières, et portent la désolation et la mort dans le sein même de la victoire. C'est à de telles fonctions que Parmentier était appelé.

Sans doute, il n'était pas seul chargé d'un si vaste emploi; quelle tête eût pu suffire à tant de travaux? Mais ce qui rendait sa position difficile, c'est le caractère même de ses collègues. On connaît la rivalité qui existe depuis long-temps entre les différentes branches de l'art de guérir; cette rivalité, profitable pour l'art lui-même lorsqu'elle ne passe pas les bornes d'une heureuse émulation, n'est pas, bien s'en faut, à l'avantage de la pharmacie; la première difficulté que Parmentier avait à vaincre était donc fondée

sur son titre même. Sa position paraissait désavantageuse ; mais il triompha sans peine d'un antique préjugé, et rétablit l'équilibre par l'étendue de ses lumières et la supériorité de ses talens. Forcés de reconnaître en lui un mérite peu ordinaire, les médecins et les chirurgiens, ses collègues, furent ses premiers admirateurs. La noble fierté avec laquelle il soutint l'honneur de la pharmacie lui concilia l'estime de tout le monde ; et les médecins, abjurant à son égard la vaine préséance des professions, se plurent à reconnaître avec lui : « que la première place appartient au plus habile, et qu'on ne doit traiter de subalternes que la sottise et l'ignorance * . »

Ainsi, dans la longue administration que Parmentier remplit avec éclat jusqu'à la fin de sa vie, estimé et chéri de ses égaux autant que de ses inférieurs, il sacrifia toujours avec joie son intérêt particulier à l'intérêt général ; et, ce qui est plus encore, on le vit, malgré toute la puissance de l'amitié sur son âme, sacrifier l'intérêt d'un ami au droit plus légitime de l'ancienneté, dans l'avancement de ceux qui étaient soumis à ses ordres (7). Il en coûtait sans doute à son cœur de ne pas obliger ceux qui lui étaient

* Cadet de Gassicourt. Éloge hist. de Parmentier p. 22.

attachés par des liens plus doux que ceux de l'autorité ; mais sa conscience se fut révoltée , s'il eût fallu les obliger par une injustice, et sacrifier aux droits de l'amitié des droits plus incontestables.

C'est par cette sévère justice dans la distribution des emplois, c'est par cette égalité de caractère et cette humanité , qui réglèrent toute sa conduite , qu'il se concilia l'estime de tous ceux qui partagèrent avec lui les fonctions de l'art salutaire , ou qui furent placés sous sa direction. C'est par les bienfaits de son administration , qu'il parvint à adoucir les horreurs inévitables que la guerre entraîne après elle , et que , s'il ne put pas en arrêter le torrent et s'opposer au massacre de tant de milliers de citoyens, il tâcha du moins de rendre les suites de ce fléau moins terribles , en versant sur les plaies des défenseurs de la patrie le baume réparateur.

Qu'il est beau, qu'il est sublime le ministère de ceux qui consacrent leurs talens au soulagement de l'humanité, au milieu des champs du carnage ou dans les asiles infects qu'habitent la douleur, la contagion et la mort ! Tandis que des hommes emploient toutes les ressources de leur génie pour égorgger leurs semblables , dans l'espoir d'une gloire imaginaire ou d'un frivole intérêt, qu'il est consolant de voir d'autres hommes employer tous les secrets d'une science bienfaisante à ré-

parer les désastres d'un art destructeur ! Et qu'on ne dise pas que Parmentier fut étranger à cette noble fonction ; qu'on ne prétende pas lui disputer une gloire si bien acquise ; il appartient à la médecine par la pharmacie qui en est une branche importante ; il lui appartient par des ouvrages utiles qui ont hâté ses progrès, par l'autorité qu'il a long-temps exercée sur un grand nombre de ses ministres ; il lui appartient enfin par les savantes recherches qui ont agrandi son domaine, en étendant celui des sciences accessoires où elle va puiser ses principales ressources. C'est là ce qui nous reste maintenant à examiner ; c'est là que nous trouverons Parmentier dans toute sa gloire, et que nous pourrons déployer sans peine les titres sacrés qu'il a acquis à la reconnaissance du genre humain.

II.

Avant d'examiner les travaux scientifiques de Parmentier, aurai-je besoin de répondre à quelques censeurs qui lui ont refusé le titre de savant parce qu'il a consacré ses veilles à chercher des applications utiles, plutôt qu'à créer des théories séduisantes ? C'est un étrange système que celui qui place la science dans des régions imaginaires ou inconnues, et qui flétrit du nom d'ignorance

tout ce qui se rapproche des yeux du vulgaire. Faut-il donc, pour plaire à ces critiques sévères, ne se présenter à eux, qu'entouré de termes pédantesques, ou revêtu de formules scientifiques propres seulement à repousser les hommes que l'on veut éclairer? Cette opinion pouvait prévaloir dans ces temps reculés où les sciences, cachées dans le sanctuaire, et renfermées dans le cercle étroit de quelques savans, ne contribuaient en rien au bonheur de la société, et ne servaient qu'à rendre ceux qui les cultivaient l'objet d'une admiration aveugle ou d'une superstition ridicule. Mais aujourd'hui que ces prestiges sont évanouis, ce n'est plus à des abstractions arides que le génie doit s'arrêter; qu'il se fraye des routes nouvelles, puisque tel est son destin; qu'il s'élançe d'un vol rapide vers la vérité; mais qu'il ne craigne pas de faire participer les peuples à ses avantages. Que la science ne brille plus seulement dans une étroite enceinte, mais, semblable au flambeau du monde, qu'elle répande des flots de lumière sur toute la surface du globe, sans distinction de peuples ni de pays. L'astronomie a-t-elle rien perdu de sa majesté depuis qu'elle a servi à mesurer la terre ou à régler la marche du navigateur? Et la chimie n'a-t-elle pas acquis un nouvel éclat, de puis qu'elle a été consacrée au progrès des arts les plus vul-

gaires, mais en même temps les plus utiles?

Si Parmentier est descendu des hauteurs de la science pour parler la langue du peuple et se faire entendre de l'humble habitant des campagnes, qui osera lui en faire un crime? Si le nom de savant n'est point un vain titre, si le but essentiel de toute science est d'être utile au genre humain, qui jamais mérita mieux que lui d'être admis dans son sanctuaire? « On ne trouvera point, » il est vrai, dans ses ouvrages, l'explication de ces grands phénomènes, ni aucune de ces découvertes brillantes qui font de la chimie une partie essentielle de la physique *, » mais les vérités qu'on y trouvera sont bien plus importantes peut-être, et elles ont eu pour la société de bien plus précieux résultats.

Le nombre immense de ces ouvrages, la série nombreuse des expériences qu'ils renferment, les vues nouvelles qu'ils présentent, ne sauraient sans doute être analysés en détail dans un discours académique; cependant en les considérant dans leur ensemble, nous devons tâcher d'en donner ici une idée succincte, et faire connaître les principales vérités dont ils sont remplis. La première idée qui nous frappera dans leur examen,

* Parmentier. *Examen chimique des pommes de terre. Préface.*

c'est l'amour de l'humanité qui les a dictés, c'est l'application constante des principes de la science au perfectionnement des arts les plus nécessaires. Jamais Parmentier ne se borne à des considérations abstraites sur la structure intime des corps, sans chercher à tirer de cette structure des applications utiles. S'il examine la nature chimique des pommes de terre ou celle des grains de toute espèce, ce n'est que pour déterminer les divers rapports et le degré d'utilité de chacune de ces substances. S'il procède à l'analyse du lait ou du sang, ce n'est que pour éclairer la médecine de ses lumières, et ajouter aux résultats de l'expérience médicale ceux de l'analyse chimique. Partout où il porteses regards, il découvre de nouveaux points de vue, et répand sur tous les objets qu'il examine la lumière et la clarté de son esprit.

Sans nous astreindre à suivre l'ordre des temps en parcourant les travaux scientifiques de Parmentier, examinons d'abord ceux qui ont un rapport plus direct avec la chimie, la pharmacie et la médecine, et nous terminerons par ceux qui lui ont acquis la plus belle portion de sa gloire, par les avantages incalculables qu'ils ont procurés à l'agriculture et à l'économie rurale et domestique.

Si nous jetons un coup-d'œil sur l'état de la

chimie à l'époque où Parmentier se montra dans le monde savant, nous verrons une science incertaine dans ses principes fondamentaux, flottant encore dans le vague des hypothèses, mais faisant des efforts continuels pour sortir de cet état d'incertitude et d'hésitation. Naguères, le génie de Stahl lui avait communiqué une impulsion favorable ; mais de nouvelles découvertes nécessitaient chaque jour de nouveaux principes ; Meyer proposait déjà une nouvelle théorie ; Bayen avait entrevu les phénomènes qui devaient changer la face de la science ; Lavoisier enfin préludait à ces découvertes immortelles, à cette théorie aussi simple qu'étonnante, qui a marqué une des plus belles époques des progrès de l'esprit humain. Les premiers ouvrages de Parmentier devaient se ressentir nécessairement de l'imperfection de la chimie à l'époque où il les écrivait. Aussi, malgré les observations nouvelles et l'exactitude scrupuleuse qu'on remarque dans son *Traité de la Châtaigne*, dans son *Mémoire sur les végétaux nourrissans, etc.* ; dans son *Examen chimique des pommès de terre*, les différentes analyses que ces ouvrages renferment sont bien loin d'être suffisantes. Mais s'il ne put déchirer le voile dont la science était enveloppée, il reconnut du moins qu'il n'avait pas à sa disposition tous les instrumens nécessaires ; il sentit le besoin des nou-

velles découvertes ; et, en travaillant à l'*analyse des eaux minérales*, il indiquait, avec soin, l'insuffisance des méthodes ordinaires, et les difficultés qu'il y avait à vaincre dans les opérations de cette nature. C'est surtout dans les notes qu'il ajouta à la traduction des *Récréations physiques et chimiques* de Model, qu'il fit sentir les défauts des doctrines alors en vogue ; c'est là qu'on voit le chimiste, mécontent des explications reçues, chercher à pénétrer dans le sanctuaire de la vérité, et s'arrêter en chemin, de peur de s'égarer dans le sentier de l'erreur.

C'est à Lavoisier qu'était réservée la gloire de franchir cette barrière. Développée par ce beau génie, une découverte produit une immense révolution. Un nouveau langage se forme pour exprimer des idées nouvelles ; et la chimie, marchant rapidement vers la perfection, s'élève avec majesté sur les débris des vieilles doctrines. Tous les arts reçoivent au même instant sa salutaire influence ; toutes les sciences accueillent avec empressement les nouveaux moyens d'investigation qu'elle leur présente. La médecine, au milieu de cette agitation générale, réclame avec ardeur les secours qu'elle a droit d'en attendre ; son espérance n'est point trompée : des hommes laborieux et savans s'occupent d'une application si utile ; et des résultats avantageux couronnent leur

zèle. Parmi les analyses médicales les plus distinguées, il en est peu qui aient mérité autant d'éloges que celles du lait et du sang, que Parmentier et Déjeux exécutèrent ensemble.

La Médecine qui, d'accord avec la philosophie, fait aux mères un devoir sacré de nourrir leurs enfans de leur propre lait, se voit quelquefois obligée d'adoucir sa sévérité à cet égard ; mais lors même qu'elle permet quelque exception à la loi impérieuse de la nature, elle tâche d'y suppléer par tous les moyens que l'expérience met en son pouvoir. Les animaux offrent à l'homme une ressource très-variée pour ce supplément. Une Société célèbre proposa de déterminer la nature du lait de femme, en le comparant à celui des femelles des animaux ; Parmentier résolut, avec son ami, cet intéressant problème ; et la couronne dont fut honoré leur travail ne fut qu'un faible témoignage de la satisfaction d'une Société digne d'en apprécier le mérite. Pour montrer toutes les ressources que peut fournir à la médecine ce liquide réparateur, ils en isolèrent les principes constituans, ils indiquèrent la différence de ces principes dans les différentes espèces de lait, formèrent entre elles une échelle de gradation qui pût servir de règle au médecin praticien, et parvièrent enfin, à force d'expériences, à lui communiquer des propriétés médicamenteuses, par

le choix des alimens destinés à la nourrice qui le fournit; expérience précieuse à l'humanité; parce qu'elle donne à la médecine une arme puissante pour combattre des maladies aussi opiniâtres que désolantes. Cet ouvrage classique subit encore dans la suite des améliorations importantes (8), et les travaux postérieurs des Chaptal, des Vauquelin, des Berzélius, n'ont ajouté que très-peu de chose aux vérités qu'il renferme

La même exactitude dans l'analyse du sang, proposée, l'année suivante, par la même Société, leur mérita des éloges non moins flatteurs, et fut couronnée du même laurier (9). Non seulement tous les principes constituans du sang y furent démontrés et analysés avec soin, mais, ce qui rendait surtout leur travail long et pénible, c'était la difficulté de déterminer la nature des altérations de ce fluide, dans différentes espèces de maladies. Parmentier et Déyeux nièrent l'existence de ces prétendues altérations; ils observèrent, à la vérité, quelques différences dans la proportion de ses principes, mais ils rencontrèrent constamment les mêmes, et ils conclurent qu'il n'y avait jamais décomposition du fluide sanguin dans l'économie vivante. Leur opinion, favorablement accueillie par un grand nombre de savans, n'est pas à l'abri de toute contestation; mais il est vrai de dire que tout ce

que les connaissances chimiques les plus précises pouvaient leur fournir, fut mis à contribution; et que, quand même leur analyse serait erronée, ce serait la faute de la science, et non pas la leur (10).

Ainsi, les deux liqueurs les plus importantes de l'économie animale, le lait, qui sert de nourriture à l'homme dans les premiers temps de sa vie, qui lui donne, dans un âge plus avancé, un aliment aussi agréable que salubre, qui lui fournit, dans des maladies cruelles, un médicament des plus efficaces et des plus doux; et le sang, ce fluide vivifiant et réparateur, qui circule continuellement dans ses veines pour porter la vie dans tous les points de sa machine, le sang dont l'altération ou la perte doit nécessairement entraîner la maladie ou la mort, furent analysées avec une exactitude jusqu'alors inconnue; et ce beau travail procura à la médecine de grands avantages, en éclairant la théorie de certaines affections morbides, et plus encore leur traitement.

Mais ce ne sont pas là les seuls services que Parmentier ait rendus à l'art de guérir. Dans tous les temps de sa vie, il travailla à en agrandir le domaine, à propager les découvertes utiles dont il a coutume d'enrichir l'humanité. Protecteur de la santé du soldat, au milieu de

l'insalubrité des camps et des hôpitaux, on le vit s'occuper tour à tour *des qualités de l'eau destinée à la boisson des troupes*, et de la *désinfection* des asiles consacrés au traitement des maladies. Placé, au sein de nos villes, à la tête des institutions les plus tutélaires, il fit tous ses efforts pour protéger la vaccine naissante, malgré tous les préjugés qui s'élevèrent contre elle, à son origine, et qui retardent encore le moment heureux où le plus cruel de tous les fléaux doit disparaître de la surface du globe. Ici, vous le voyez analysant les eaux de la Seine, et rassurant les esprits troublés sur les qualités de cette boisson si nécessaire à la capitale (11); là, il expose *des vues générales sur les principales eaux minérales de France*. Ce n'est plus au fond de l'Allemagne ou de la Russie qu'il cherche, avec Model, les sujets de ses expériences; c'est au milieu de sa patrie qu'il établit son laboratoire, et chaque principe qu'il énonce est un bienfait pour ses concitoyens. Ces mémoires isolés, joints à quelques autres, étaient un tribut, suffisant sans doute, payé à l'art de guérir; mais Parmentier n'est pas satisfait: il médite un plus grand ouvrage qui doit appartenir en même temps à la pharmacie, à la chimie, à la médecine. Depuis longtemps il manquait à cette dernière science un *Code pharmaceutique*, débarrassé de toutes les

préparations bizarres que l'ignorance et la crédulité avaient accumulées dans les anciens formulaires, et qui n'avaient pour appui, dans les officines, que des noms fastueux et des préjugés antiques. Parmentier rédigea ce livre classique : un discernement exquis et un goût sévère présidèrent à sa rédaction ; une préparation pharmaceutique importante * y subit une réforme et une amélioration très sensibles. L'accueil favorable qu'il reçut du public, les jugemens avantageux qu'en portèrent les médecins, attestent assez son mérite. Il a servi de modèle à tous les ouvrages de ce genre qui l'ont suivi, et il est encore une source de connaissances utiles, malgré les nouvelles acquisitions de la science et les perfectionnemens introduits par des auteurs estimables dans cette partie de la médecine.

Pour offrir encore un nouvel avantage aux médecins dépendans de son administration, Parmentier publia bientôt un *nouveau formulaire pharmaceutique militaire*, qui leur offrait, d'un coup d'œil, les préparations les plus ordinaires et les plus appropriées à la partie de la pratique médicale qui leur était confiée. C'est ainsi que ce zélé philanthrope savait servir sa patrie sans

* Vins médicinaux.

faute et sans ostentation ; c'est ainsi qu'en alliant la chimie et la pharmacie à la médecine , il agrandit le domaine de celle-ci , en relevant la dignité des deux autres , que d'anciens préjugés semblaient repousser loin d'elle ; l'art de guérir vit sans crainte ce rapprochement naturel ; et , bien loin de s'en effrayer , il le provoqua plutôt avec joie ; pour profiter des avantages que lui offre chaque jour cette paisible union.

Le nom de Parmentier sera donc cité avec éloge dans les fastes de cet art sublime ; mais , ce qui suffirait à la gloire d'un homme ordinaire n'est qu'une faible portion de la sienne. Des bienfaits d'un autre genre ont signalé sa longue carrière , et lui ont acquis encore de plus beaux titres aux hommages de la postérité. Ce n'est pas que les travaux qu'il nous reste à faire connaître , se présentent avec plus d'éclat que ceux que nous avons déjà rappelés : non , et nous nous faisons gloire de le répéter , ce n'est point par un appareil séduisant ou par des hypothèses brillantes que le souvenir de Parmentier vient surprendre nos hommages ; c'est le cri de l'humanité , ce sont les bénédictions de la France entière qui s'élèvent en faveur de son bienfaiteur.

Quel spectacle plus imposant , dans l'histoire de l'esprit humain , que celui qu'offre à nos regards l'état des sciences physiques et naturelles

vers la fin du dernier siècle ? une activité impatiente agitant alors tous les esprits , et préparant une révolution générale dans les connaissances humaines ; l'ignorance et les préjugés , accrédités par le temps , et fiers , pour ainsi dire , de leur antique origine , luttant en vain contre les nouvelles méthodes philosophiques ; l'expérience et l'observation déchirant le voile qui enveloppait la nature ; la physique et l'histoire naturelle , la chimie , la botanique et la médecine , marchant à grands pas vers les réformes les plus heureuses ; des réputations imposantes s'élevant avec de nouveaux monumens du génie ; voilà quelques traits épars de ce grand tableau. Il eût été facile à Parmentier de s'illustrer dans ces routes nouvelles ; peut-être sa gloire en eût été plus brillante , mais combien elle eût été moins utile aux hommes ! Tandis que l'histoire naturelle se reposait sur la génie de Buffon , et que la chimie montrait au monde les premiers travaux de l'infortuné Lavoisier , un art plus modeste et bien plus utile languissait dans un état déplorable ; et la France ; éblouie des merveilles des arts , ne pensait pas même à celui qui est le premier de tous , et sans lequel il n'y a point de véritable richesse pour un état.

Cependant sa population s'accroissait d'une manière rapide , alarmante même pour elle ; et

l'agriculture , cette mère nourricière des empires , qui , protégée par Sully , sous le gouvernement paternel de Henri IV , avait été la source féconde de la richesse et de la prospérité nationales , l'agriculture demeurait immobile au milieu des changemens qui s'opéraient autour d'elle. L'économie , presque entièrement inconnue ou négligée , n'enseignait point encore à tirer le parti le plus avantageux des productions de la terre ; et ce que la fécondité naturelle du sol présentait à l'agriculteur était perdu , en grande partie , par son ignorance.

Déjà l'insuffisance des grains commençait à devenir très-sensible ; les disettes étaient de jour en jour plus fréquentes ; la famine semblait préluder , chaque année , aux dévastations qu'elle devait bientôt opérer. A peine quelques hommes laborieux s'étaient-ils imparfaitement occupés des premiers besoins de l'homme en société , et de la préparation de ses substances alimentaires. Le traité d'agriculture du Columelle français , d'Olivier de Serres , rélégué dans la poussière des bibliothèques , était plongé dans un injurieux oubli ; le médecin Baccari avait bien distingué les deux parties principales de la farine du froment , mais il avait tiré de cette observation une conséquence fautive , et sa découverte était demeurée sans résultat pour

la confection du pain (12) ; Malouin n'avait fait qu'une application peu exacte de la chimie à la boulangerie ; Tillet , en examinant avec soin les maladies du blé , avait déjà prouvé la contagion du charbon , de la carie , de la rouille , et proposé des moyens utiles pour la combattre ; Duhamel venait d'inventer des étuves propres à sécher les grains dans tous les temps de l'année , pour les conserver pendant des siècles sans altération , et cependant , son procédé présentait de graves inconvéniens. Il appartenait à Parmentier de rectifier les erreurs des uns et des autres , d'inventer lui-même de nouveaux procédés , de proposer de nouvelles substances alimentaires , et , ce qui est bien plus difficile , de les faire adopter au peuple.

C'est sur le blé , le premier de nos alimens , qu'il dirigea ses recherches avec le plus d'attention. Avant de le confier au sein de la terre et de l'abandonner aux soins de la nature , il veut s'assurer de ses qualités ; il enseigne au laboureur à choisir celui qui convient le mieux au champ qu'il cultive , à distinguer les vices et les maladies qui peuvent influer sur sa végétation , à le dépouiller de ces qualités malfaisantes par des opérations perfectionnées , et ne lui permet de le livrer à la terre , qu'à l'époque et sous les conditions les plus favorables pour obtenir une abondante

moisson. La végétation commence-t-elle à se montrer sous une brillante apparence ? les soins de Parmentier redoublent encore ; il sait que des herbes parasites ou étrangères peuvent détruire ces jeunes tiges et anéantir ces espérances précoces ; il avertit le laboureur du danger , et lui indique les moyens qu'il doit employer , l'époque qu'il doit choisir pour extirper ces herbes funestes. Arrivé au moment de la moisson , des dangers nouveaux se présentent ; Parmentier les signale avec sagacité ; il descend avec plaisir jusqu'aux moindres détails , et ne trouve rien indigne de lui , quand il s'agit d'assurer l'existence des hommes , et surtout celle du cultivateur. Tous les soins qu'il a pris jusqu'ici ne sauraient encore le rassurer ; après avoir présidé à l'accroissement et à la récolte des grains , il préside à la construction des greniers qui doivent les recevoir , et perfectionne les moyens propres à le garantir des insectes et de tous les accidens qui peuvent l'altérer et le corrompre.

Alors , quittant le laboureur payé de ses peines et récompensé de ses travaux , il porte son attention vers les travaux du meunier ; il dirige lui-même le jeu de ses machines , lui montre les inconvéniens des différens procédés qu'il emploie , et préconise avec enthousiasme cette nouvelle méthode connue sous le nom de *mouture*

économique, dont les avantages lui paraissent incontestables. Il s'arrête avec complaisance sur une invention si utile ; mais un autre objet appelle bientôt son attention ; il ne s'agit plus de veiller à la fabrication des farines, il faut maintenant les transformer en pain salutaire. Voilà le problème que Parmentier se proposa de résoudre ; voilà quel fut l'objet de ses travaux pendant un grand nombre d'années.

Ceux qui ne cherchent, dans les arts et dans les sciences, que l'appareil et l'éclat, mépriseront sans doute des occupations si vulgaires ; ils dédaigneront une gloire qui leur paraîtra si commune, et regarderont en pitié ces travaux obscurs, qui n'ont que le mérite d'être utiles. Parmentier leur a répondu d'avance : ce n'est point le suffrage de ces hommes qu'il a ambitionné ; il n'a voulu qu'être utile au genre humain ; et il a pensé que « aux yeux de la philosophie, la conversion des substances farineuses en pain sera toujours infiniment plus précieuse que l'art de ciseler le bronze, ou de tailler le diamant »*.

Jusqu'alors, l'empirisme le plus aveugle avait présidé aux travaux de la boulangerie. Jamais

* Parmentier. Discours sur la boulangerie.

On n'avait pu mettre quelque exactitude dans les procédés qui y étaient employés. Malouin, en appliquant la chimie à cet art, n'avait tracé que des règles incertaines ou erronées. Parmen-tier, pour l'intérêt de l'humanité, fut obligé de combattre son collègue à l'académie, mais il le fit avec tous les égards que mérite un homme de bien ; et Malouin fut le premier à lui rendre hommage, au sein même de cette société, qui s'honorait de les compter l'un et l'autre parmi ses membres.

Le choix des farines fixe d'abord son attention : le moyen de reconnaître leurs qualités ou leurs défauts est bientôt trouvé ; les règles nécessaires à la confection du pain sont déjà tracées ; les phénomènes de la fermentation panariaire, presque inconnus aux chimistes, sont développés avec une rare sagacité ; les moyens de l'exciter, de la modérer ou de l'arrêter à propos, ne sont plus douteux ; et bientôt Parmen-tier parvient à créer la théorie d'un art qui semblait destiné, avant lui, à être éternellement l'apanage de la routine et le patrimoine de l'ignorance. Non content de l'avoir retiré du profond oubli où il était plongé, il veut lui donner toute l'importance qu'il mérite : il fait établir, au sein de la capitale, une école de boulangerie, destinée à former des élèves instruits, qui devaient, à leur tour, devenir des

maîtres; et, dans un ouvrage rempli d'idées neuves *, il légue le fruit de ses recherches et de son expérience à la postérité la plus reculée. Ainsi, après avoir étudié le blé sous le rapport de l'agriculture, du commerce, de la meunerie, de la boulangerie; après l'avoir pris dans ses rudimens, et protégé pendant sa végétation, il ne le quitte que lorsque la plus parfaite élaboration l'a transformé en aliment salulaire.

Cependant, il est des années où cette moisson précieuse est détruite; il est des pays où elle ne peut suffire à la nourriture des habitans; il est des contrées qui n'en produisent point du tout; il faut donc lui substituer alors de nouvelles ressources pour subvenir aux besoins du pauvre. La sollicitude de Parmentier semble tout prévoir; c'est d'abord sur les autres grains farineux qu'il fonde ses espérances. Le seigle lui paraît, à juste titre, mériter la première place après le froment; aussi, en l'examinant avec soin, s'attache-t-il à démontrer les avantages qu'il peut procurer à l'agriculture. L'ergot, cette maladie funeste, qui change la nature de ce grain précieux et lui donne des qualités vénéneuses, lui semble digne surtout de toute son attention. Il le soumet à

* *Le parfait boulanger, ou traité complet sur la fabrication du pain.* Paris, 1778.

une analyse sévère, il fait de nombreuses expériences, il s'expose lui-même, avec courage, aux accidens que son emploi peut occasionner; et il conclut avec assurance que les propriétés vénéneuses de l'ergot ne sont fondées que sur un préjugé populaire, que son expérience personnelle, soutenue par l'autorité de Model, de Schlegel et d'autres, lui donnait le droit de démentir. Pourquoi faut-il que ces résultats n'aient pas été confirmés, et que des expériences postérieures aient détruit des espérances si chères à l'humanité! *

De l'examen du seigle il passe à celui du maïs, de l'orge, du riz, de toutes les plantes céréales enfin; que l'homme a su s'approprier pour subvenir aux besoins de son existence; toutes les plantes potagères lui fournissent de nouvelles ressources et de nouveaux sujets d'observation; il en propage la culture dans les plus vastes domaines, et rend ainsi de nouveaux services à l'économie rurale et domestique.

Toutes les parties de la France éprouvent tour à tour ses bienfaits. Le Poitou trouve dans un mémoire sur les blés qu'il produit, des vues instructives et de nouvelles richesses; les états de

* Tessier. Mémoire sur l'ergot du seigle, etc.

Bretagne font frapper une médaille en son honneur , pour perpétuer la mémoire des services qu'il rend à l'agriculture de cette province ; l'Académie de Bordeaux couronne un travail précieux sur l'usage du maïs que la Guyenne produit en abondance. Une autre province , féconde en grains de toute espèce, également importante et par la fertilité de son territoire , et par la beauté de son climat , et par l'industrie de ses habitans , le Languedoc , s'adresse à lui , par la voie de ses députés , pour connaître les procédés les plus avantageux à l'exploitation et au commerce de ses richesses agricoles ; un savant mémoire est aussitôt rédigé ; il satisfait à ces demandes avec une exactitude incroyable ; il lui révèle des trésors cachés dans son sein ; et lui enseigne à tirer un meilleur parti de ceux qu'elle possédait déjà. Non content des services qu'il rend à ses agriculteurs , il offre encore un tribut d'hommages et de reconnaissance aux grands hommes qui l'ont illustrée ; il tire de l'oubli un ouvrage immortel , réplacé son auteur au rang distingué que lui méritaient ses travaux ; et l'antique Occitanie se glorifie de nouveau de l'antique ouvrage d'Olivier de Serres , un de ses enfans les plus célèbres et les plus utiles à la patrie , non par un vain appareil de gloire et des frivolités séduisantes , mais par des travaux

taires, de compenser les désastres que la découverte de l'Amérique a causés aux peuples européens. Ce trésor, bien préférable à ceux qu'on cherche avec tant de peine au-delà des mers, est la racine connue sous le nom de pomme de terre. C'est une moisson souterraine *, placée, par la nature, à l'abri des orages et de l'inconstance des éléments.

L'Europe avait reçu depuis long-temps ce végétal précieux ; mais on ne l'avait cultivé d'abord que comme un objet de curiosité. A peine rencontrait-on dans quelques jardins cette plante qui devait bientôt couvrir les champs de l'Europe et nourrir le tiers de sa population. Par quelle étrange fatalité la propagation de ce tubercule fut-elle si lente ? pourquoi l'usage qu'on pouvait en faire si rapidement est-il resté si long-temps inconnu ? Et, lorsque, après deux siècles d'insouciance, les nations du Nord, éclairées par la raison et l'expérience, commencèrent à ouvrir les yeux ; lorsque l'Angleterre, l'Allemagne, la Flandre, la Suisse cultivaient en abondance cette solanée, pourquoi la France, si habile à s'approprier les arts que le luxe et la frivolité entretiennent, dédaigna-t-elle encore pendant long-temps une plante qui, seule, devait rendre la famine désormais impossible ?

* Virey, notice historique sur Parmentier.

De nombreux préjugés s'élevaient contre elle ; des hommes prévenus la repoussaient de nos tables comme un aliment dangereux et désagréable (13) ; et tandis que nos voisins éprouvaient déjà tous les avantages de sa culture , à peine quelques-unes de nos provinces faisaient-elles quelques essais pour se procurer cette nouvelle moisson. Au milieu de cette insouciance et de cette hésitation générales , Parmentier annonce les résultats de ses expériences , et s'écrie avec tout l'ascendant de la vérité : (14) « Français , mes
 « concitoyens , vous rejetez un aliment qui doit
 « un jour vous garantir du fléau le plus redou-
 « table que l'espèce humaine ait à redouter ; vous
 « n'osez cultiver une plante qui peut bientôt
 « faire la richesse de vos campagnes. La fertilité
 « du sol que vous habitez , l'abondance des mois-
 « sons qui enrichissent vos provinces , vous don-
 « nent une confiance sans bornes. Insensés ! vous
 « ne pensez donc point à l'avenir , et vous ou-
 « bliez même l'histoire des temps passés. Com-
 « bien de fois la France n'a-t-elle pas vu ses cam-
 « pagnes frappées de stérilité , et ses enfans dé-
 « vorés par la famine ? combien de fois ne sera t-
 « elle pas accablée du même fléau , si vous n'ou-
 « vrez les yeux à la lumière , si vous n'acceptez
 « avec empressement le bienfait que je vous pré-
 « sente ? Que l'ignorance se taise devant la raison ,

« et que tout préjugé disparaisse devant le flam-
« beau de l'expérience. Vous rejetez la pomme
« de terre ; parce qu'elle appartient à une famille
« de plantes vénéneuses ; et moi , je vous ai prouvé
« qu'elle ne possède aucune des propriétés nui-
« sibles que vous lui imputez. Vous l'écartez de
« vos tables avec dédain , comme un mets insi-
« pide et désagréable ; et moi , je vous ai prouvé
« qu'elle pouvait flatter les goûts les plus déli-
« cats. Vous ne voulez point en adopter la cul-
« ture , parce qu'elle nuirait , dites-vous , à de
« plus utiles moissons ; et moi , je vous ai prouvé
« que vous pouvez la cultiver avec avantage dans
» les terrains les plus stériles et au milieu des
« plaines incultes où la charrue n'avait jamais
« pénétré. Vous ne voulez point enfin d'une ra-
« cine qui vous paraît inutile , parce qu'elle n'est
« point propre à faire du pain ; eh bien ! je
« vais vous apprendre à la mélanger avec le fro-
» ment , afin d'augmenter ainsi cette nourriture
« qui vous est si chère ; je vous indiquerai les
« proportions les plus justes pour obtenir cons-
« tamment un résultat avantageux ; je ferai plus
« encore , je vous enseignerai à transformer en
» pain sans mélange cet aliment que vous dé-
« daignez sous une autre forme. Mais je vous
« en avertis d'avance , de peur que vous ne m'ac-
« cusiez dans la suite d'avoir eu trop de confiance

« dans ce pain nouveau , ce n'est point sous
 « cette forme que la solanée tubéreuse vous of-
 « frira le plus d'avantage (15) ; le travail est
 « long et pénible , les procédés incertains entre
 » des mains trop peu exercées ; gardez-vous
 » donc de l'altérer par des préparations au moins
 « inutiles ; prenez-la et consommez-la, telle que
 » la nature vous la présente. Lorsque , dociles
 « à la voix de la raison , vous aurez , en propa-
 « geant sa culture , multiplié vos ressources ali-
 » mentaires ; du surplus de vos richesses, vous
 « pourrez encore tirer des produits nouveaux :
 « ceux qui viendront après moi perfectionneront
 « ce que j'ai commencé , et feront eux-mêmes
 « de nouvelles découvertes ; je ne vous ensei-
 « gnerai point à tirer de la pomme-de-terre une
 « liqueur spiritueuse (16) ; d'autres vous l'en-
 « seigneront peut-être sans difficulté ; puissent-
 « ils ne pas abuser un jour de cette découverte ,
 « et ne pas changer ainsi en poison ce que la
 « nature nous présente comme un aliment salu-
 « taire ! Cherchez plutôt à rendre toutes les par-
 « ties de ce végétal utiles à l'humanité pour d'au-
 « tres usages ; peut-être que ses feuilles , ses
 « fleurs et ses baies vous fourniront un jour des
 « matériaux précieux (17). Interrogez sans cesse
 « la nature ; et quelque nouveau succès couron-

« nera vos nobles efforts. Pour moi, qui ai consacré ma vie à des travaux obscurs, mais utiles, j'ai vu et je dis ce que j'ai vu, je propose ce que j'ai fait et ce qu'il faudrait faire pour le bonheur de mes concitoyens, je n'ambitionne ni des titres ni des honneurs ; la récompense la plus flatteuse à laquelle je prétends, c'est de jouir du fruit de mon travail dans le bien qu'il aura pu procurer à ma patrie ».

Tel fut le langage de Parmentier, pour faire adopter la culture d'une plante long-temps méprisée. Il répéta souvent ses exhortations paternelles ; il les reproduisit sous mille formes, pour les incalquer dans tous les esprits, et les populariser dans toutes les provinces. Tantôt, s'adressant aux mères de famille, aux *bonnes ménagères* des campagnes, il leur donne les instructions les plus touchantes, et ne craint point de s'abaisser jusqu'aux plus petits détails du ménage ; d'autres fois, élevant son style pour se faire écouter des grands : « Ne savez-vous pas, leur dit-il, que l'agriculture fait tout à-la-fois la force, l'opulence des empires et le bonheur du genre humain ? Elle doit être à vos yeux ce qu'elle fut à ceux des hommes les plus célèbres : le plus grand, le plus noble de tous

» les arts. Rappelez-vous ces fameux Romains
 » qu'on allait chercher à la charrue pour les
 » élever à la dictature , et qui descendaient avec
 » joie de leur char de triomphe pour reprendre
 » leurs occupations agricoles ; songez à l'hom-
 » mage annuel que l'empereur de la Chine rend
 » à cet art. Venez faire valoir vous-mêmes l'hé-
 » ritage de vos pères, venez vivifier par vos lar-
 » gesses le pays où il existe » Plein de ces
 idées généreuses , et enhardi par ses premiers
 succès , il ose porter ses vœux jusqu'aux pieds du
 trône, et croit qu'il serait digne d'un-roi de France
 de tracer le premier sillon , dans une plaine
 jusqu'alors inculte et dont la fécondité inatten-
 due doit être bientôt son triomphe. Son vœu ne
 fut qu'imparfaitement rempli , mais la protec-
 tion de Louis XVI n'en fut pas moins éclat-
 tante , et son approbation solemnelle entraîna
 celle de toute la France (18). Un ministre éclairé
 fait distribuer dans les provinces les plus éloi-
 gnées cette nouvelle richesse pour l'agriculture
 française ; tous les grands propriétaires , tous
 les seigneurs de la cour viennent se former à
 l'école du nouveau cultivateur : depuis les fron-
 tières de la Belgique jusqu'au pied des Pyré-
 nées , nos campagnes sont couvertes de pommes
 de terre ; nos cités reçoivent avec un étonne-

mêlé de joie cette racine précieuse à laquelle la reconnaissance a donné depuis le nom de *Parmentière* (19); et celui qui avait défendu sa cause avec tant d'ardeur put répéter alors dans l'épanchement de son âme, ces mots qu'il avait prononcés autrefois sur la tombe de son ami : Qu'il est doux de voir fructifier l'ouvrage de ses mains!

C'est ainsi qu'au commencement de cette révolution qui devait renverser tant de fortunes, créer tant d'intérêts nouveaux, et coûter tant de sang et de larmes à la France, avant d'ériger quelques institutions solides sur les débris des vieilles institutions anéanties, Parmentier préparait une révolution plus paisible et peut-être même plus universelle; il changeait entièrement le système d'agriculture, et assurait à la France une abondance éternelle. Voilà par quelles conquêtes les sciences ont coutume de se signaler; les révolutions qu'elles font naître s'opèrent sans trouble et sans danger pour les peuples; les changemens qu'elles éprouvent, par le progrès des siècles et des lumières, ne sont point marqués par des calamités publiques; et les résultats heureux qu'elles produisent réparent souvent les désastres enfantés par les calculs de la politique ou par les caprices de l'ambition.

Cette vérité deviendra plus sensible encore si nous jetons un regard sur les derniers travaux de Parmentier. La France, victorieuse de l'Europe entière, avait fermé tous les ports du continent à une puissance rivale; celle-ci, protégée par sa politique autant que par l'Océan, lui avait fermé, à son tour, l'empire des mers. Dans cette circonstance critique, il fallait que l'industrie nationale, privée momentanément des ressources que lui fournit le commerce, suppléât, par les productions indigènes, à celles que la navigation nous apporte du nouveau monde. Le sucre, dont l'usage est devenu si général et si nécessaire chez tous les peuples civilisés, fut une de celles dont le besoin se fit plutôt sentir; on le chercha, on le découvrit dans un grand nombre de plantes cultivées dans nos climats; et tandis qu'on le retirait avec succès de la betterave sous la même forme que celui des colonies, Parmentier enseigna la manière de l'obtenir, sous forme liquide, en convertissant en sirop les vins sucrés du Midi. Sa méthode, exposée dans un nouvel ouvrage,* fut rapidement propagée par ses élèves et par ses amis; l'abondance et l'économie remplacèrent

* Traité sur l'art de fabriquer les sirops et les conserves de raisin. Paris, 1811; troisième édition.

aussitôt la disette; et la France rendit de nouvelles actions de grâces à celui qui ajoutait un nouveau présent à tous ceux qu'il lui avait déjà faits.

Quelle doit donc être la reconnaissance de la patrie pour celui qui l'a garantie pour jamais des horreurs de la famine, et qui a su adoucir, en partie, pour elle, les calamités de la guerre! Quelle voix oserait s'élever aujourd'hui pour condamner les hommages que nous rendons à sa cendre? Pendant sa vie, quelques ennemis jaloux mêlèrent à ses jours quelques instans d'amertume; les vérités utiles qu'il découvrit ne manquèrent pas de contradicteurs; mais l'estime et la considération des hommes justes et éclairés, les hommages de ses admirateurs, et les jouissances qu'il sut goûter au sein de l'amitié, pendant sa longue carrière, lui firent oublier sans peine les injustices de ses détracteurs.

Généreux ami de l'humanité! si ton ombre jette encore quelques regards sur cette patrie dont tu méditassi long-temps le bonheur, la noble ambition de ton cœur doit être enfin satisfaite, à la vue des biens immenses que tes travaux lui ont procurés, et des trésors qui ont si bien fructifié dans son sein. La paix y a ramené l'abondance avec tous les arts; l'agriculture, enrichie de nou-

velles moissons, y proclame ton nom avec enthousiasme ; l'art de guérir n'a point oublié les services que tu lui rendis ; et tes compatriotes demandent aux lettres un hommage digne de toi. Mais quelle plume sera assez éloquente pour célébrer tes bienfaits ? Tandis que nous traçons ici ton éloge d'une main timide et mal assurée, la reconnaissance t'élève dans le cœur des hommes un monument bien plus glorieux et bien plus durable. Tandis que la main du temps détruira les marbres sur lesquels on a gravé ton image ; tandis que ce faible tribut d'admiration restera plongé dans un long oubli, des milliers de citoyens, qui devront leur subsistance à tes découvertes, béniront encore ta mémoire après des milliers d'années. Le cultivateur, en confiant à la terre les trésors qu'elle doit lui rendre avec usure, invoquera le nom de celui qui lui apprit à se garantir des insectes dévorans et des maladies contagieuses ; le citadin mêlera ses actions de grâces à celles de l'homme des champs ; et, dans les temps difficiles où le fléau de la famine menacera nos provinces de ses ravages, les citoyens de toutes les classes répéteront encore avec transport des hymnes à ta louange, en recueillant ces racines précieuses qui rappelleront d'âge en âge le souvenir de tes bien-

faits. Ainsi, ton nom pur et sans tache parviendra sans peine aux générations les plus éloignées; et ta gloire, toujours nouvelle, reflourira, chaque année, comme la plante dont tu sus montrer les avantages et propager la culture avec tant de zèle et de succès.

FIN.

NOTES

DE

L'ÉLOGE DE PARMENTIER.

(1). Parmentier naquit le 17 août 1737, à Montdidier, ville de l'ancienne Picardie, maintenant du département de la Somme; son père avait été un militaire distingué, et sa mère à qui la langue de Cicéron et de Virgile était familière, resta chargée de son éducation. Il commença son apprentissage de pharmacien dans sa ville natale, et vint en 1755, à l'âge de 18 ans, à Paris, chez son parent Simonet qui y exerçait la pharmacie; il resta chez lui jusqu'en 1757, époque de son départ pour l'armée. Ces détails et tous ceux qui ont servi de matériaux à l'auteur de cet éloge, sont extraits de la notice sur *la vie et les ouvrages de Parmentier*, par M. Virey, Paris 1814; et de *l'éloge de Parmentier*, par M. Cadet de Gassicourt, littéralement copié par M. Mutel dans la *vie de Parmentier*.

(2). Pendant cette guerre, il fut fait cinq fois prisonnier, et cinq fois dépouillé par les hussards prussiens. « Ces hussards, disait-il quelquefois, en se rappelant sa mésaventure, sont les plus habiles valets de chambre que je con-

« naisse ; ils m'ont déshabillé plus vite que je ne pourrais faire moi-même ; du reste, ce sont de fort honnêtes gens : ils ne m'ont pris que mes habits et mon argent. » Ce fut pendant sa captivité, qu'il fit la connaissance de Meyer, pharmacien de Francfort, qui voulut en faire son gendre ; Parmentier refusa de renoncer à sa patrie, comme il refusa dans la suite de remplacer Margraff, auprès du grand Frédéric, qui lui fit offrir la place de ce chimiste, par d'Alembert.

(3) Il reçut un logement à l'Hôtel des Invalides, et bientôt après, le brevet d'apothicaire-major, en 1771. Mais les Sœurs, en possession d'exercer la pharmacie, depuis l'origine de l'établissement, et d'après les réglemens de Louis XIV, s'opposèrent vivement à cette nomination, refusèrent à Parmentier l'entrée même du laboratoire, et obtinrent enfin qu'on lui retirerait son brevet. Cependant le roi Louis XVI daigna lui conserver le traitement de 1200 livres, qui y était attaché, ainsi que le logement.

Virey, p. 3.

(4) « Trop occupé d'objets utiles à tous les hommes, pour se livrer aux discussions politiques qui agitaient alors la France, son silence fut pris pour un désaveu des principes démocratiques, que l'on professait; et, après avoir rendu tant de services au peuple Français, il fut rejeté par ceux qui s'en disaient les amis. »

Cadet de Baux, p. 11.

(5) L'abbé Dicquemare vivait au Havre, connu de l'Europe, et inconnu à ses compatriotes qui le regardaient comme un fou, occupé sans cesse à ramasser des coquillages sur le bord de la mer : Parmentier, nommé pharmacien en chef d'une armée dont le quartier-général était dans cette ville, engage le général qui la commandait, à rendre visite au sa-

vant naturaliste, un jour de parade, suivi de tout son état-major. Depuis cette époque, l'abbé Dicquemare fut respecté comme il méritait de l'être.

(6) « Un jeune homme, devenu suspect au gouvernement, était retenu dans une prison d'état; il profite de sa captivité pour s'occuper d'un objet d'utilité publique, dont Parmentier s'occupait à la même époque; un mémoire bien rédigé parvient à ce dernier qui, loin d'être contrarié par la rivalité, voit avec joie, dans ce travail, le moyen d'obliger l'auteur; Parmentier fait au ministre un rapport très avantageux sur ce mémoire; il fait plus, il obtient l'élargissement du prisonnier; et comme les progrès de l'art étaient son premier but, il lui remet des observations critiques pour l'aider à améliorer son travail. C'est ainsi que ce philanthrope éclairé savait employer son crédit et servir à la fois les hommes utiles, la science et son pays. *Cadet de Gass.* p. 23.

(7) « Une place de pharmacien en chef d'une des armées vint à vaquer; voilà, lui disent les inspecteurs, ses collègues, une belle occasion d'obliger un de vos amis, pour lequel nous avons aussi beaucoup d'estime, nous lui donnons nos voix. — Et moi, messieurs, répond Parmentier, je lui refuse la mienne. Sans doute il a tous les talents nécessaires à cette place; mais elle appartient à M. un tel, qui est un peu plus ancien que lui dans le service; et je connais assez mon ami pour être assuré qu'il applaudira au parti que je prends de consulter plutôt la justice que l'amitié. » (*Cad. de Gass.*)

(8) Ce mémoire, imprimé à Paris en 1780, a été réimprimé, à Strasbourg, en 1799, sous le titre de *Précis d'expériences et d'observations sur les différentes espèces de lait*; 1 vol. in-8.

(9) *Mémoire sur le sang*, pour répondre à cette question : « Déterminer, d'après les découvertes modernes chimiques, et par des expériences exactes, quelle est la nature des altérations que le sang éprouve dans les maladies inflammatoires, dans les maladies fébriles, putrides, et dans le scorbut; couronné par la Société royale de médecine. Paris, 1791, in-4°.

(10) Quelque subtile que soit l'analyse chimique, il est des principes bien réellement existans qui lui échappent souvent : Quoiqu'on ne rencontre dans le sang des malades aucune altération appréciable, faut-il en conclure que le sang n'est jamais altéré dans ses principes? Parce qu'on trouve dans l'atmosphère des marais les mêmes principes que dans l'air des lieux les plus sains, doit-on en conclure que l'un et l'autre sont parfaitement identiques?

(11) *Dissertation sur la nature des eaux de la Seine*, Paris, 1787. Parmentier établit dans cette dissertation que l'eau de la Seine est incontestablement la meilleure dont on puisse faire usage à Paris.

(12) Beccari distingua le premier, dans la farine de froment, la substance glutineuse et la substance amylacée; il conclut de sa découverte que la première possédait seule la qualité nutritive. Parmentier prouva précisément le contraire dans presque tous ses ouvrages.

(13) « Cette racine, de quelque manière qu'on l'apprête, est toujours dangereuse et fade: on ne pourra jamais la compter au nombre des alimens agréables. » C'est ainsi que les savans parlaient de la pomme-de-terre, dans l'*Encyclopédie* ;

voici comment en parlait le peuple : On allait au scrutin , dans une assemblée populaire, pour une place à laquelle l'estime publique semblait porter notre agronome. Ne la lui donnez pas, s'écrie un orateur de faubourg, il ne nous ferait manger que des pommes-de-terre ; c'est lui qui les a inventées ! Quel plus bel éloge pouvait-on faire de Parmentier ?

(14) J'ai tâché de présenter ici vivement et en peu de mots , les instructions de Parmentier sur la pomme de terre , répandues dans presque tous ses ouvrages sur cette racine.

(15) Parmentier prévoyait d'avance qu'il serait accusé de donner trop d'importance à la conversion des pommes de terre en pain. On peut voir en effet contre sa fabrication, un ouvrage grotesque intitulé : *Jugement impartial et sérieux-comique d'un manant cultivateur et bailli de son village, sur le pain de pomme de terre de MM. Parmentier et Cadet, etc.* Berne, 1780. Des objections plus sérieuses ont été faites depuis par M. Proust, et citées dans le *Journal de Pharmacie*, année 1818, p. 355 ; Mais le reproche qu'on fit à Parmentier tombe de lui-même , puisqu'il n'a cessé de dire que ce n'est point sous forme de pain que la pomme de terre doit être employée. « Je ne sais, dit-il, d'où vient la fureur que l'on a de vouloir tout convertir en pain. Cette nourriture qui fait les délices de toute l'Europe, perdra de ses bons effets, si on s'obstine toujours à y introduire des corps étrangers. » *Examen chimique des pommes de terre.*

(16) En 1773, Parmentier n'avait pu communiquer à la pomme de terre la fermentation spiritueuse ; en 1789, il n'y était pas encore parvenu. Il n'en paraissait pas fâché puisqu'il disait : « Cette circonstance, loin d'être défavorable à

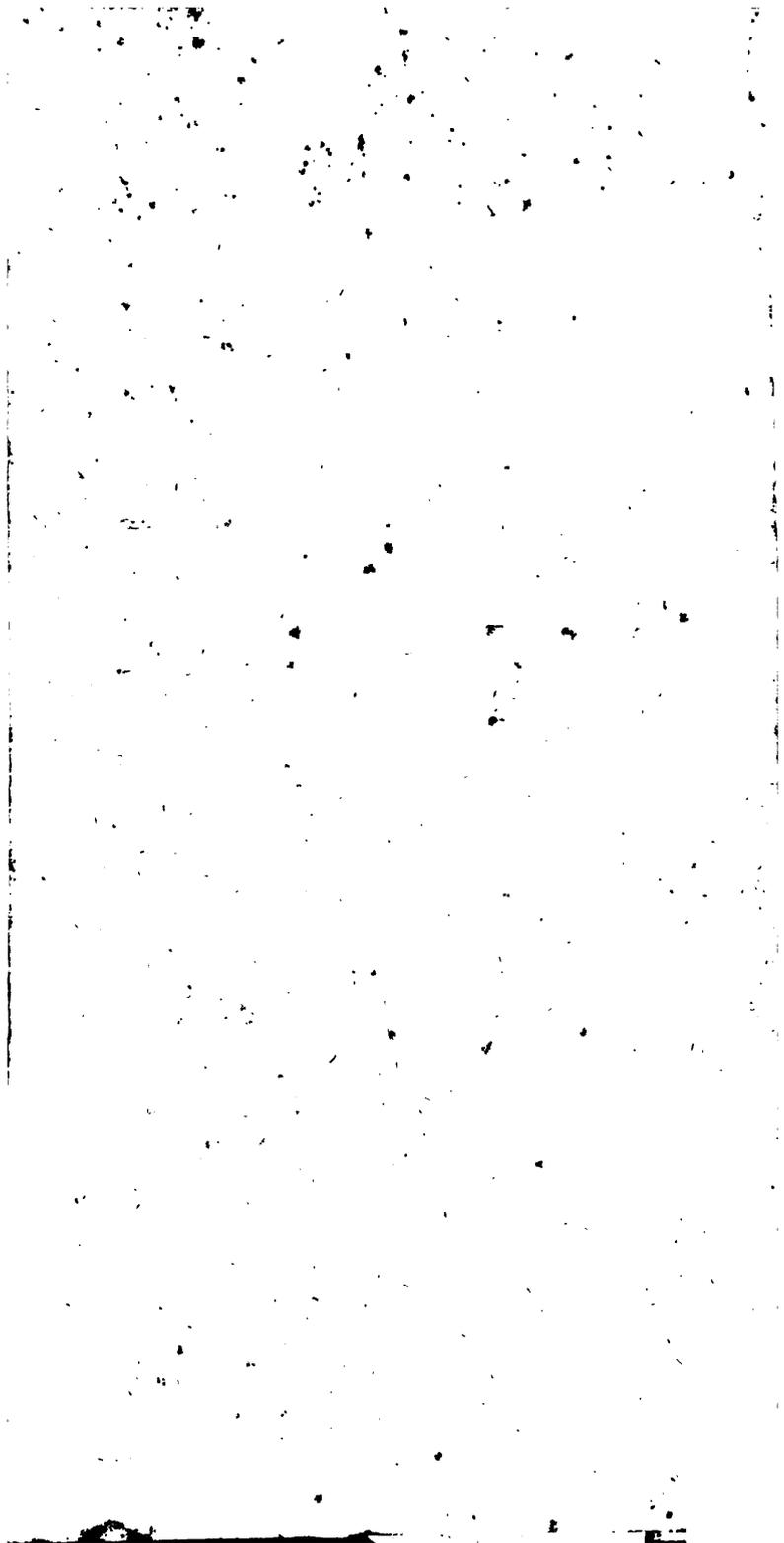
« la pomme de terre, ne peut lui être que très avantageuse. « Il eût été à craindre que le peuple de certaines contrées, « déjà fort enclin à l'usage des liqueurs fortes, ne changeât « en poison ce que la nature lui présente comme un aliment « salubre. » *Dictionnaire d'Agriculture* de l'abbé Rozier; art. pommes de terre. Cet article est de Parmentier.

(17) Aujourd'hui, non-seulement on parvient sans peine à tirer de l'eau-de-vie des tubercules du *solanum tuberosum*; mais on en a retiré encore de ses baies. M. Formey a proposé un moyen de rectifier ce dernier, dans le *Journal de Pharmacie*, année 1818, p. 168. M. Dubuc, à Rouen, a démontré que les cendres de la plante entière fournissaient une grande quantité de potasse. *ibid.* p. 170. M. Fouques a tiré de son cœur de végétation une couleur grise très-tonaç. *ibid.* p. 382. Un chimiste de Copenhague a tiré de sa fleur une couleur jaune très-belle. *Ibid.* p. 477. Enfin, il n'est pas d'année où l'on ne découvre quelque nouvel usage de cette plante:

(18) Parmentier demanda la plaine des Sablons, jusqu'à-lors inculte, pour y cultiver la pomme de terre. Ce terrain lui fut accordé; mais il ne put obtenir que Louis XVI y traçât le premier sillon. Ce prince accorda néanmoins toute sa protection à la nouvelle culture; il parut, le jour d'une fête solennelle, devant toute sa cour, portant à sa boutonnière un bouquet de fleurs de pomme de terre, et dès ce moment la vogue du nouveau cultivateur fut assurée.

(19) C'est M. le comte François de Neufchateau qui a ainsi popularisé le nom de son ami. « J'ai eu, dit-il, le « bonheur d'attacher son nom à la *solanée Parmentière.* » *Lettre* à MM. les membres de la Société d'Agriculture, 30 décembre 1813.

FIN.



SOUSCRIPTION

A LA

GAZETTE DE SANTÉ.

L'ÉLOGE DE BICHAT et l'ÉLOGE DE PARMENTIER sont don-
nés *gratis* à tous les Abonnés de la GAZETTE DE SANTÉ.

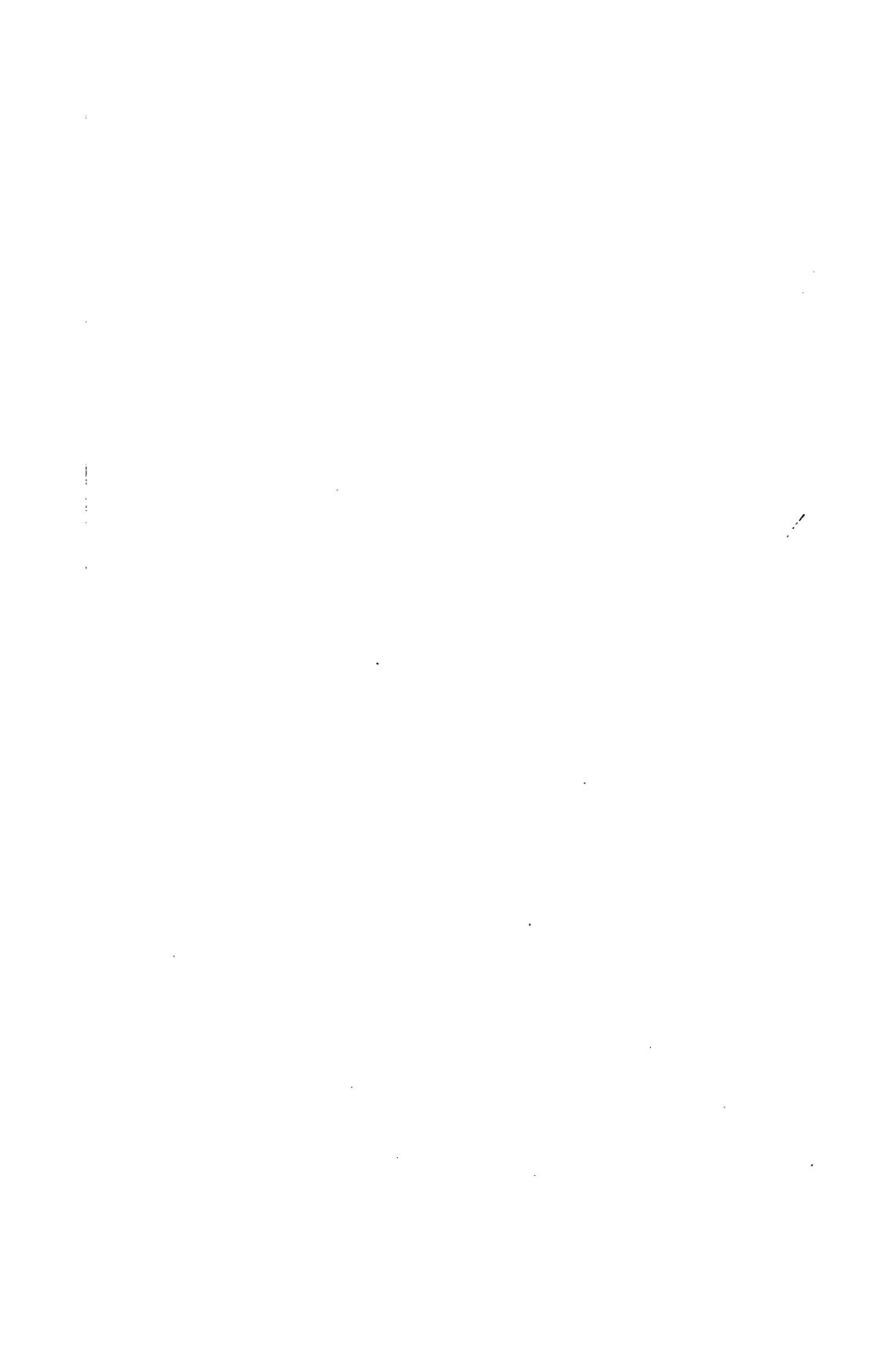
Ce Journal, dont la cinquantième année commence au 1^{er}
Janvier 1823, est un recueil général de tout ce qui se rap-
porte à la Médecine, à la Chirurgie, à la Pharmacie et
aux Sciences accessoires, telles que l'Histoire Naturelle, la
Chimie, la Botanique, etc. Toutes les nouvelles scienti-
fiques, toutes les découvertes utiles, tous les ouvrages rela-
tifs aux sciences que nous venons de nommer y sont
annoncés avec autant d'exactitude et beaucoup plus de célérité
que dans les autres recueils périodiques. Cet avantage résulte
de son mode de publication, qui a lieu très-régulièrement
tous les dix jours, le 5, le 15 et le 25 de chaque mois.

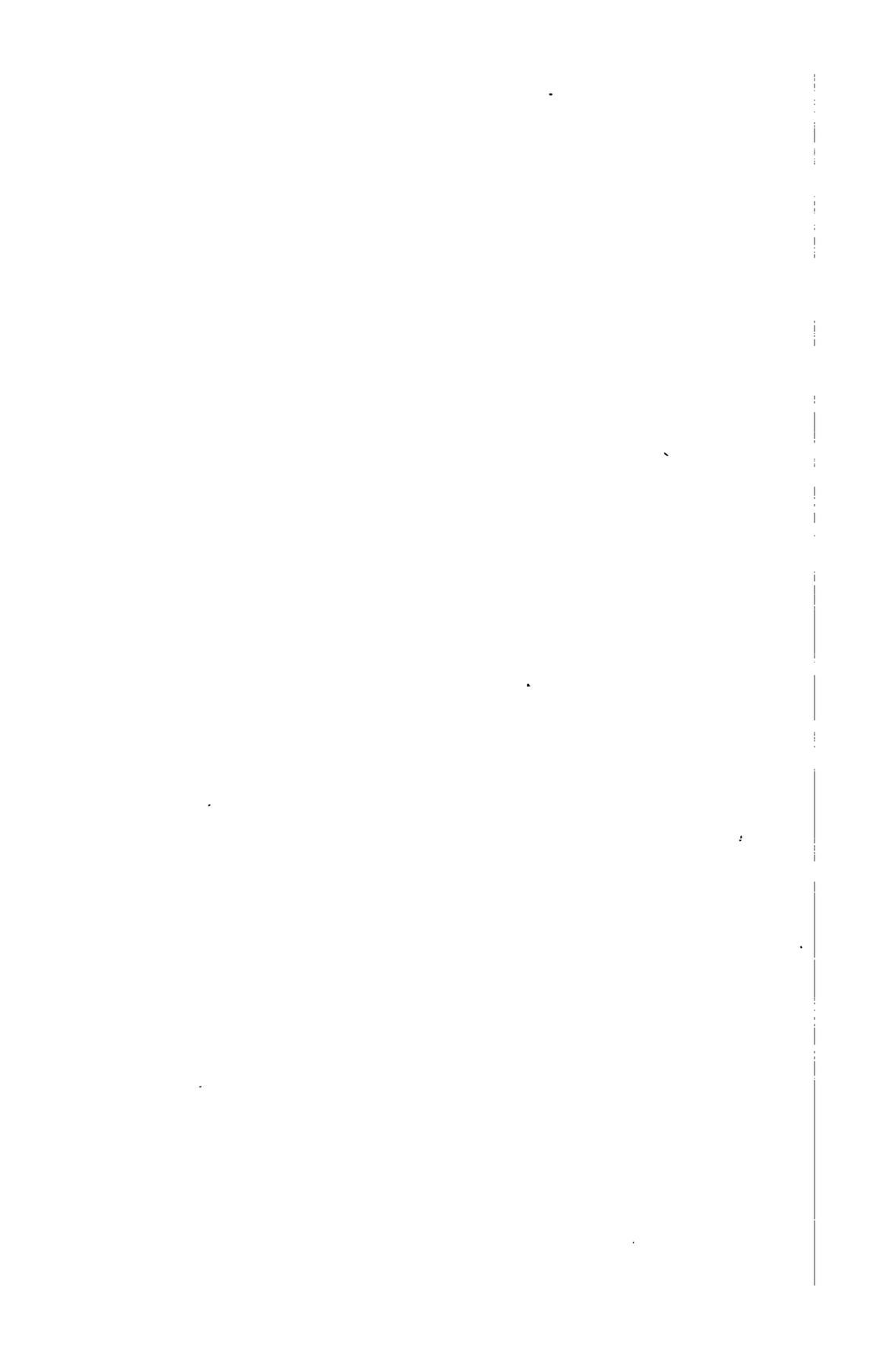
Le prix de l'Abonnement est de *dix-huit francs* par an.

Le Bureau est chez le Docteur MIQUEL, Propriétaire-
Rédacteur, rue Bergère, n^o. 19, à Paris.

On peut également s'abonner chez tous les Directeurs des
Postes, et chez tous les Libraires de la France et de l'E-
tranger.

On ne reçoit que les lettres et les paquets affranchis





THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

~~CANCELLED~~
FEB 25 1992
FEB 7 1992
BOOK DUE

STALL-STUDY
~~CANCELLED~~
CHANGE

~~CANCELLED~~
WIDENER
JUNY-18 1992
BOOK DUE



